N° 460 — Tome CXXII 16 Août 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GEORGES BOHN, R. DE BURY, LOUIS DUMUR, HENRI FALK,
HENRY GAUTHIER-VILLARS, JEAN DE GOURMONT, GUSTAVE KAHN,
P.-G. LA CHESNAIS, JEAN MARNOLD, ALEXANDRE MAVROUDIS,
PAUL MORISSE, LOUIS PAYEN, RACHILDE, ERNEST RAYNAUD,
GEORGES RIVALS, THÉODORE STANTON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

Nº 460. — 16 AOUT 1917

Ernest Raynaud	*Baudelaire et la Religion du Dandysme.*	577
Louis Payen	*La Mort parle*, poésie	615
Georges Rivals	*L'Attitude du Vatican pendant la Guerre*	618
Henry Gauthier-Villars	*Sibylle de Rochlitz*	643
Henri Falk	*Le Maître des Trois Etats*, roman (I-VI)	648

REVUE DE LA QUINZAINE

Rachilde	*Les Romans*	676
Jean de Gourmont	*Littérature*	681
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	688
R. de Bury	*Les Journaux*	692
Jean Marnold	*Musique*	696
Gustave Kahn	*Art*	702
Henri Albert	*Lettres allemandes*	706
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	710
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	715
Divers	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert)	733
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	738
	Danemark (P.-G. La Chesnais)	739
	Norvège (P.-G. La Chesnais)	741
	Suisse (Louis Dumur)	745
	A travers la Presse (Paul Morisse)	752
Mercvre	*Publications récentes*	758
—	*Echos*	760

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er mois suivant.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, 26

PARIS-VIE

Par décision du Syndicat des Éditeurs du 27 juin 1917, tous les volumes à 3 fr. 50 sont majorés temporairement de 0 fr. 50 à partir du 1er août.

Tous les autres ouvrages du catalogue, à l'exception de la revue, sont majorés temporairement de 20 o/o.

TABLEAU DES PRIX
ET DES MAJORATIONS

Le volume marqué	est majoré de	et se vend
0 fr. 75	0 fr. 15	0 fr. 90
1 fr. »	0 fr. 20	1 fr. 20
1 fr. 50	0 fr. 30	1 fr. 80
2 fr. »	0 fr. 40	2 fr. 40
2 fr. 50	0 fr. 50	3 fr. »
3 fr. »	0 fr. 60	3 fr. 60
3 fr. 50	0 fr. 50	4 fr. »
5 fr. »	1 fr. »	6 fr. »
7 fr. »	1 fr. 40	8 fr. 40
7 fr. 50	1 fr. 50	9 fr. »
10 fr. »	2 fr. »	12 fr. »

L'ÉDITION — BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume* 7.50
'Œuvre du Marquis de Sade 7.50
'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique) 7.50
e Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga* 7.50
— II. *Le Jardin parfumé* 7.50
— III. *Les Kama Sutra* 7.50
'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*) 7.50
es Liaisons dangereuses (12 illustrations) 7.50
Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Iémoires d'une Femme de chambre (1786) .... 6 fr.
a vie de garçon 1774 (Caylus) .... 6 fr.
a beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne) .... 6 fr.
es tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne ...... 6 fr.
e Divan d'amour du Chérif Soliman .... 6 fr.
Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

a Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.) .... 5 fr.
a Fin de Babylone — — .... 5 fr.
es Trois don Juan — — .... 5 fr.

Romans

ène grande première, par O. Diraison Seylor 3.50
Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire 3.50
art de séduire les hommes, par Une femme curieuse 3.50
uvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau 3.50
Journal de Marinette, par Une femme curieuse 3.50
Nuit d'été, par Charles Derennes 3.50
Lanterne rouge, par F. Boutet 3.50
uvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

dition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

BAUDELAIRE

ET LA RELIGION DU DANDYSME

—

> Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent
>
> SHELLEY, cité par Baudelaire (lettre à Sainte-Beuve).

Nous entrons dans la période du cinquantième anniversaire : la mort de Baudelaire. C'est une occasion de parler de lui. : génie de Baudelaire se passerait aisément de cet à propos. n'est pas de ceux qui attendent des circonstances, un retour : faveur, un regain d'actualité. Il reste si présent, si doué : prodigieuses qualités de vie agressive et militante, qu'au ›ut d'un demi-siècle, il est impossible de citer son nom sans ·ovoquer une explosion de sentiments divers où la haine et .dmiration ont part égale. Le directeur d'une jeune revue ›nt d'en faire l'expérience. Ayant sollicité pour un hommage Baudelaire, en vue de cet anniversaire, le concours d'écri-ins choisis parmi les plus achalandés et les mieux pourvus ·l'estampille officielle, il se vit agréé et félicité de quelques-.s, mais rabroué des autres de la belle façon. Il s'en fallut peu que l'un des sollicités ne prît cette proposition pour .e injure. Quoi! en pleine crise de régénération, au moment la France, sauvée par la vertu d'un miracle, abjure ses ·eurs passées et appelle une littérature conforme à ses aspi-tions nouvelles, venir parler de cet « indésirable » ? Il en : toujours ainsi. L'apparition des *Fleurs du Mal* fit se lever ux camps de thuriféraires et de détracteurs inconciliables.

De son vivant, Baudelaire avait pour lui Hugo, Vigny, Banville, Flaubert. L'ennemi, c'était Pontmartin.

Hier, tandis que les symbolistes se réclamaient de Baudelaire, tandis que l'élite de la jeunesse lettrée lui donnait le pas sur Lamartine, Musset, Leconte de Lisle (quelques-uns même sur Hugo) (1); tandis que Maeterlinck proclamait Baudelaire « le chef spirituel de sa génération », Brunetière l'accusait « d'ériger en exemple la débauche et l'immoralité » et d'avoir « corrompu la notion même de l'Art ». Il y a déjà une indication dans la qualité de ses partisans, et la boutade d'Auguste Vitu suffirait, pour des esprits simplistes, à résumer la situation :

Baudelaire est une pierre de touche, il déplaît invariablement aux imbéciles.

Une des causes de cette prévention persistante chez les détracteurs de bonne foi, c'est peut-être la peur des mots. Tant de gens cèdent à la suggestion des titres.

Ce titre seul que Baudelaire n'avait pas trouvé mais qu'il eut le tort d'accepter d'Hippolyte Babou, ce titre des *Fleurs du Mal* est déjà pour introduire en erreur. Il implique une délectation dans le mal absolument contraire à l'esprit du livre. Le vrai titre, c'est « *Spleen et Idéal* », puisque le thème exploité, c'est l'antagonisme du Bien et du Mal; la Misère de l'Homme, rachetée par son génie.

Paul Verlaine s'indignait qu'on ne pût s'inquiéter de Baudelaire auprès du commun des lecteurs sans essuyer cette réplique :

« Baudelaire, attendez donc !... Ah ! oui, celui qui a chanté la Charogne. »

La Charogne ! ce mot suffit pour les dispenser d'entendre le sens spirituel d'un poème qui n'est, pourtant, que la virulente paraphrase du *Pulvis es* de l'Ecriture.

Ils n'y veulent voir qu'une fantaisie macabre, comme ils s'obstinent à flairer je ne sais quel relent de sensualité égrillarde dans ces *Femmes Damnées* d'un pathétique si déchirant et où gronde un écho des tempêtes de la Bible.

(1) Ceux qui s'intéressent à ce mouvement de la critique et des esprits le trouveront exposé dans *le Cinquantenaire de Baudelaire*, édité par la *Maison du Livre*, et où l'on a recueilli, à côté des opinions célèbres déjà parues sur l'Auteur des *Fleurs du Mal*, le suffrage inédit des écrivains nouveaux les plus qualifiés.

Le malentendu vient encore de ce que la foule n'aime, en Art, que ce qui flatte son goût d'ariettes et de romances et de la conception unique qu'elle se fait de la Poésie : « Un coup d'aile dans le bleu ». Baudelaire n'est pas un confiseur. Il nous présente une éponge de fiel et s'il connaît le chemin qui mène aux étoiles, c'est sur les pas du Dante qu'il s'égare aux enfers.

Comment la « populace des esprits frivoles » s'accommoderait-elle du poète de l'anxiété ?

Il n'en reste pas moins que Baudelaire nous est donné tantôt pour un sévère éducateur d'âmes et tantôt pour un apôtre malfaisant. Qui a raison ? Où est la vérité ? Il ne faut pas chercher la réponse ailleurs que dans l'examen impartial de son œuvre et de sa vie mise à nu.

§

Baudelaire est né à Paris le 11 avril 1821, l'année même où Napoléon meurt emportant un monde. Lamartine venait de publier (1820), sans nom d'auteur, ses *Premières Méditations* qui, applaudies dans les salons fermés du faubourg Saint-Germain, mettront quelque temps à conquérir le grand public. Hugo et Vigny ne se manifesteront qu'en 1822. Tandis qu'ils se recueillent, le régent du Parnasse, le représentant officiel de la Poésie, c'est Népomucène Lemercier.

Baudelaire appartenait à une famille aisée. Son père, ancien professeur de l'université, ancien secrétaire au Sénat sous l'Empire, mourut en 1827. Baudelaire avait 6 ans. Sa mère se remaria l'année suivante avec le commandant Aupick, qui deviendra, plus tard, général de brigade et notre ambassadeur, successivement à Constantinople, Londres et Madrid. L'enfant, suivant les déplacements exigés par les fonctions de son beau-père, commença ses études à Lyon et les termina à Paris au collège Louis-le-Grand où il eut pour condisciples Louis Ménard et Emile Deschanel. Il y remporta de nombreux prix, mais en fut expulsé en 1839 à la suite d'un petit scandale de dortoir dont il semblait se souvenir, quand il nous parle

> De cette heure où l'essaim des rêves malfaisants
> Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents.

Baudelaire affectait, dès sa sortie du collège, une indépendance d'allures et de jugement qui alarmait sa famille. Elle décida de l'envoyer aux Indes, pour l'arracher à des fréquentations jugées suspectes. On comprend que Baudelaire ne se

soit laissé embarquer qu'en rechignant. Il avait mordu à la vie de bohème. Il en avait gardé le goût du feu. Déjà le poison de Paris l'avait intoxiqué. Quelles féeries pouvait rêver son imagination que ne lui offrît ce Paris nouveau, rutilant et doré, qui s'édifiait sur les ruines de l'ancien et qui, chaque jour, se transformait à vue d'œil sous une baguette magique; ce Paris plein, le jour, de délicieuses flâneries et, la nuit, de pittoresques aventures ! Quels horizons plus larges pouvait-il espérer que ceux que le magnifique essor de la Poésie ouvrait alors sur le monde ? Il ne faut pas juger le mouvement des esprits de 1830 avec nos préventions d'aujourd'hui. La bataille est terminée. Nous pouvons compter les morts. Bien des illusions se sont dissipées ; bien des prestiges évanouis. Il faut nous reporter au matin de la bataille, revivre l'enthousiasme du départ, la furie de l'attaque, quand les drapeaux se gonflaient d'un frémissement d'espoir et d'héroïsme, quand les clairons sonnaient la charge et l'assurance de la victoire.

Toute la jeunesse s'ébranlait à la suite de Hugo, ivre de ses forces nouvelles. La place de Baudelaire était là, dans le bataillon sacré, aux côtés de Banville, de Gautier, de Gérard de Nerval, d'autres qui sont légion. Il lui semblait partir en exil, mieux encore déserter, et l'on conçoit qu'il n'ait pas achevé son voyage. Il n'alla pas jusqu'aux Indes. Il se fit rapatrier dès la seconde escale, à l'île Bourbon, et l'on conçoit encore qu'à son retour, à ceux qui l'interrogeaient sur ses impressions, son penchant à la mystification lui ait suggéré de répondre :

Ce voyage ne m'a pas été inutile. J'avais emporté les œuvres complètes de Balzac. J'ai eu tout loisir de les lire !

Son absence avait duré du 29 juin 1841 aux premiers jours de février 1842 et déjà Paris était tout autre (1).

La forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur des mortels.

1) Pour donner une idée du fantastique développement de Paris, il n'est peut-être pas inutile de noter que pendant la courte absence de Baudelaire, on avait percé les rues Moncey, Laurent de Jussieu, Geoffroy-Marie, du Centre ; achevé la galerie Richer, la cité du Waux-Hall, refait le pont de la Cité, restauré l'Hôtel de ville, l'Hôtel du Quai d'Orsay, le palais des thermes ; édifié les nouveaux bâtiments de l'Ecole normale, ouvert le Théâtre italien, la Maison d'or, le café Riche ; aménagé la pépinière du Luxembourg, multiplié les trottoirs et les reverbères ; inauguré, rue Vienne, un premier essai de pavage en bois, que sais-je encore? Mais la grande innovation du règne c'est le quartier Saint-Georges, surgi de terre comme par

L'idée de Napoléon 1er d'en faire la capitale des capitales, la ville des merveilles, était en train de se réaliser. Les événements facilitaient la tâche des gouvernants et des édiles.

Le développement des chemins de fer y faisait affluer l'or. Les hautes glaces (invention nouvelle) des magasins illuminés succédant aux treillis vitrés des échoppes noires de jadis, l'usage du macadam permettant l'installation des trottoirs, l'éclairage au gaz créant la vie nocturne des théâtres et des boulevards, en avaient modifié la physionomie, transformé le visage et les mœurs. Il en résultait une activité de presse, une fièvre de luxe, un étourdissement de plaisir dont aucune civilisation antérieure n'avait connu le choc si précipité.

Baudelaire rentrait en pleines fêtes du Carnaval, au moment où les bals masqués faisaient fureur. Il retrouva le mouvement des boulevards où l'anglomanie sévissait. Il retrouva le quartier latin mis en émoi par l'ouverture du restaurant Magny. Il retrouva le bal de la Grande-Chaumière, Bobino et la boulangerie Cretaine.

Il retrouva ses amis au moment où Pagès de l'Ariège fondait *la Patrie*, avec la collaboration de Balzac, de Théophile Gautier, de Banville.

Baudelaire n'en fut que plus pressé de s'affranchir d'une vie de famille insupportable. Sa mère gardait de son éducation anglaise la religion des bienséances, un souci exagéré de « cant » et de « respectability ». Il nous dit qu'elle était capricieuse (*il faut la craindre et lui plaire*). Son beau-père avait contracté de sa double qualité d'officier-diplomate des habitudes rigides de discipline militaire et de rectitude administrative auxquelles le jeune homme ne pouvait s'adapter. Il semble que ce milieu gourmé l'ait exaspéré jusqu'au supplice :

Il est bon, écrit-il quelque part, que chacun de nous ait éprouvé, une fois dans sa vie, la pression d'une odieuse tyrannie. Combien de natures révoltées ont pris vie auprès d'un cruel et ponctuel militaire de l'empire ? La pauvre et généreuse nature, un beau matin, fait ex-

enchantement, et qui réalisait, avec son opulence de bazar, ses palais cosmopolites, la splendeur du médiocre. C'est du quartier Saint-Georges qu'est sortie la « lorette » (ainsi baptisée par Nestor Roqueplan et immortalisée par Gavarni) ; la lorette, spécialité du régime qui mourra avec lui, pour faire place à la « biche » du second empire. La lorette correspondait au nouvel état des mœurs, à l'avènement d'un monde d'enrichis et de parvenus. Elle marquait une nuance de civilisation galante entre deux créations également récentes, la « grisette » du quartier latin et la « panthère » des boulevards.

plosion ; le charme satanique est rompu, il n'en reste que ce qu'il faut : un souvenir de douleur, un levain pour la pâte.

La nature de Baudelaire explosa. Il était majeur, il se fit rendre des comptes de tutelle et, riche des 75.000 francs qui lui revenaient, courut s'offrir à son Destin.

Plein des illusions de la jeunesse, affranchi désormais (il le croyait) des soucis matériels, il pensait pouvoir vivre en beauté et réaliser son rêve de Dandysme. Il s'installe provisoirement quai de Béthune, puis rue Vaneau où il ne fait qu'un tour, et vient habiter dans ce coin, paisible et frais, de l'île St-Louis, le célèbre hôtel Pimodan, séjour élu des princes de la bohème.

La bohème ne comprenait pas que des gens besogneux. Il y avait la bohème des fils de famille, la bohème dorée ; c'était celle de Gautier, Houssaye, Gérard de Nerval, Nestor Roqueplan, Ourliac. C'est à celle-là qu'appartenait Baudelaire ; l'autre, la vraie, était celle de Mürger, de Champfleury, de Barbara, de Nadar, mais les deux se mélangeaient et se visitaient réciproquement, courant de chez Paul Niquet au restaurant Philippe et du café Procope au Divan Le Peletier. Encore faut-il noter que si Baudelaire se laissait incorporer au clan de la Bohème, c'était uniquement par son goût de vie libre et indépendante, mais il détestait d'en avoir l'air. Il pensait, comme Barbey d'Aurevilly, que la Bohème est une des plus grandes abjections d'une société sans feu ni lieu.

A l'hôtel Pimodan, Baudelaire occupa, sous les combles, moyennant le prix annuel de 350 francs, un appartement un peu mansardé, composé d'une antichambre, d'une grande pièce et d'un cabinet, dit Asselineau, de plusieurs, dit Banville.

La grande pièce était tendue, y compris le plafond, d'un papier à rayures, alternées, rouges et noires. Une seule fenêtre l'éclairait, sur les quais. Au dire d'Asselineau, Baudelaire avait dépoli les carreaux du bas, pour ne laisser entrer de l'extérieur que le ciel ; mais la preuve qu'il savait regarder, c'est qu'il nous dit :

> J'ai eu longtemps, devant ma fenêtre, un cabaret rouge et vert qui était, pour mes yeux, une douleur délicieuse.

L'appartement était meublé d'un guéridon en noyer, aux bords sinueux, d'un secrétaire italien, de larges fauteuils d'acajou recouverts de housses grises. Divers tableaux ornaient

es murs. Le portrait miniature de Mme Aupick « au long cou » e voyait en bonne place. Les livres étaient remisés dans es cabinets adjacents. C'étaient surtout des livres d'auteurs nciens dans leur reliure du temps; des vieux classiques que Baudelaire affectait de lire exclusivement. Les camarades de ohème qui venaient, pour la première fois, chez Baudelaire 'étonnaient du luxe inusité d'un tapis. Le Poète y répandait es parfums (des flacons de musc à vingt sous, dit Nadar) (1). l disposait d'un valet de chambre silencieux et correct.

Ce qui démontre l'infirmité des témoignages humains, c'est ue Nadar et Banville, rendant compte de la visite qu'ils firent Baudelaire, ensemble, le même jour, ne concordent pas ans leur version. Banville multiplie les dépendances du logeent, voit autant de cabinets autour de la pièce principale que e pétales autour d'un cœur de marguerite (2) et y entasse à rofusion les objets d'art. Le moderne guéridon en noyer deient un luxueux meuble ancien. Là où Nadar ne voit qu'un npressionnant portrait de femme de l'école italienne, Banville écouvre un *authentique* chef-d'œuvre de Delacroix et entonne, n son honneur, un hymne extasié. Mais Banville était si plein e lyrisme que le moindre choc en amenait le débordement. on imagination flambait à tout comme un feu de paille.

Il y a des cas pourtant où le lyrisme de Banville s'accorde vec la réalité et n'en est que l'expression. L'un de ces cas, plus imprévu, est celui où il nous trace le portrait de Bauelaire à vingt ans.

O rare exemple d'un visage réellement divin, réunissant toutes les iances, toutes les forces et les séductions les plus irrésistibles ! Le urcil est pur, allongé, d'un grand arc adouci... l'œil long, noir, rofond... le nez gracieux, ironique... La bouche est arquée et affiée déjà par l'esprit, pourprée et d'une belle chair... Le visage est une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses un sang riche et beau... Une barbe enfantine, idéale, de jeune eu... Le front haut, large, magnifiquement dessiné s'orne d'une oire, épaisse et charmante chevelure naturellement ondée et bouée (3).

Voilà de quoi étonner ceux qui ne connaissent de Baude-

(1) Nadar, *Ch. Baudelaire intime* (Blaizot édit.).
(2) Théodore de Banville, *Baudelaire* (La Renaissance littéraire et artistique, uméro du 27 avril 1872).
(3) Th. de Banville, *Mes souvenirs* (Charpentier édit.).

laire que le portrait placé en tête des *Fleurs du Mal*, de l'éd tion Calmann-Lévy. Comment reconnaître dans cette fac glabre, au front dévasté, au rictus fatal, au regard hallucinar dans son étrange fixité, la riante image de Banville ? Banvil a raison pourtant. Ici son témoignage s'accorde avec celui d peintre Deroy qui nous montre le jeune Baudelaire en « lio ultra-fashionable » accoudé au fond d'une vigilante rêverie dans une attitude délicieuse de flegme et de nonchaloir.

C'est que Baudelaire, esprit précoce, est à ce moment e pleine possession de son génie. C'est sa période heureuse, s phase de splendeur. Les *Fleurs du Mal*, qui ne seront publiée qu'en 1857, ont été presque entièrement composées de 1840 1845. Le poète est encore inédit, mais ses vers manuscrits cou rent de main en main dans les cénacles. On les sait par cœu dans les crémeries de la rue Dauphine et de la rue Saint-André des-Arts, dans les académies et les ateliers d'artistes. Il le récite partout, au *Rendez-vous des Quatre billards*, dans le « débits de consolation » et les caveaux de la rue aux Fers à Belleville, à l'*Ile d'Amour*, et surtout à Plaisance, au cabare de la mère Saguet. Leur force subjuguante s'est imposée (1).

§

Pourtant Baudelaire ne se soucie point d'être confondu ave le professionnel homme de lettres. Il aurait horreur d'écrir par métier. Composer des vers n'est pour lui qu'un moyen d parfaire le dandy qu'il veut être ; c'est un signe de distinction de supériorité ; c'est un surcroît d'élégance ; une fleur à la boutonnière.

(1) Baudelaire inédit était déjà célèbre. Avant même qu'il ait publié les *Fleurs du Mal*, son nom revenait avec tant d'insistance dans les conversations d'hommes de lettres, qu'un jour (en 1846) Théophile Gautier (qui ne connaîtra Baudelaire qu'en 1849) agacé confiait à Asselineau :

« Il adviendra de ce Baudelaire ce qu'il est advenu de Petrus Borel. On disait : Quand il paraîtra, Hugo n'existera plus. Il a paru. Ce n'était rien. »

Peut-être Gautier se vengeait-il d'avoir lu dans l'Echo des Théâtres (25 août 1846) ces lignes signées de Baudelaire :

« Théophile Gautier est un banal enfileur de mots. Gros, paresseux, lymphatique il n'a pas d'idées et ne fait qu'enfiler et perler des mots à la manière des colliers d'osages. »

O ironie de la destinée ! ces deux hommes qui se détestaient cordialement en arriveront, pour avoir joué, un jour, devant la galerie, la comédie de l'admiration mutuelle, à passer à la postérité, liés d'une étreinte indissoluble.

On sait que Gautier ne jugea pas à propos de se déranger pour l'enterrement de Baudelaire. Son absence aux obsèques fit scandale.

Ceux qui savent lire entre les lignes ne manqueront pas de saisir cette hostilité latente sous les fleurs dont ils se couvrent réciproquement, tant dans la préface de Gautier que dans l'article de Baudelaire sur Gautier « aux prunelles félines ».

La diatribe de Baudelaire, *l'Ecole Païenne* (1852), est dirigée contre Gautier.

Son ambition, c'est d'utiliser ses loisirs à s'affiner par la méditation, à cultiver sa sensibilité, à s'accroître intérieurement d'une riche moisson spirituelle.

Il ne faut pas voir dans le *Dandysme* de Baudelaire une conception frivole ; l'unique souci d'occuper, coûte que coûte, la galerie et de régenter la mode ; un futile essai de singularité. C'est tout autre chose. Etre dandy à son sens, c'est « aspirer au sublime ».

Le mot dandy, écrit-il, *implique une quintessence de caractère et une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde.*

La doctrine du *dandysme*, telle que la conçoit Baudelaire, est une doctrine spiritualiste. Elle pose en principe, sans s'inquiéter des contingences, une affirmation bénévole, et elle entend que tout y soit strictement subordonné. Elle fait une réalité d'un postulat. Elle enseigne à se méfier, en Philosophie, du bon sens, en Art, de l'inspiration, en Amour, de l'instinct, en toute chose, du sentiment. Le Beau seul est sa loi.

Cette doctrine s'apparente au stoïcisme, parce qu'elle exige de ses adeptes qu'ils surmontent les passions vulgaires pour conquérir l'Insensibilité. Elle n'admet ni retours, ni transactions, ni défaillances. Le dandy vit devant son miroir. Cela ne veut pas dire qu'il passe son temps à s'adoniser, mais qu'il doit être héroïque sans interruption et ne jamais démentir, par un faux geste, aux yeux du monde, le masque de froide indifférence qu'il s'est composé. Il doit rester impassible, et sourire même dans la douleur, comme le Lacédémonien, sous la dent du renard qui le ronge.

Mais ce n'est pas assez d'imposer sa supériorité aux autres, il faut devenir « un grand homme et un saint pour soi-même ». Toutes les conditions matérielles, compliquées auxquelles le dandy se soumet, « depuis la toilette irréprochable à toute heure du jour et de la nuit, jusqu'aux tours les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme ».

Le dandy se trouve ainsi amené à ne considérer en tout que l'effort et à se faire une nécessité de l'Artifice. Ce mot d'Artifice a été mal compris. Il ne s'agit pas, ici, de l'esprit d'intrigue et de mensonge. C'est l'artifice du Génie corrigeant l'imperfection naturelle et la sauvagerie de l'instinct. C'est à cela que

s'emploie la Civilisation, et la Morale ne se propose pas autre chose. Baudelaire pense que tout ce qui est naturel est abominable. Cette théorie n'a rien de subversif. Elle est contenue dans l'idée du Péché originel. Or, Baudelaire estime, après elle, que « la vraie civilisation n'est pas dans le gaz ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, mais dans la diminution des traces du péché originel ».

Qu'on ne s'étonne pas, après cela, de l'importance que Baudelaire donnait à la toilette. Il en fait une question de moralité. Sa préoccupation est l'harmonie des couleurs. Courbet (Musée de Montpellier) nous le montre en élégant costume marron, cravaté d'éclatant jaune d'or sur une chemise bleu pâle. Baudelaire s'était dessiné une forme d'habit dont la nouveauté avait stupéfié Nadar à leur première rencontre, par une après-midi ensoleillée, dans le jardin du Luxembourg.

C'était un habit noir, très évasé du torse d'où la tête de Baudelaire sortait comme une fleur sort d'un cornet, et à basques infinitésimales (on les portait alors très larges), amenuisées en sifflet. Baudelaire se prévalait, ce jour-là, d'un pantalon noir sanglé par le sous-pied, de bottes irréprochablement vernies, d'un col de chemise et de manchettes de linge blanc, sans empois, aux apparences de mousseline, et d'une cravate rouge sang de bœuf. Il était ganté de rose pâle.

La préciosité de ses gestes avait également impressionné Nadar qui nous dit :

> Baudelaire procédait, dans sa marche, par saccades des articulations, ainsi que les petits acteurs en bois du sieur Séraphin, semblant choisir, pour chacun de ses pas, la place, comme s'il marchait entre des œufs ou qu'il craignît, par ce sable innocent, de compromettre le luisant de ses chaussures.
>
> Le noir du costume aidant, le geste retenu, méticuleux, concassé rappelait les silhouettes successives du télégraphe optique qui se démantibulaient alors sur les tours de Saint-Sulpice, ou mieux, la gymnastique anguleuse de l'araignée, par temps humide, au bout de son fil... (1).

§

Des soucis matériels viendront bientôt arracher Baudelaire aux bénéfices de la vie comtemplative et à ses pratiques d'ascétisme mondain. Deux ans lui suffiront pour dissiper la moitié de sa

(1) Nadar, *Op. cit.*

petite fortune. Ses parents, alarmés, le font interdire. Alors commence son douloureux calvaire. Il doit abdiquer ses préventions d'amateur, de dilettante et demander à la littérature ses moyens d'existence. Ses scrupules d'artiste, son souci de la perfection, qui ne lui permettent de travailler qu'à ses heures, compliqueront singulièrement sa tâche. L'originalité de ses productions inquiète les éditeurs et les directeurs de journaux. Ses gains restent dérisoires. On sait qu'il ne retirera de la première édition des *Fleurs du mal* (1857), en tout et pour tout, que la misérable somme de deux cent cinquante francs (1).

Le 30 juin 1845, il est pris d'un tel accès de désespoir qu'il veut disparaître et se frappe d'un coup de couteau. D'aucuns n'ont voulu voir qu'une feinte dans cette tentative de suicide; mais il suffit pour être édifié sur la valeur de son geste, d'ailleurs conforme à la tradition romantique, de se remémorer ce que Baudelaire dit du suicide, « seul sacrement de la religion du dandysme ».

Baudelaire a survécu, mais une part de son génie a sombré peut-être, parce que l'épanouissement de ses facultés exigeait l'indépendance et le loisir. Les poèmes culminants de l'édition primitive des *Fleurs du Mal* étaient écrits. Dans les poèmes surajoutés il ne retrouvera plus la même intensité d'accent, le même éclat d'images.

On peut dire que le Poète a donné toute sa mesure. Il a atteint son apogée et ne cessera plus de redescendre.

Il restera un prosateur, d'ailleurs émérite, toujours en quête du mot juste, du tour expressif, et auquel la découverte d'Edgard Poe, en 1848, infusera une vertu nouvelle; mais l'arbre

(1) Voici, à titre de curiosité, le contrat d'édition des *Fleurs du Mal* :

« Entre MM. Poulet Malassis et Eugène de Broize imprimeurs libraires à Alençon d'une part et M. Charles Baudelaire littérateur d'autre part

« a été convenu ce qui suit :

« M. Charles Baudelaire vend à MM. Poulet Malassis et Eugène de Broize deux ouvrages l'un des *Fleurs du Mal*, l'autre *Bric à brac esthétique*.

« M. Charles Baudelaire livrera les *Fleurs du Mal* le vingt janvier prochain et le *Bric à brac esthétique* à la fin de février.

« Chaque tirage sera de mille exemplaires.

« Pour prix de cette vente M. Charles Baudelaire touchera par chaque volume tiré, vendu ou non vendu, vingt-cinq centimes, soit un huitième du prix marqué sur le catalogue de MM. Poulet Malassis et Eugène de Broize.

« M. Charles Baudelaire s'interdit la reproduction sous quelque forme que ce soit de tout ou partie de la matière contenue dans ces deux volumes.

« M. Charles Baudelaire ne pourra offrir ces ouvrages ou l'un de ces ouvrages à un autre libraire qu'au cas où les éditeurs n'ayant plus en magasin qu'un petit nombre d'exemplaires se refuseraient à les réimprimer.

« Fait double à Paris ce 30 décembre 1856. »

est attaqué dans sa sève. Bientôt, le style se dessèche ; l'effort pénible se fait sentir. Les jours passent. La ruine se précipite. Le dandy n'est plus en possession de dessiner la coupe de ses vêtements. Il n'arbore plus de cravates choisies. De la luxuriante crinière ondulée de jadis, il ne garde qu'un vestige de mèches rares, de cheveux tondus ras. La bouche souriante va se crisper comme celle d'un supplicié qui serre les dents pour ne pas crier, sous l'effort du bourreau. Il ira, vêtu d'une blouse, d'un rude paletot-sac, chaussé de gros souliers, frileusement emmitouflé de cache-nez roturiers. En 1861, Loredan Larchey le verra s'engoncer d'un horrible boa de chenille (mais écarlate), un de ces boas, souligne-t-il, dont raffolaient les petites ouvrières. Il restera correct néanmoins sous sa défroque vulgaire et préoccupé jusqu'à la manie de soins de propreté corporelle (1). Je glisse rapidement sur les détails de sa vie connus de tous, son procès (1858), son essai de candidature à l'académie (1861), son séjour en Belgique (1864) où il était allé faire des conférences qui n'eurent aucun succès et d'où il ne rapporta qu'un excès d'indigence et les éléments d'un livre indigne de lui. Ce n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. Il faut suivre dans ses Notes, d'heure en heure, le progrès du mal, le déclin de cette noble intelligence, de ce libre génie, à mesure envahi de paralysie cérébrale, étouffé d'inextricables embarras d'argent. Quelle lamentable image que celle de ce Baudelaire défaillant, sombré dans les pratiques d'une dévotion puérile, réduit pour vivre à concevoir des projets de vaudeville, à faire appel à la charité de son entourage, et quelle plus lamentable image encore que celle du Baudelaire en traitement dans la maison de santé de la rue du Dôme, du Baudelaire aphasique, à qui il reste juste assez de conscience pour mesurer l'étendue de son désastre et dont tous les élans de colère ou de ferveur, pressés de se faire jour en paroles, ne trouveront pour s'exprimer, jusqu'à sa mort (31 août 1867), que ce juron trivial et saccadé : « Cré nom ! »

On ne peut supporter cette vision sans déchirement et c'est

(1) Vers la fin de sa vie, lorsque Nadar obtenait la permission d'aller le chercher à la maison de santé et l'amenait chez lui, le premier soin de Baudelaire, en arrivant, était de se laver à grande eau, à grand renfort de brosses et de savon, bien qu'il n'en eût pas besoin. Il manifestait une joie enfantine à considérer ses mains blanches, aux ongles soignés, et à les agiter devant la fenêtre, pour y faire jouer la lumière.

ci que le cœur chaviré souscrit de toutes ses forces à l'apostrophe du Poète à son lecteur ; à cet appel qui nous revient comme effaré ; à ce vers qui nous remonte du fond de la mémoire, illuminé de toutes les flammes de son destin tragique :

Plains-moi, sinon je te maudis !

§

Quand Martial s'écrie « Donnez-nous des Mécènes, vous aurez des Virgiles ! », il a raison, s'il entend dire que les loisirs sont indispensables au Poète; mais il dit une sottise, s'il entend que les *Géorgiques* et *l'Enéide* puissent s'écrire indifféremment à telle ou telle époque. Le loisir crée moins le Poète que les circonstances. Virgile né sous Domitien n'aurait pu se réaliser avec le même bonheur. Il n'y avait place à ce moment que pour un Stace et un Martial. Un poète comme Baudelaire n'est possible qu'à une certaine période de civilisation avancée, de vie congestionnée, si j'ose dire. Il présuppose un long effort. Il profite d'une longue suite d'expériences accumulées. Il lui fallait une langue assouplie pendant des siècles. Marot, Ronsard, Racine, Hugo lui étaient indispensables. C'est d'eux qu'il a reçu l'instrument docile qu'il perfectionnera encore au point d'y traduire jusqu'à des émotions plastiques. Il suffit de lire Baudelaire pour éprouver que son vers tire ses ressources de la musique et qu'il contient, en virtualité, ce que Rimbaud et René Ghil et les symbolistes cherchaient après lui : la phrase musicale et colorée.

On lit d'ailleurs, dans ses notes :

— Comment la poésie touche à la musique par une prosodie dont les racines plongent plus avant dans l'âme humaine que ne l'indique aucune théorie classique...

— Que la poésie française possède une prosodie mystérieuse et méconnue, comme les langues latine et anglaise...

— Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire...

Ces possibilités, personne ne les avait pressenties avec tant de clairvoyance. Pour la première fois, chez nous, le poète se double d'un esthète, heureuse conséquence du *Dandysme*, lequel n'est réalisable, nous dit Baudelaire, qu'aux *« époques*

transitoires, où la démocratie n'est pas encore toute puissante, où l'aristocratie n'est que particulièrement chancelante et avilie ». C'était, ici, le cas.

Mais si le Poète a profité de la maturité de l'heure, et de circonstances favorables, il est aussi redevable à son Temps de ses excès et de ses erreurs. Le devoir du critique est de les noter pour l'en décharger, dans une certaine mesure, aux regards de la Postérité.

§

Baudelaire est né sous le régime absolutiste, en pleine terreur blanche. La Restauration impressionna son enfance déjà encline à la mysticité (1) par un étalage de procession et de pompes liturgiques. Le clergé sentait le besoin de recréer une génération de croyants et multipliait les cérémonies du culte pour suppléer à la qualité de la Foi ébranlée. Il se fait militant (loi du sacrilège). On appelle les gendarmes au secours de la religion. On promène, dans les rues, le Saint-Sacrement hérissé de baïonnettes. Le porte-voix du parti Joseph de-Maistre met Dieu sous la protection du bourreau. On aurait voulu reculer jusqu'au moyen âge, à son dieu d'airain. A défaut de l'esprit, on en rétablit le décor. Viollet-le-Duc paraît à l'horizon. Le goût gothique va bientôt régner jusque dans l'ameublement. Les monstres des gargouilles, les scènes de sabbat, les figures diaboliques, descendus des cathédrales, peupleront les demeures, mettront partout l'obsession du Péché et des châtiments éternels. Les romans à la mode, influencés de Walter Scott, sont pleins des fastes de la chevalerie et des croisades, mais aussi de superstitieuses terreurs. Anne Radcliffe accrédite les histoires de revenants et de fantômes. Les prédicateurs reviennent aux anciennes méthodes. Ils n'essayent plus de convaincre. Ils brandissent la menace, jettent l'épouvante sur l'auditoire en évoquant les supplices tragiques et le brasier rouge de l'Enfer. De là un catholicisme particulier, intolérant et outré, celui d'un Louis Veuillot, que Léon Bloy s'efforce de continuer de nos jours. De là, cette génération d'inquisiteurs laïques, d'excommunicateurs profanes, qui mettront dans la seule violence la supériorité de leurs arguments et qui semblent n'avoir embrassé la cause de Dieu que pour dispo-

(1) Étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais *pape militaire*, tantôt comédien (Baudelaire).

ser de la foudre et de l'anathème et jeter de plus haut le mé-
pris sur leurs contemporains. D'autres s'enfonceront dans
eurs convictions religieuses, heureux d'y savourer le piment
du blasphème et du remords. Ainsi fera Barbey d'Aurevilly
et ainsi fait Charles Baudelaire. Il y paraît assez par le *Re-
niement de Saint Pierre* et les *Litanies de Satan*. Premier
travers, bien vite accentué par ce goût d'excentricités qu'il
prendra plus tard à fréquenter les bousingots de l'impasse du
Doyenné et les jeunes France de l'Hôtel Pimodan.

Baudelaire atteignit l'âge d'homme sous Louis-Philippe.
Changement brusque. Ce qui manque le plus au régime, c'est
le prestige. L'étranger se gausse de cette royauté insurrec-
tionnelle née sur les barricades. Le titre même sous lequel
l'histoire l'enregistre, *Monarchie de Juillet*, sent le médiocre
et le provisoire. Ce seul nom de Philippe-égalité est une ironie.
Ce titre de Roi-citoyen a l'air d'une gageure. Ce monarque
en pantoufles est pourtant bien l'image de la société d'alors.
Nous traversons une phase de vulgarité, écrit Baudelaire.
C'est l'époque de la bonhomie et de la bonne franquette. Une
poire, un parapluie en sont les armes parlantes. L'utilité et le
profit, voilà ce qui règle les aspirations de la majorité. L'idéal
du jour tient tout entier dans le mot de Guizot : « Enrichis-
sez-vous ! » dans celui de Saint-Marc de Girardin : « Soyons
médiocres ! » Et tout le monde y tâche.

Nepomucène Lemercier est mort. Hugo est contesté. Le
poète en faveur, c'est maintenant Casimir Delavigne.

Tandis que le roi lésine et que la cour s'embourgeoise, le
tiers-état thésaurise et s'encanaille, le dimanche, à la barrière.
Son incurable bonne humeur éclate dans la danse à la mode :
le cancan. La grande fête de l'année, c'est la promenade du
bœuf gras. Tout se rapetisse à la mesure du nombre. L'ère
nouvelle s'ouvre, peu reluisante : du café-concert, de l'apéri-
tif, du ruolz et du roman-feuilleton. L'insuffisance des nou-
veaux riches, le travers des parvenus fournit des armes à la
satire. Les types consacrés de l'époque : le garde national, le
concierge, la lorette, vont offrir une mine inépuisable d'épi-
grammes aux chansonniers et de quolibets à Gavroche. Le
ridicule abonde. Daumier, Gavarni, Traviès sont aux aguets.
C'est l'âge d'or de la caricature. La charge et le rapin sont
nés.

Sus au bourgeois! devient le cri de ralliement des cénacles. Théophile Gautier brandit son gilet rouge comme un épouvantail à bœufs. Joseph Prudhomme est l'ennemi. On le persécute ; on le crible d'une mitraille de sarcasmes. On le bafoue jusqu'au scandale.

Baudelaire s'emploie à ce jeu avec un entrain féroce. Il a non seulement l'Idéal à défendre et l'hypocrisie à démasquer. Il a aussi un compte personnel à régler.

Il sent l'aiguillon de l'infini, il est inquet ; ces notaires à breloques, ces boutiquiers à faux toupets, ces chasseurs d'Afrique chamarrés, satisfaits d'eux-mêmes, ne s'embarrassent point de scrupules, jouissent de l'air du temps et forniquent sans remords. Il est malade, rongé de soucis ; toutes ces faces bourgeoises reluisent de santé et disent la joie de vivre. Il déborde d'amertume. L'insouciance de ces cœurs béats l'irrite. C'est pour lui « faire œuvre pie », comme dit Aurel, que de les saccager. Il se vêt, pour les effarer, d'accoutrements singuliers. On le vit se promener, un jour, avec une perruque verte. Qu'il s'entretienne avec l'un d'eux, il ne manquera pas d'émailler sa conversation de propos tels :

Quand j'avais la gale... — Moi qui suis fils de prêtre!... — Le jour où j'ai jeté ma maîtresse par la fenêtre... — Ne trouvez-vous pas que la cervelle de petit enfant a comme un arrière-goût de noisette?

Ouvrez les mémoires du temps, les *Baudelairiana* d'Asselineau, vous y trouverez mille aphorismes de cette trempe. Tout cela à vrai dire nous paraît bien anodin et bien inoffensif, mais il paraît que cela portait sur les imaginations neuves et crédules du temps. D'ailleurs Baudelaire allait plus loin. Il blasphémait, et l'on était encore trop près de la loi du sacrilège pour n'en pas ressentir une vague terreur. Il stupéfiait les gens par un étalage de propos séditieux, de paradoxes et d'hérésies qui sentaient la hart, le carcan et la place de grève. Attitude étrange pour qui ne voit que ses insolences étaient aussi un moyen de déraciner les préjugés, d'aiguiser la controverse et d'amener la pensée de ses interlocuteurs à sortir de son engourdissement. Il se délectait à faire dire de lui : *Oh! l'homme singulier!* Il avançait : *Je veux faire frémir la nature et les amateurs de progrès.* Hélas! La nature ne fré-

nit de rien. Pour le reste, il est évident que le spectacle changeant de la société que Baudelaire avait sous les yeux, que outes ces crises gouvernementales, cette succession rapide l'événements contradictoires, ce jeu de bascule, ce flottement les idées et des caractères ne pouvaient que l'amener au scepicisme. Cela renforçait sa conviction que toutes les agitations les hommes sont stériles et que la foi au progrès est une luperie.

L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

§

Mais de tous les dangers de contagion auxquels fut alors xposé le génie des écrivains, le plus redoutable fut le caracère bâtard du régime. Ce caractère bâtard entache plus ou noins toutes les productions de l'époque et tend à stériliser s meilleurs dons. Il se reflète dans tous les arts. En architecure, le séminaire de St-Sulpice en offre le plus typique échanllon. Pour ce qui est de l'ameublement, on sait ce qu'il vaut. e ventre envahit tout, même les pendules. Qui osera jamais esurer l'abîme de mépris que sous-entend, dans la bouche un antiquaire ou d'un simple amateur de nos jours, cette xpression, en apparence inoffensive, « c'est du Louis-Phippe » ? La littérature, comme la politique, à cette époque, t sur une idée fausse. Elle pâtit de cette conviction que l'insration suffit à tout. Ce n'est pas l'essor ; ce n'est pas l'enousiasme qui manque, c'est le jugement, c'est la méthode. matière est excellente, la main-d'œuvre est viciée. Il n'y a us de limites. Tout est mêlé, brouillé, confondu : les sysmes, les classes, les genres. Le noble et le trivial, le comique le tragique, le rire et les larmes se heurtent dans le méloame et le roman. Tout est renversé. La prose avec Chaaubriand est devenue lyrique. Le vers avec Sainte-Beuve pire à se diluer dans la prose. Ce dernier y a perdu l'occan d'être le grand poète que laissait prévoir la préface de *seph Delorme*. Son génie avorté n'a donné qu'un critique. gny, Lamartine, Hugo dépassent l'époque. Ils y sont comme paysés. A noter toutefois que le génie de Lamartine y tréche avec la *Chute d'un Ange* et que celui de Hugo semble fourvoyer sur les pas de Sainte-Beuve et subir un temps

d'indécision, d'arrêt. Hugo n'arrivera à se ressaisir que longtemps après, en 1866, avec *les Contemplations*, quand l'exil et l'éloignement lui auront fait une âme nouvelle. Gautier cherche en vain sa voie d'*Emaux et Camées*. L'époque n'est pas favorable aux chefs-d'œuvre. L'exception de Musset, qui donne en 1840 le meilleur de lui-même, n'infirme en rien ce jugement. Musset avait changé d'air. Il revenait d'Italie et de plus loin, du pays de la douleur. Les grands succès du jour, ce sont les *Mystères de Paris*, les *Trois Mousquetaires* et la *Pucelle de Belleville*, voilà la note. D'ailleurs le témoignage le plus irrécusable du maléfice de l'heure, c'est l'histoire de Balzac, de cet immense grand homme qui, à l'exemple de son époque, éclectique et incohérente, dont il portait l'afflux sanguin, s'est travaillé toute sa vie, avec acharnement, pour conquérir un style, sans y parvenir. Il était naturel que Baudelaire souffrît aussi de la crise, malgré sa force de résistance et malgré qu'il fût peut-être le seul disposé, par le tour sarcastique de son esprit, à prendre vigueur de l'excès de platitude ambiante.

Il ne lui a pas été possible d'imprimer une direction unique à sa ferveur faite, à travers tant d'influences diverses, d'éléments contrastés (1), c'est-à-dire qu'il ne lui a pas été possible de se réaliser dans l'*Unité*. Il le sait et il s'en excuse en invoquant le droit de se contredire. Il est néanmoins symptomatique que son rêve démesuré d'orgueil n'ait abouti qu'à d'humiliantes confessions et que son Art, qui va révolutionner la Poésie et la Critique et leur ouvrir des voies si neuves, reste entiché du vieux *Credo*, de l'idéal fossile du régime absolutiste. Il est indiscutable encore que ce grand artiste, épris de perfection, a cédé, à son insu, à la contagion jusqu'à commettre des fautes de goût (2).

(1) Ce qui souligne l'incohérence de l'heure, c'est que l'on édifie les prisons de la Roquette et de Mazas avec le même entrain que l'on plante en tous lieux les arbres de la Liberté. On traque avec la dernière rigueur la propagande bonapartiste, mais l'on ramène les cendres de Napoléon et on leur confère l'apothéose. On dégage le centre de Paris et on aère ses rues, mais on l'étrangle d'une ceinture de fortifications.

(2) Je sais que la perfection d'écrivain de Baudelaire est aujourd'hui reçue comme un dogme. MM. Anatole France, Remy de Gourmont, Charles Morice, Camille Mauclair, parmi tant d'autres, ont longuement insisté sur la pureté classique de son style au point d'évoquer Racine à son propos. Ce sont là des autorités indiscutables et l'on ne peut, pour ce qui est de l'ensemble, que se ranger à leur opinion. Mais n'est-il pas permis de découvrir, çà et là, dans cette langue, si ferme et si saine à l'habitude, des marbrures de décomposition et des traces de décadence ?

Théophile Gautier, examinant son style, note justement que Baudelaire y mêle des fils de soie et d'or à des fils de chanvre rudes et forts. Il compare sa trame à « ces étoffes d'orient à la fois splendides et grossières où les plus délicats ornements courent avec de charmants caprices sur un poil de chameau bourru ou sur une toile âpre au toucher ».

Sous une forme courtoise et le désir d'être aimable, on sent l'importance de la critique. Les fils de soie et d'or, Baudelaire les tient de son génie. Les fils de poil de chameau, c'est son temps qui les lui fournit, sans qu'il y songe.

De même Claudel s'étonne de trouver chez Baudelaire « un extraordinaire mélange du style racinien et du style journaliste de son temps ».

C'est qu'on ne respire pas impunément une atmosphère contaminée. Il est difficile de garder l'équilibre sur un sol instable. A vouloir fuir la sentimentalité niaise, le style bâclé, le genre trivial à la mode, à vouloir trop se méfier du bon sens, Baudelaire en vient à rechercher le bizarre, l'étrange, l'anormal et à en faire les conditions essentielles du Beau. Pour

ne parle pas de l'*Ex-voto* dont le gongorisme exaspéré est de circonstance, mais cine, même acquis à la couleur romantique, eût-il pu souffrir ceci :

« Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent,
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,
Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir, dans un vase profond...

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire...

Et le meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement...

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins... »

Nos modernes, pervertis par l'abus des épices, seront peut-être tentés d'applaudir es incohérences comme à des trouvailles de pittoresque, mais que dire de ces orrections ?

« Mon gosier de métal parle toutes les langues...
Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins. »

t de ces platitudes :

« Un air étrange
Qui n'est pas celui d'un Ange...

Notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance... »

xceptions, soit ! mais qu'il était utile de sortir à l'appui de notre thèse. Ajou-, toutefois, à sa louange, qu'on ne trouve chez Baudelaire aucune de ces étour-es :

« ... Saisit un pistolet qu'il étreignait encore »

Hugo est coutumier.

protester contre la platitude d'un régime égalitaire, d'une société de niveau, sans relief, il en vient à outrer sa conception du dandysme aristocratique jusqu'à faire de Satan le dandy par excellence et jusqu'à ne vouloir plus « parler au peuple que pour le bafouer ».

C'est donc par dandysme, c'est-à-dire par haine des mœurs et des institutions démagogiques, que Baudelaire affectera de railler et de blasphémer.

§

Baudelaire n'était ni un sceptique ni un athée, c'était un souffrant. « *Produit contradictoire* » (le mot est de lui) d'un vieillard et d'une jeune femme qui s'était laissé marier par intérêt et, probablement, non sans quelque répugnance, la disproportion d'âge et le manque d'affinités de ses parents suffirait pour expliquer son déséquilibre nerveux, son étrange nature, capricieuse, inquiète, mélange de ferveur et d'impuissance, toute d'élans repliés par une veine sarcastique. Mais il y a mieux. Baudelaire prétendait que ses ancêtres, « idiots ou maniaques », étaient morts « victimes de terribles passions ». Si les dires de Baudelaire sont sujets à caution et si ce propos ne paraît pas s'appliquer à ses ancêtres paternels (son père, ami de Condorcet, d'Helvetius, de Cabanis et des Choiseul-Praslin, était selon toute vraisemblance un homme sain et paisible), il n'en va pas de même du côté maternel. Sa mère, Mlle Caroline Dufays, née d'une famille échouée à Londres, presque sans ressources, à la suite d'on ne sait quelles aventures, et morte elle-même d'une maladie nerveuse (paralysie générale) pouvait bien être atteinte d'une tare atavique que Baudelaire aurait reçue à son tour en naissant.

Quoi qu'il en soit, Baudelaire était un malade de la volonté. Ses vers le prouvent où il se gourmande sans cesse de son impuissance. Il s'avoue, dans son journal, « un paresseux nerveux », ayant, à la fois, « l'horreur et l'extase de la vie ». Au reste, il s'est analysé lui-même dans le *Fanfarlo* sous les traits de Samuel Cramer ; voici ce qu'il en dit :

« C'est à la fois un grand fainéant, un ambitieux triste, et et un illustre malheureux ; car il n'a guère eu dans sa vie que des moitiés d'idées. Le soleil de la paresse, qui resplendit sans cesse au dedans de lui, lui vaporise et lui mange cette moitié de génie dont le ciel l'a doué. »

Il parle encore de « nature ténébreuse, bariolée de brefs éclairs — paresseuse et entreprenante à la fois — féconde en desseins difficiles et en risibles avortements ». Il insiste sur son côté « comédien ». Il jouait pour lui-même « d'incomparables tragédies ou, pour mieux dire, tragi-comédies. »

§

Tout Baudelaire est dans ces lignes ; mais ce qui nous les rend si émouvantes, c'est leur valeur symbolique. On y saisit les symptômes du mal dont le monde se mourait, hier : vanité, désordre, impuissance. C'est le mal du siècle.

Qu'avions-nous besoin tout à l'heure de faire appel aux documents secrets, aux archives de famille de Baudelaire, de fouiller dans ses ascendances pour y trouver l'explication de son détraquement nerveux ? Les aïeux dont il porte la tare, nous les connaissons. C'est René, c'est Lara, c'est Manfred, c'est Werther. Ce sont eux qui, debout, sur le seuil du siècle, en tiennent l'âme entre leurs mains et vont la marquer de leur empreinte. Voilà les sources de son génie désespéré ! Voilà ceux dont il a reçu l'héritage ! C'est leur malaise, leur fièvre et leur cri révolté qu'il retrouve, dès qu'il sait lire, dans les vers de Lamartine, de Musset, d'Alfred de Vigny et qui feront de lui le nostalgique rêveur,

> De qui l'unique soin était d'approfondir
> Le secret douloureux qui le faisait languir.

Baudelaire peut dire comme Lamennais et l'élite de ses contemporains : « Mon âme est née avec une plaie. »

> Sa profonde originalité, *enseigne Paul Verlaine*, c'est de représenter puissamment et essentiellement l'homme moderne tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive, l'homme moderne avec ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool.

§

MODERNE, voilà l'une des caractéristiques du génie de Baudelaire. Il pense que toutes les époques ont leur beauté, parce qu'elles ont leurs passions particulières, et que la Beauté vient des passions. Balzac lui a enseigné que même le décor et le vêtement moderne ont leur valeur esthétique. On connaît le couplet sur l'habit noir, thème devenu banal sur lequel le somptueux poète Laurent Tailhade, naguère encore, a bro-

dé d'étincelantes variations. Baudelaire estime qu'un Vautrin, un Rastignac égalent les héros de l'Iliade et qu'il n'y a pas de lecture plus captivante, plus riche en éléments d'intérêt, que celle des *Faits Divers* et de la *Gazette des Tribunaux*. « *La vie parisienne*, affirme-t-il, *est féconde en sujets poétiques et merveilleux. Le merveilleux nous enveloppe et nous abreuve comme l'atmosphère, mais nous ne le voyons pas.* » Lui a su voir. Il a senti l'âme de Paris, violente et tourmentée. Il a senti la poésie acide des faubourgs et montré, comme dit Anatole France, *ce qu'il y a de noble encore dans un chiffonnier ivre.*

Ici se manifeste la sensibilité de Baudelaire. Sous ses allures cinglantes de Dandy, il cache un cœur compatissant. Ses lettres nous ont révélé le sentimental qu'il se défend d'être. Telle pièce des *Fleurs du Mal*, comme :

> La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse...

ne déborde-t-elle pas d'une généreuse émotion ? On lui a reproché, comme un signe de sécheresse de cœur son dédain de la campagne et des paysages frissonnants. C'était une attitude, une conséquence de sa théorie dandyste qui veut tout soumettre à la loi de l'ordre et qui ne souffre pas d'irrégularité même chez le végétal. Ce que Baudelaire dit de Corot, de Troyon, de Théodore Rousseau montre qu'il vibrait à l'unisson de ces grands interprètes de la Nature, et qu'il était, comme eux, sensible aux charmes de la Poésie champêtre. Je n'en veux pour preuve que cette impression furtive cueillie aux pages de son journal : « Les ténèbres vertes dans les soirs humides de la belle saison... »

Brunetière, dans son réquisitoire, reproche à Baudelaire de se faire « l'admirateur de sa propre laideur ». Comment a-t-il osé proférer une pareille imposture quand il savait présent à tous ce distique fameux :

> Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

La vérité, c'est que Baudelaire ne se console pas d'avoir trop présumé de ses forces et de n'avoir pu soutenir jusqu'au bout le rôle héroïque de Dandy qu'il s'était tracé ; mais il ne peut s'accommoder ni de la laideur, ni de la sottise. Il se sent mal

l'aise dans un monde terre à terre où « *ses ailes de géant l'empêchent de marcher* ».

Il n'osait à la fin de la journée procéder à son examen de conscience, sûr de n'y trouver que sujet d'amertume et de découragement.

Ames de ceux que j'ai aimés, *s'écriait-il alors du fond de sa détresse*, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs complices du monde et vous. Seigneur, mon Dieu, accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes et que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise.

Il appelle la Douleur comme un moyen de purification, le salut.

> Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance,
> Comme un divin remède à nos impuretés.

Là est sa note poignante et sincère, et non quand il affecte un rictus sarcastique, un endurcissement coupable, un orgueil de damné ; non quand il se fait gloire d'être « un faux accord dans la divine symphonie », attitude si inconciliable avec ses élans de ferveur, ses crises de contrition soudaine, qu'il éprouve le besoin de s'en expliquer en disant qu'il a dû « façonner son esprit à tous les sophismes ».

Il faut, au risque regrettable de contrister quelques-uns de ses plus ésotériques fervents, avoir le courage de déblayer toute cette défroque byronienne, tout ce satanisme d'emprunt, tout ce côté factice et déjà démodé du talent de Baudelaire, pour arriver à sa vraie personnalité, à son trait éternel, à la part vivante et durable de son génie.

§

Le mérite incontesté de Baudelaire, à nos yeux, c'est d'avoir restitué la poésie à sa véritable destinée. Elle a cessé d'être, avec lui, tributaire de l'Histoire, de la Science et de la Morale. Il ne la ravale plus à n'être qu'un mode d'enseignement.

Elle n'a d'autre but qu'elle-même. La poésie est une façon de goûter la vie, une délectation, un état de grâce. La poésie redevient, avec Baudelaire, comme au temps des Grecs, une manifestation divine, un ravissement de l'âme ; mais l'originalité de Baudelaire, c'est de rester supérieur à son ivresse et de la contrôler. Gautier constate que la volonté chez lui double

l'inspiration. Toutefois il y a un abîme entre la théorie de Gautier de *l'Art pour l'Art* et celle de Baudelaire. Gautier sentait d'instinct que la Poésie devait se suffire à elle-même et que la Beauté est assez manifeste pour se dispenser de preuves. Pas plus qu'on ne fait d'un tableau, d'une phrase musicale, d'une statue, nous ne sommes en droit d'exiger d'un poème un caractère d'utilité pratique. La joie contemplative de l'extase nous suffit. Mais Gautier restreignait encore par trop le rôle du poète. Il n'ambitionnait que de rendre, à la façon d'un peintre, le contour et l'aspect des choses. Il restait prisonnier des apparences. C'était un observateur. Baudelaire est un visionnaire. Sous la forme des choses, il cherche leur signification et leur raison d'être. Il voit le lien qui relie l'éphémère à l'éternel. Il découvre entre les phénomènes et ceux d'au-delà de mystérieuses correspondances.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe, à travers des forêts de symboles,
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Son domaine s'étendant jusqu'au monde invisible, il lui est moins utile de peindre que de suggérer. La signification des mots, ici, ne suffit plus. Il faut utiliser leur son, leur forme, leur couleur, pour créer une atmosphère favorable à l'impression que l'on veut produire. Ainsi l'on violente l'âme, plus sûrement, en y accédant par le chemin des sens à la façon de la musique ou d'un parfum. Le poète est amené, par suite, à rechercher la Perfection. La perfection que rêvait Gautier était celle d'un habile ciseleur de mots. Celle que rêve Baudelaire est plus haute. Je lis dans ses notes : « *De la langue et de l'écriture prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire.* » Pour lui, le vers est comme une formule d'incantation qui obéit à des lois mystérieuses, mais inflexibles, que le poète doit retrouver d'instinct, par un privilège spécial de sa nature. Rien ne doit être abandonné au caprice ou au hasard. Une faute d'inattention, un accent omis, une virgule déplacée

ıffit pour faire avorter l'expérience. L'apparition se refuse. e talisman est sans vertu.

§

Nous voici parvenu au sommet de Baudelaire, à ces régions ıblimes où il a su s'élever d'une aile vigoureuse

> Par delà le confin des sphères étoilées.

On s'y sent « purifié par l'air supérieur ».

Nous voici parvenu au point où le poète apparaît

> Tel qu'en lui-même enfin l'Eternité le change.

t où il va rejoindre, dans l'immortalité, le chœur des hommes ıints transfigurés par la douleur ; le chœur de ces demi-ieux qu'il a chantés, parce qu'ils éclairent nos ténèbres omme des phares et qu'ils constituent notre orgueil, étant s titres les plus éclatants de la noblesse humaine :

> Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
> Que nous puissions donner de notre dignité
> Que cet ardent sanglot qui roule, d'âge en âge,
> Et vient mourir au bord de votre éternité.

§

J'ai laissé de côté la vie passionnelle de Charles Baudelaire arce qu'elle valait d'être examinée à part, tant elle offre d'a-erçus singuliers et de matière à controverses. Ici encore nous ous heurtons aux méfaits de la légende et au conflit des opi-ions. Tandis que la légende nous laisse supposer un être ervers et dissolu, deux intimes du poète, Rops et Nadar (1), e portent garants de sa vertu et nous attestent qu'il mourut ierge. A première vue cette affirmation peut surprendre ; eurs arguments ne manquent pas d'impressionner. Nadar a onnu Baudelaire, à son retour de l'île Bourbon. Les deux mis se plurent par l'opposé de leurs qualités. Nadar était éduit par l'originalité de Baudelaire. « *Celui-là*, disait-il, *'est pas tout le monde*. » Baudelaire était enthousiasmé par exubérance débrouillarde de Nadar. « Nadar, disait-il, *est la lus étonnante expression de vitalité. Il doit avoir tous les rganes en double.* » Ils devinrent vite inséparables. Entre mis de 20 ans il n'est pas de secrets. Nadar nous avértit qu'ils ormaient à plusieurs, réunis par leur amour des lettres et des rts, une sorte de phalanstère où tout était en commun : res-

(1) Nadar, *Ch. Baudelaire intime* (Blaizot, édit.).

sources, lectures, ambitions, maîtresses. Ces jeunes gens couraient les lieux de plaisir à la mode, les *Folies-Bergère*, *Valentino*, le *Casino Cadet*, en connaissaient les habituées. Les plus célèbres étaient les lyonnaises Mariette et Anna Roux, les sœurs Delphine et Georgette, la grande Pauline et Sapho Montreveil. Tous s'étonnaient de la réserve de Baudelaire. Non seulement il affectait de se séparer de la bande lorsqu'elle entrait dans certains établissements où l'indécence est de rigueur ; mais dès que la conversation s'animait sur le chapitre des mœurs et versait dans la grossièreté, Baudelaire devenait d'une froideur glaciale. Les demoiselles, dont ces phalanstériens d'un nouveau genre se partageaient les faveurs, se piquaient peu de discrétion. Elles avouaient à qui voulait leurs faiblesses et leurs amants ; mais dès qu'on y mêlait le nom de Baudelaire, elles protestaient avec une vivacité qu'on eût pu prendre pour un sentiment de pudeur offensée, mais qui n'était que l'explosion brutale de la vérité pure : « Ah ! Celui-là !.... Non ! Jamais ! »

Deux femmes comptent pourtant dans la vie du Poète : Jeanne Duval et Mme Sabatier.

Examinons si de cette double aventure ne ressort pas un double démenti aux allégations de Rops et de Nadar.

§

Mme Sabatier se présente à nos souvenirs nantie du prestige qui lui vient de la petite cour de poètes et d'artistes dont elle aimait à s'entourer. Ses familiers l'avaient surnommée la *Présidente*, et ce titre l'agrémente d'un parfum XVIIIe siècle, lui confère une sorte de préciosité galante. Tous les dimanches, dans son coquet et lumineux logis de la rue Frochot, aux clairs vitrages peints de fleurs, et qu'emplissait un bruit de volières, elle tenait table ouverte. L'élite des écrivains du temps s'y donnait rendez-vous. Les plus illustres, les plus solennels se faisaient gloire de déposer leur auréole au vestiaire pour descendre à la cordiale familiarité du lieu. L'entrain et la bonne humeur caractérisaient ces réunions où l'apparat n'était admis que dans le service de table, l'éclat de l'orfèvrerie, des cristaux, et la bonne chère. Chacun avait son surnom d'intimité : le père Hugo, l'oncle Beuve, le beau Théo. Feydeau, c'était le colonel des Métaphores ; Barbey d'Aurevilly, que l'on désignait, chez Veuillot, la « corsetière », deve-

iit ici le « Connétable ». L'embonpoint onctueux de Bouil-
et lui valait d'être appelé « Monseigneur ». Flaubert portait
étiquette, on ne sait trop pourquoi, de « Sire de Vaufrilard ».
Qu'était-ce, au juste, sous sa légénde empruntée d'Egerie,
ıc cette Madame Sabatier, de souche bourgeoise, entretenue
ar le financier Mosselmann et qui, à l'occasion, posait sans
oiles, quand un artiste de renom l'en priait ?

A ne tenir compte que des madrigaux de poètes, c'était une
éature délicieuse, spirituelle, pleine de charme et de distinc-
on. Gautier nous dit qu'elle était « supérieure aux autres
mmes ». Feydeau nous assure qu'elle portait son joli nom
e présidente « avec tout l'esprit et la bonne grâce imagina-
es ».

Au physique, elle était grande, rose, dorée, toujours vêtue
e toilettes opulentes qui jetaient dans l'esprit des poètes
l'image d'un ballet de fleurs. »

Pour Baudelaire, c'est l'Ange gardien, la Muse, la Madone ;
ais tandis que notre imagination se dispose à lui décerner
palme des inspiratrices éthérées, à la joindre au groupe
raphique des Laure, des Béatrice et des Elvire, les Goncourt
ennent doucher notre enthousiasme en la peignant, dans
ur *Journal*, comme une commère d'entrain trivial, bas, po-
ılacier, une « vivandière de Faunes ». En regard des vers
e Baudelaire, cette affirmation nous gêne. On voudrait l'écar-
r, mais il faut bien avouer que Mme Sabatier a fourni à Clé-
nger l'idée de sa « bacchante ». C'est en bacchante qu'il l'a
ıe et qu'il l'a traduite aux splendeurs du marbre. Son œuvre
moigne, du moins, de la sculpturale beauté du modèle que
ut Paris reconnut, paraît-il, ce qui déchaîna, pendant huit
urs, une fureur de commentaires passionnés aux environs
e la Madeleine et du Passage des Panoramas. Et il y a aussi
portrait que Meissonier nous a laissé d'elle. Nous y re-
ouvons sa « face mutine et enjouée où le rire joue comme
n vent frais dans un ciel clair ». Nous sommes éblouis par ce
illissement de santé qui vient des bras et des épaules ; nous
retrouvons « les couleurs retentissantes » de ses toilettes,
es robes folles, « emblème de son esprit bariolé » ; mais le
este a quelque chose de trivial et de dégingandé. Ce poing sur
hanche trahit la vivandière. Il cadre mal avec l'idée que nous
ions en train de nous faire d'une créature de rêve.

La situation irrégulière de Mme Sabatier ne lui permettait pas d'être prude. Elle était habituée aux propos cyniques. Son amant Mosselmann, carré et brutal en affaires, se souciait peu des euphémismes et des subtilités du langage. C'est lui qui disait à un architecte : « Combien coûtera votre église terminée, hostie en gueule ? »

Mais à quoi bon vouloir fixer le caractère véritable de Mme Sabatier? Ecartons le chaos des témoignages. Les gens ne valent pour nous que par les sentiments qu'ils nous inspirent. Pour Baudelaire, Mme Sabatier fut réellement la « Princesse lointaine », celle vers qui il se tournait dans ses moments de crise et de découragements. C'est son fantôme qu'il voyait voltiger

Sur les débris fameux des stupides orgies.

Elle fut longtemps son Idéal, sa Foi, son Refuge. C'est sous ce jour seul qu'il nous plaît de l'accueillir.

J'ai dit qu'elle était grande. Elle se prévalait d'une carnation fraîche et d'une agilité d'esprit qui devaient plaire à Baudelaire, ne fût-ce que par contraste avec la passivité et le teint bistre de créole de Jeanne Duval. Ces deux femmes se complétaient dans son imagination. Il ne pouvait envisager l'une sans réclamer l'autre. Jeanne Duval flattait sa sensualité. Mme Sabatier son besoin d'affection.

Elle avait fait sur lui, dès le premier jour, une impression profonde. Il l'aima sans oser se déclarer. Ce fut pour lui « la très belle, la très chère, la très bonne ». Il lui adressait, sous le voile de l'anonyme, contrefaisant son écriture, des épîtres enflammées, des vers pleins de ferveur et d'élans mystiques. Cela dura longtemps. Il fallut la publication des *Fleurs du Mal* où les vers étaient insérés pour que le secret se découvrît. Mme Sabatier, loin de se fâcher de ces hommages, émue sans doute de leur persistance, se montra disposée à exaucer les vœux du Poète.

On a pu contester la sincérité de Baudelaire, en publiant une correspondance, marquée du même sceau spirituel, adressée à une tierce personne, un modèle quelconque, rencontré dans les ateliers que Baudelaire fréquentait ; mais c'est être peu au courant de sa nature compliquée et des subtilités psychologiques que de vouloir tirer une conclusion de ces faits. Dans

es moments qu'il a notés, où l'on se sent « plus seul, plus bandonné, après une débauche », quand

Dans la brute assoupie un Ange se réveille

a pensée cherchait un réconfort, un point d'appui à sa étresse mouvante ; le souvenir de Mme Sabatier lui revenait plus rose, plus vif et plus charmant ». Les yeux de la belle ui « chantaient le réveil de l'Ame ».

N'en doutons pas, le sentiment qui poussait Baudelaire à crire à Mme Sabatier était sincère.

Mais c'était un amour exalté de tête, qui puisait sa force lans l'absence de tout contact charnel. Baudelaire n'a-t-il pas crit : « *La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on ime. Ce que la femme perd en jouissances sensuelles, elle le agne en adoration* », et il note « *la délicatesse esthétique, 'hommage idolâtrique des blasés* ». Le jour où il sent son mour partagé et l'étreinte possible, un écroulement se fait en ui. La sainte s'évanouit. Il ne reste plus qu'une femme comne les autres qui l'indispose parce qu'elle s'offre avec tant l'impudeur qu'elle-même ne peut s'empêcher d'en rougir. Elle ui écrit : « *Je suis à toi, de corps, d'esprit, de cœur.* » Alors Baudelaire hésite. Il cherche des excuses à son recul. Il oppose a peur d'affliger un honnête homme. L'honnête homme, c'est Mosselmann, l'homme de proie, affranchi de tout préjugé et qui s'inquiète peu d'une pareille mésaventure. Mme Sabatier a beau lui représenter que cela ne compte pas, multiplier es appels, il se replie sur un scrupule plus misérable encore : la crainte de déplaire à Jeanne Duval, sa maîtresse en titre, comme s'il ne savait pas qu'il disposait de toute licence de ce côté. Mme Sabatier, supplie. Elle s'étonne : « *Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses ?* » A la fin, elle éclate : « *Quelle comédie jouons-nous ?* » Baudelaire continue à se dérober. Il bafouille : « *Son amour*, insinue-t-il, *c'est le besoin de pleurer ensemble.* » — « *Tout ce que tu voudras* », répondelle. Il est pris. Il ne sait comment se dégager ; mais c'est trop de ridicule. Il faut en finir. Il se décide alors à cet aveu : « *Vous savez bien que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes.* JE N'AI PAS LA FOI ! »

Mme Sabatier, obligée de se rendre à l'évidence, se résigne et pardonne en femme spirituelle. Elle ne retire même

pas son amitié, satisfaite du beau rôle. Elle et lui continueront de se voir.

Ainsi l'aventure se termine par un procès-verbal de carence Ici, Rops et Nadar ont raison. Reste Jeanne Duval. Voyons ce qu'il en fut.

§

Pour dresser l'image de Jeanne Duval, la Vénus noire, toujours même incohérence des documents. Les uns nous disent : que « c'était une négresse, d'un noir d'encre ». Ernest Prarond nous parle d'une mulâtresse pas très noire, pas très belle, cheveux noirs peu crépus, poitrine assez plate, de taille assez grande, marchant mal. Banville, au contraire, trace ce portrait :

C'était une fille de couleur, de très haute taille, qui portait bien sa tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crépelée et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose de divin et de bestial.

Nadar insiste sur sa taille onduleuse de couleuvre et l'exubérant développement des seins. Les hanches étaient un peu étroites, mais c'était, dit-il, à l'avantage « du reste » et parce que « la nature reprend sur la part de l'un les bénéfices de l'autre ».

Il résume ainsi son jugement :

Elle était belle, rien de Phidias, mais un spécial ragoût raffiné — des yeux grands comme des soupières — nez petit, délicat, aux ailes et narines incisées avec finesse exquise — bouche admirablement meublée, d'un beau dessin, sérieux, fier, dédaigneux — nulle trace de ces dénonciations simiesques qui poursuivent le sang de Cham.

Nous savons par les vers de Baudelaire que Jeanne Duval disposait d'une magnifique chevelure et l'avis de Nadar sur l'avantage du « reste » nous avertit que c'est à Jeanne Duval que songeait Baudelaire lorsqu'il écrivait :

Il y a dans les dessins de M. Ingres des recherches d'un goût particulier, des finesses extrêmes, dues peut-être à des moyens singuliers. Par exemple nous ne serions pas étonné qu'il se fût servi d'une négresse pour accuser plus vigoureusement, dans son odalisque, certains développements et certaines sveltesses.

Jeanne Duval avait eu l'ambition des planches. Elle avait débuté au théâtre du Panthéon.

Le théâtre du Panthéon, aujourd'hui disparu, se tenait, tout en haut du Faubourg Saint-Jacques, place du cloître Saint Benoît. C'était l'ancienne église des Cordeliers. Il dressait, au milieu de bâtisses pauvres, un fronton triangulaire dans le goût rigide du 1er Empire. Deux colonnes doriques supportaient un balcon, orné, à chaque extrémité, d'une statue en plâtre, réplique de l'antique, la *Diane de Gabies* et le *Joueur de flûte*. L'établissement recrutait une clientèle de quartier à laquelle se mêlait, certains soirs, un public tapageur d'étudiants. C'est là que Nadar la vit.

On jouait un drame — *je souligne*, un *drame* — de Labiche : *L'avocat Loubet*, précédé d'un lever de rideau : *Le Système de mon oncle*. C'était une première ; la Presse avait été conviée.

Le Système de mon oncle servait de prétexte aux débuts de Jeanne Duval (1). Elle y parut en soubrette, tablier blanc, bonnet de tulle au vent ; mais, outre qu'elle manquait de vocation, rien ne seyait plus mal à la condition de son rôle que « le sérieux, le hautain de sa physionomie et le timbre de sa voix de contralto ». Sa haute taille (elle dépassait les autres d'une tête) soulignait encore la méprise. L'insuccès fut éclatant. Elle n'insista pas. Après trois représentations, elle quitta la scène pour reprendre sa vie de femme galante.

Toutefois, si elle n'avait pas brillé par le talent, elle avait eu le temps d'impressionner, par sa beauté étrange, un spectateur dont on ne nous dit pas le nom, que Nadar nous donne comme son ami et qui n'était peut-être que lui-même. Ce spectateur eut le désir très vif de connaître « l'étrange déité, brune comme les nuits », et se présenta chez elle.

Jeanne Duval demeurait alors rue Saint-Georges, 15 ou 17, en face l'hôtel Aubert, au 2e étage sur la cour. Son appartement modeste était élégamment tapissé de perse, « étoffe alors très en faveur ». Elle vivait seule en compagnie d'une femme de chambre, jolie, blonde.

Elle agréa le visiteur sans sauvagerie et lui laissa entendre, à la fin de l'entrevue, qu'il pourrait revenir quand bon lui

(1) Nadar, qui a rédigé ses *Souvenirs* de mémoire, à un âge avancé, se trompe lorsqu'il place ces débuts aux environs de 1839-40. La preuve en est qu'il ajoute que ces débuts précédaient de peu (2 ou 3 mois) sa première entrevue avec Baudelaire. Or nous savons par Banville, qui les présenta l'un à l'autre, que cette entrevue n'eut lieu qu'en 1842, à la belle saison, et quand Baudelaire habitait déjà l'hôtel Pimodan.

semblerait, sauf de 2 à 4, qui était l'heure de « Monsieur ». En apprenant ce détail, le quidam craignit de s'être engagé dans une aventure fâcheuse, et manifesta quelque appréhension des inconvénients qui pouvaient s'en suivre. Jeanne Duval s'esclaffa. La réflexion lui parut si imprévue qu'elle appela incontinent sa femme de chambre pour lui en faire part. L'effet fut irrésistible. La domestique partit à son tour d'un sonore éclat de rire. Et toutes deux de s'employer à rassurer le timoré. Non seulement il n'avait rien à craindre de « Monsieur » en cas de surprise, mais c'était un rival dont on ne pouvait concevoir même une ombre de jalousie, tant il exigeait peu des femmes. C'était un doux rêveur inoffensif, un maniaque, un poète dont toute la flamme s'épuisait en rimailleries et, pour appuyer leurs dires, ces dames sortirent d'un tiroir une liasse de billets doux entremêlés de vers. Il suffit d'un simple coup d'œil au quidam, habitué des cénacles, pour se convaincre que le rêveur inoffensif, le doux maniaque, celui dont ces deux péronnelles se gaussaient si fort, bien qu'elles tirassent leur bien-être de ses libéralités, c'était Baudelaire.

Baudelaire demeurera jusqu'au bout le bienfaiteur de cette femme indigne. Il se laissera, jusqu'au bout, exploiter par elle, et par son frère, un misérable drôle, sans scrupules, empressé à profiter de l'aubaine. Aujourd'hui (1842), Baudelaire est riche assez pour satisfaire à ses caprices; mais, demain, privé même du nécessaire, il continuera à rogner sur ses maigres ressources pour subvenir à ses besoins. Malade, il la fera soigner à l'hôpital; il ne l'abandonnera pas, même déchue, roulée à l'ivrognerie. Il sait qu'elle se soucie peu de lui, qu'elle n'en veut qu'à sa bourse. Il la maudira, mais il restera lié à elle comme le forçat à sa chaîne,

> Comme au jeu le joueur têtu,
> Comme à la bouteille l'ivrogne.

Mme Aupick pourra écrire à Asselineau, au lendemain de la mort de Baudelaire :

> La Vénus noire l'a torturé de toutes les manières. Oh! si vous saviez! Et que d'argent elle lui a dévoré! Dans ses lettres, j'en ai une masse, je ne vois jamais un mot d'amour (1).

L'ascendant de Jeanne Duval sur Baudelaire provient de ce

(1) Ch. Baudelaire, d'après Crepet (Vanier édit.).

qu'elle réalisait son idéal « fait de beauté et d'indifférence », auquel se mêlait un ragoût exotique, un piment de bizarrerie et d'étrangeté. Que cherchait-il près d'elle? D'abord une satisfaction plastique. Nous lisons dans son Journal :

Tantôt, il lui demandait la permission de lui baiser la jambe et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant.

Il aimait manier sa chevelure, forêt aromatique, où dormaient

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,

tout un monde lointain, absent, presque défunt. Il y retrouvait les mirages et le coup de soleil de l'Orient qui l'avait frappé, quoi qu'il en dise, dans son voyage écourté. C'était une grande émotion de sa jeunesse, d'abord méprisée (il l'affectait du moins), mais qui lui revenait plus chère, à mesure qu'il avançait en âge et que l'ombre s'épaississait autour de lui.

On sait que le vœu caressé de Baudelaire était de vivre auprès d'une maîtresse « comme un chat voluptueux auprès d'une reine ».

J'eusse aimé, dit-il en parlant d'une géante, « voir son corps fleurir et grandir librement »,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes

Et

Dormir nonchalamment à l'ombre dè ses seins.

Ce n'est pas là le vœu d'un amant décidé. On n'imagine point le muletier de La Fontaine, se tenant au lit, près de sa partenaire,

Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu

et se prenant à songer

A la triste beauté dont son désir se prive.

L'obsession d'une autre, c'est l'éternel prétexte que Baudelaire mettait en avant pour excuser sa froideur. On peut dire qu'il manquait tout au moins, dans ce domaine spécial, de tempérament. Sa débauche était toute cérébrale, et Jeanne Duval nous est une nouvelle preuve qu'il aimait respirer la fleur de l'Amour sans la cueillir. Etait-ce par impuissance, par « nihilisme spécial », comme le prétend Nadar, ou par système? Le vœu du dandysme, selon Baudelaire, c'est d'ôter à

l'Amour son caractère de « répugnante utilité » pour le réduire à n'être plus qu' « un caprice brûlant ou rêveur ». Il est indéniable que partout, chez Baudelaire, se respire la peur de l'Amour agissant (1). C'est d'abord parce qu'il risque d'y perdre le gouvernement de soi-même, signe le plus éclatant de la supériorité du dandy ; c'est, ensuite, parce qu'il n'envisage de l'Amour que le pouvoir néfaste. L'Amour agissant, c'est, pour lui, l'Amour fatal auquel, depuis les temps les plus reculés, l'humanité jette l'anathème mérité :

Amour ! fléau du monde, exécrable folie !

C'est la bête féroce, ivre de carnage, traînant après soi, dans sa course furibonde,

Une confusion
De vêtements souillés, de blessures ouvertes
Et l'appareil sanglant de la destruction.

Cet effroi de l'Amour s'explique par le sentiment que la vie se crée de la mort et que la perpétuité de l'espèce ne s'assure qu'au détriment de l'individu. Mais là où le savant ne voit qu'une sollicitation de la Nature en perpétuel besoin de matière organique pour sa chimie mystérieuse et de substance à refondre pour des essais nouveaux, Baudelaire ne voit qu'une intervention diabolique, un piège tendu pour la perdition de l'Ame. Il repousse donc l'appel de l'instinct comme une suggestion mauvaise et, en cela, il reste d'accord avec la doctrine évangélique ; mais où il s'en détache, c'est quand, après avoir prononcé le sacramentel *vade retro* et refusé au démon l'accès de sa chair, il l'accueille et lui fait fête en imagination. D'où vient cette inconséquence ? D'abord d'un calcul de prudence. Baudelaire fait la part du feu. Il sait qu'il faut compter avec « le Malin ». Le Malin, c'est la Nature. Elle se rit de nos sages résolutions, de nos vœux de prudence, d'hygiène et de continence. Le sage sait qu'il n'est pas de taille à la combattre

(1) Cette idée de réserve, d'abstention, de prudence est si naturelle à Baudelaire, si invétérée, qu'elle lui a inspiré le sonnet CIV des *Fleurs du Mal*, le meilleur incontestablement de toutes les pièces surajoutées :

« Pendant que des mortels la multitude vile
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici. »

Ce qui prouve bien la sincérité de Baudelaire, c'est que ce sonnet, écrit en dernier lieu (il n'a paru que dans la 3e édition) jaillit d'un élan puissant d'avoir été longtemps contenu et médité et qu'il rend aux heures de décrépitude du Poète l'écho devenu si rare des beaux chants d'autrefois.

de front. La brusquer, c'est l'exaspérer. L'affronter, en adversaire loyal, c'est être vaincu d'avance. Sa sommation est si impérieuse qu'on ne peut l'éluder que par ruse, en ayant l'air d'y consentir. On feint de la suivre tout en s'enivrant du miel de la parole, de l'ambroisie des discours de cette effrontée larronnesse qui nous pipe à sa glu. On se laisse conduire sur la route fleurie, mais on s'arrête en deçà du piège. On feint de s'engager, mais on ajourne l'échéance et, ce faisant, on maintient en soi l'état d'illusion et l'on prolonge l'éblouissement du désir. Ainsi le Moi évite le geste qui le disperse et le vaporise et puise, au contraire, à savourer une joie réelle, pour qui n'en est pas dupe, une force surnaturelle de concentration. Il y a mieux. La conscience qui reste éveillée dans le tumulte des passions et l'émeute contenue des sens, permet à l'homme de s'analyser et de s'instruire au spectacle d'événements que les autres ne traversent qu'en aveugles. D'acteur inconscient, le sage se hausse à la qualité de témoin lucide.

De même que le chirurgien, armé du scalpel, cherche dans la dissection du corps humain l'explication du jeu des organes, de même Baudelaire, penché sur nos tares et nos perversions, y cherche le mécanisme de l'Ame et la qualité de notre essence. Obsédé par l'énigme redoutable du monde, il veut en pénétrer les secrets à la lueur de l'instinct.

C'est dans l'acte le plus irréfléchi, le plus spontané, que se saisit la présence et le mouvement de la chaîne qui nous rive on ne sait à quelles Forces mystérieuses et qui nous fait appréhender si l'Homme ne se leurre point en proclamant orgueilleusement son libre-arbitre et sa part d'immortalité.

Nous savons bien que Baudelaire va tout résoudre dans le sens du dogme chrétien, mais nous restons frappés de l'audace de son entreprise. Il nous a montré que le sage pouvait, sans déchoir ni démériter, dénuder la vie et assister, sans rien perdre de son prestige ni de son austère gravité, aux réflexes de l'animal humain.

Qu'il descende dans le labyrinthe fangeux des cités ou dans les replis secrets du cœur, le poète est comme le soleil.

> Il ennoblit le sort des choses les plus viles.

Il épure tout à la flamme de son génie. Il prend de la boue et il en fait de l'or.

La curiosité du vice devient, chez Baudelaire, un mode d'investigation, un procédé d'enquête pour résoudre les grandes vérités, et de là lui vient, sans doute, son fâcheux mais immérité renom de perversité.

Il nous confie qu'il aimait à feuilleter des estampes libertines, les annales de la luxure enfouies dans les bibliothèques ou perdues dans les cartons des marchands. Il dit :

La vue de ces dessins m'a mis sur des pentes de rêverie immense à peu près comme un livre obscène nous précipite vers les océans mystiques du bleu. Bien des fois je me suis pris à désirer devant ces innombrables échantillons du sentiment de chacun, que le poète, le curieux, le philosophe pussent se donner la jouissance d'un Musée de l'Amour, où tout aurait sa place, depuis la tendresse inappliquée de sainte Thérèse jusqu'aux débauches sérieuses des siècles ennuyés.

Le génie sanctifie toute chose et si ces objets étaient traités avec le soin et le recueillement nécessaires, ils ne seraient point souillés de cette obscénité révoltante qui est plutôt une fanfaronnade qu'une vérité...

Les sujets de cette nature sont chose si importante qu'il n'est point d'artiste, petit ou grand, qui ne s'y soit appliqué secrètement ou publiquement depuis Jules Romain jusqu'à Devéria et Gavarni.

Leur grand défaut est de manquer de naïveté et de sincérité (1).

Le procès que certains voudraient intenter à Baudelaire se ramène donc au procès de la Connaissance. Puisque la Science est une dévoratrice d'illusions, le bonheur de l'humanité s'oppose-t-il à sa divulgation? N'est-il pas préférable que le troupeau des esprits soit conduit en lisière et condamné à une éternelle enfance? Là est toute la question, mais, résolue même par l'affirmative, il s'agirait encore de savoir si le Poète a une action directe sur les foules et s'il ne s'adresse pas seulement à un petit lot d'initiés de qui la science reste le privilège.

Le plus clair, c'est que Baudelaire ne nous a gratifiés d'aucune dépravation neuve. Anatole France nous en assure qui nous dit :

En fait de vices, dès l'âge des cavernes et du mammouth, il ne restait plus rien à découvrir. A y regarder de près, Baudelaire n'est pas le poète du Vice, il est le poète du Péché, ce qui est bien différent. Sa morale ne diffère pas beaucoup de celle des théologiens (2).

(1) Baudelaire, *Curiosités esthétiques* (Calmann-Lévy, édit.).
(2) Anatole France, *La Vie littéraire* (Calmann-Lévy, édit.).

§

Voilà la vérité ! Baudelaire est un poète catholique et il est étrange que le plus fougueux de ses détracteurs, le croyant Brunetière, n'ait pas pris garde que les coups qu'il lui portait rejaillissaient sur l'Exégèse. Baudelaire a la Foi du confesseur et du Martyr. Il bouleverse les cœurs à la façon des prophètes, armés d'éclairs, et nous ramène à Dieu par le chemin de la Douleur.

Il nous irrite, parce qu'à l'image des moines sectaires et des inquisiteurs farouches d'autrefois, il nous met le nez dans notre ordure et qu'aux périodes de paix tranquille, il nous empêche d'être heureux, en nous rappelant que nous avons une âme. Il fond du ciel comme un aigle :

Du mécréant saisit à plein poing les cheveux
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle ! »
(Car je suis ton bon ange, entends-tu ?) Je le veux !

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Il est le *Mane-Thecel-Phares* qui s'inscrit aux murs du festin, et dresse dans un sursaut d'épouvante les convives gorgés et repus. Il est celui qui jette l'alarme et qui, au moment où nous allions nous endormir, *sonne le tocsin*.

§

C'est parce qu'il est resté prisonnier du Dogme que, parmi les générations nouvelles, beaucoup, dont la conscience s'est libérée, affectent de se détacher de Baudelaire, sans prendre garde qu'ils continuent à le respirer dans l'air, autour d'eux, tant l'essence de notre littérature, depuis cinquante ans, en demeure imprégnée.

Ceux qui habitent les cimes glacées de l'Athéisme et que n'impressionnent plus ni les fracas de la chaire ni les diableries, ni la mise en scène et les pompes liturgiques, n'oublient pas, pourtant, que Baudelaire a payé de son désastre, comme Pascal, le geste téméraire de secouer les portes de l'Ombre et s'émeuvent encore de ses aveux désespérés.

Baudelaire est si varié que les esprits les plus dissemblables, s'ils l'abordent sans parti-pris, sont sûrs d'y trouver leur récompense. Il plaît « aux amoureux fervents comme aux sa-

vants austères ». S'il a les charmes de l'horreur qui n'enivrent que les forts, il a aussi le don des larmes et les attendrissements soudains qui vont droit au cœur et conquièrent les simples. Il éblouit les néo-païens par la splendeur du Verbe et le rappel

> de ces époques nues,
> Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.

Les écrivains y reçoivent une leçon de style et de cadence. Il n'est pas jusqu'aux âmes innocentes qui n'y respirent un parfum d'églogue et qui n'y retrouvent l'image du « vert paradis des amours enfantines ».

On nous prédit, pour demain, un bouleversement général des idées et des mœurs amené par la guerre, et le rétablissement d'un état d'esprit auquel Baudelaire aura cessé de correspondre. Je le souhaite plus ardemment que tout autre, car nous aurions alors rétabli la félicité de l'Age d'or.

Baudelaire vivra tant que l'humanité comptera des inquiets, des malades de spleen et des chercheurs d'infini. Son règne durera tant que nous verrons, plongées dans l'enfer luxurieux des villes, des âmes nobles mais désarmées, aussi incapables de se soustraire à la corruption que de s'y adapter.

Et il sera toujours la voix de ceux, quelle que soit leur confession, mystiques ou athées, qui ont pénétré l'inanité des plaisirs d'ici-bas et qui ne peuvent s'accommoder de l'imperfection d'un monde où la soif inextinguible du bonheur se trouve liée, chez la créature, à l'impossibilité d'y parvenir.

ERNEST RAYNAUD.

LA MORT PARLE...

—

Hommes, mon règne vient, mon grand règne est venu !...
Esclaves enchaînés sous le poids de la vie,
reconnaissez ma voix... Peuples, je vous convie
à venir vous presser sur mon sein méconnu.

Comme vous étiez las de vos jours monotones,
de vos petites joies et de vos grands amours !...
Mais mon jour qui s'éveille est le plus beau des jours,
nulle heure ne vaudra jamais l'heure qui sonne,

l'heure rouge où, levant mon immortel flambeau,
de l'aurore au couchant je déchaîne la guerre,
l'heure sans lendemain où je vais pouvoir faire
de tout votre univers un immense tombeau.

A mes vœux, hier encor, je vous croyais rebelles,
je vous voyais frémir partout où je passais ;
hommes, pardonnez-moi, je vous méconnaissais,
vous prépariez pour moi les fêtes les plus belles !...

Jamais depuis le jour où le premier soleil
pour la première fois vit s'égorger deux frères,
jamais au cours fameux des tempêtes guerrières,
je n'aurai savouré de triomphe pareil !...

Hommes, venez à moi ; je ne suis point ingrate,
à vos désirs secrets mon cœur obéissant

s'ouvre ; sur mes deux pieds faites couler du sang,
l'odeur de l'incendie est l'encens qui me flatte...

A mes soins vigilants venez vous confier ;
vous détestez la vie, accourez, je vous aime,
et, pour chacun de vous, j'ai sur ma lèvre blême
bien assez de baisers pour vous rassasier...

Invoquez-moi partout, sur la mer frémissante,
sur la terre au sein lourd d'inutiles moissons,
dans l'air qui s'ouvre et vibre à de nouveaux frissons,
partout, à votre appel, je me ferai présente !...

Et partout où mes pas cruels auront passé,
jamais on n'aura vu, sous le choc de vos armes,
ruisseler tant de sang et couler tant de larmes,
jamais on n'aura vu tant de morts entassés...

Peuples, soyez heureux ; voyez, je suis l'unique,
la dernière aujourd'hui de vos divinités,
et j'emporte la fleur de votre humanité
endormie à jamais aux plis de ma tunique.

Tout est rouge, le ciel, et la plaine, et la mer ;
et bientôt, sur la terre à mes lois enchaînée,
seule, je dresserai ma forme décharnée,
barrant les horizons de mes deux bras ouverts...

Vous avez déserté vos rêves, vos demeures,
et foulant sous vos pas vos espoirs familiers,
pleins d'une fauve ardeur, sur mon sein, par milliers,
vous vous êtes jetés pour devancer mon heure...

Soyez bénis, mes fils, vous saviez que mon lit
est le plus merveilleux et le plus doux des havres,
vous l'avez d'un seul coup peuplé de vos cadavres,
de ma funèbre odeur le monde s'est empli...

Hommes, faites vers moi le geste qui délivre ;
votre offrande m'est chère, et je lui donnerai
pour vous un si subtil, un si poignant attrait
que tous ceux qui vivront encore, las de vivre,

pour éteindre en mon sein leur fraternel ennui,
viendront baigner de sang mes charniers solitaires,
et l'on n'entendra plus désormais sur la terre
que mon ricanement de gloire dans la nuit !...

LOUIS PAYEN.

L'ATTITUDE DU VATICAN PENDANT LA GUERRE

—

« Vis-à-vis de la présente guerre, un seul mot résume l'attitude du nouveau Pontife : *la neutralité.* » Ainsi s'exprime Mgr Lacroix, l'ancien évêque républicain de Tarentaise, professeur à la Sorbonne (1). Il n'est pas d'ailleurs le seul catholique qui ait osé juger impartialement les actes de guerre du pape. Le comte de Colleville (l'auteur de *Pie X intime*) a publié au printemps de 1915 une brochure intitulée : *Benoît XV*, où des faits peu connus sont rapportés et où des jugements désintéressés sont émis (2). Il y a enfin trois mémoires anonymes d'un catholique notoire que l'éditeur Alcan a réunis sous ce titre : *le Pape et la Guerre* (3).

On peut bien dire de ces opuscules exempts de tout servilisme, qu'ils sont plutôt des monitoires respectueux et attristés que des examens critiques.

A l'encontre de ces voix indépendantes s'élèvent les défenses et apologies de l'action du Saint-Siège par le clergé officiellement autorisé. L'évêque de Meaux, Mgr Marbeau, auteur lui-même d'une brochure officieuse (4), les énumère.

Il s'agit surtout d'articles de Semaines Religieuses (Mgr Chapon, Mgr Guilliet, cardinaux Amette, de Cabrières, Sevin) ; d'articles de revues (Mgr Baudrillart, MM. Verdier,

(1) Mgr Lacroix : *Le Pape*, p. 7. Conférence. N° II de la série « Le Clergé et la Guerre de 1914 », librairie Bloud, Paris, 1915.

(2) Comte de Colleville : *Benoît XV*. Edit. pratiques et documentaires, 56, rue d'Aboukir. Paris, 1915.

(3) *** *Le Pape et la Guerre*, à 0 fr. 60, librairie Félix Alcan, Paris 1916. L'auteur est probablement M. Julien de Narfon.

(4) Mgr Marbeau : *Le Pape*, 61 pp., Edit. de la Bonne Presse, Paris, 1916.

Bainvel, F. Laudet, B. Gaudeau), d'articles de journaux (Ern. Judet, Ch. Maurras, René Bazin) et de conférences apologétiques (RR. PP. Janvier et Sertillanges).

Pendant longtemps nous avons déploré qu'il n'existât pas de travail *complet* spécialement consacré à l'attitude du Vatican et venant des catholiques eux-mêmes. Cette lacune, qui permettait bien des suppositions, vient d'être comblée par M. l'abbé Duplessy. Ce prêtre, à la plume originale et alerte, a eu l'idée de réunir en une brochure de 102 pages toute une série d'articles publiés de 1914 à 1917 à propos de *Benoît XV et la Guerre* (1). Ces articles, collectivement approuvés par l'imprimatur du cardinal Amettte, ont paru dans des périodiques dont la couleur orthodoxe ne laisse aucun doute: le *Prêtre aux Armées*, la *Réponse*, le *Noël*, les *Causeries du dimanche* (toutes publications en vente à la Maison de la Bonne Presse).

A vrai dire, les sept chapitres de M. Duplessy ne nous apportent aucun élément nouveau. Au contraire, s'ils reviennent sur des incidents notoires comme l'interview Latapie, ils taisent par le silence des faits caractéristiques rapportés par Mgr Lacroix et le comte de Colleville. Il ne nous découvrent non plus aucun document inédit émanant du Pape ou des Congrégations romaines. Ils contiennent cependant des argumentations curieuses sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Quand on songe avec quelle facilité la librairie catholique édite des « Livre-Blanc » pour justifier documentairement le Pape, comme cela s'est produit lors de la Séparation ; quand on sait avec quelle méthode elle groupe et distribue les actes officiels de son chef sur un objet précis ; quand on voit l'extrême publicité qu'elle s'efforce de donner aux mandements de l'épiscopat français et belge pour faire diversion au silence neutraliste papal, ne peut-on se demander s'il n'y a pas déjà dans ce fait de librairie un intéressant indice ?

Nous voudrions toutefois entrer dans ce domaine jusqu'ici réservé, réunir ces *disjecta membra*, en faire surgir la ligne directrice du Saint-Siège et, si possible, découvrir jusqu'à la nature même de la neutralité de Benoît XV.

Nous croyons en avoir le droit. M. l'abbé Duplessy prétend que « l'Esprit-Saint n'étant pas avare de son assistance à

(1) Abbé Duplessy : *Benoit XV et la Guerre*, 1 fr., libr. Téqui, Paris, 1917.

l'égard de son représentant », il n'est pas défendu à un catholique de chercher à *comprendre* les raisons qui ont guidé le Pape, mais il lui est défendu de prétendre les *juger* (1). Conséquemment il ne voit dans toute réserve ou critique sur ce sujet que des manœuvres maladroites de mauvais catholiques ou une campagne menée par les ennemis déclarés de l'Eglise. Nous savons heureusement que des catholiques, bien et dûment catholiques, ne poussent pas jusque-là le culte du Pape. Pour nous, qui ne nous sentons pas gêné dans notre liberté d'examen et de jugement, il nous paraît à propos de juger l'attitude de la « Suprême autorité morale du monde ».

Malgré les difficultés de la recherche, nous espérons que cette courte étude laissera une impression très nette. Des paroles pontificales on pourrait presque dire ce que Victor Cousin affirmait des preuves de l'existence de Dieu : aucune n'emporte l'assentissement et toutes entraînent la certitude ; le lecteur appréciera cette certitude...

En tout cas, on ne saurait nier que dans l'ascension morale de l'humanité cette formidable guerre marquera comme une crise de croissance. Quels que puissent être ses résultats immédiats, ceux qui ont souffert et lutté croient à l'utilité lointaine de leurs souffrances et de leurs luttes. Nous avons connu l'attitude de l'Eglise romaine en face de la déclaration des Droits de l'Homme ; la postérité jugera plus tard l'attitude de cette même Eglise dans les origines de l'établissement du *Droit des Peuples*.

Essayons déjà d'y voir clair !

I

PIE X ET L'AVANT-GUERRE

Beaucoup se souviennent des diverses phases du Conclave de 1903. Elles furent minutieusement décrites dans un article circonstancié de la *Revue des Deux Mondes* qui parut ensuite en brochure ; on l'attribua au cardinal Mathieu.

Pie X se montra très fâché d'une pareille divulgation et, par une « Constitution » de 1905, il interdisait sous peine d'excommunication de ne rien révéler désormais des mystères des conclaves. Le geste venait trop tard, puisque tout le monde

(1) V. Abbé Duplessy : *Benoit XV et la Guerre*, p. VI et aussi p. 16.

savait déjà que le cardinal Sarto n'avait été élu au Souverain-Pontificat qu'au moyen du « droit d'exclusive » employé en ultime ressource par l'empereur François-Joseph. Les amis de Léon XIII et les catholiques français sentirent vivement le coup qui leur était porté par l'échec du cardinal Rampolla. Ce prélat avait été l'inspirateur et l'ami personnel du grand pape disparu ; le laisser siéger sur le trône de Saint-Pierre eût été assurer la continuation de l'appui religieux que Léon XIII avait donné à l'Alliance franco-russe (1). L'Autriche et aussi l'Allemagne n'y pouvaient consentir ; leur traditionnelle manière brutale se décèle au Conclave de 1903 par un coup de force canonique.

Du vivant même de l'ami de la France, elles ne lui avaient pas ménagé les affronts ; un souvenir suffira.

Qui se souvient de la première visite de Guillaume II à Rome en 1888 ? Cette visite fut assez symptomatique pourtant. Léon XIII avait fondé de grandes espérances sur l'entretien qu'il se promettait avec le nouveau kaiser ; pour ne rien oublier de ce qu'il voulait dire, il avait rédigé une longue note. Comme il commençait à peine de la lire, par une sorte de scénario, Herbert de Bismarck et Henri de Prusse firent irruption pour rompre le malencontreux tête-à-tête du pape et de l'empereur. Léon XIII navré faisait quelques jours plus tard le récit de cet affront à M. de Rossi, de qui le tient Mgr Batiffol (2).

De ce jour le « pape social » s'éloigna de la Triplice, perpétuant l'attitude protestataire de Pie IX contre les tracasseries du roi d'Italie, excluant rigoureusement les catholiques italiens de la vie nationale par le « Non expedit »,refusant l'indemnité de la loi des Garanties. Au contraire, pour la France, il eut une ardente sympathie allant jusqu'à conseiller aux catholiques français le « ralliement » au régime républicain ; jusqu'au respect absolu des droits de la France dans le Protectorat des Missions en Orient et en Extrême-Orient ; jusqu'à donner le chapeau de cardinal à des prélats notoires par leur libéralisme et leur fidélité à la constitution de 1875.

Avec Pie X l'axe de la politique pontificale se trouve complètement déplacé : celui-ci entretient des rapports fréquents

(1) Sur l'action de Léon XIII dans le Rapprochement Franco-russe, v. l'article de M. Jacques Piou dans le *Figaro* du 13 nov. 1893.

(2) Cf. *l'Allemagne et les Alliés*, éd. Bloud, article de Mgr Batiffol, p. 211, et G. Goyau : *Bismarck et l'Eglise*, tome IV, pp. 189-191, Paris 1913.

et très cordiaux avec la cour de Schœnbrunn et envoie des billets autographes à celui qu'il nomme dans l'intimité : « *Il nostro santo Imperatore !* » (1). Il comble d'honneurs et d'attentions les cardinaux Kopp, Hartmann, von Bettinger. Il s'essaye aussi à diriger par des ordres indulgents son fils rétif et mal élevé : *le Centre*, le grand Parti Catholique du Reichstag. Guillaume II et le chancelier de Bülow répondent à tant de prévenances par l'abrogation graduelle des lois du Kulturkampf bismarckien et en laissant les Jésuites reprendre rang dans l'empire (2).

Mais c'est à rapprocher le Vatican du Quirinal que Pie X s'efforce surtout.

En fait on peut dire, avec le comte de Colleville si bien informé sur les milieux romains, qu'il n'a existé aucune difficulté sérieuse entre le Saint-Siège et le Pouvoir royal. Le cardinal Merry del Val entretient des relations assidues avec la reine-mère. A part la protestation solennelle et de pure forme sur la question du « Pouvoir temporel », l'ex-patriarche de Venise dirige les catholiques italiens dans le sens d'une politique constitutionnelle. Les électeurs législatifs sont convoqués trois fois ; en 1904 (avant notre loi de Séparation), en 1909 et en 1913, et, chaque fois, les évêques par ordre orientent les fidèles vers la majorité conservatrice et gouvernementale. Pie X irait plus loin encore ; la Congrégation romaine de la Propagande emploie en faveur des œuvres italiennes en Orient une somme de trois millions qui proviendrait de l'indemnité de la « loi des Garanties » toujours refusée par Pie IX et Léon XIII (3).

La grande ennemie de Pie X, au fond, c'est la République française ; par son attitude intransigeante dans la querelle du « Nobis nominavit » à propos des évêchés de Laval et de Dijon, il consomme la rupture entre l'Eglise et elle. Il repousse la loi de Séparation, fait couvrir de ridicule l'honnête démarche des « cardinaux verts » de l'Académie, impose par dépêche sa décision à l'Assemblée hésitante de l'épiscopat français, blâme enfin les deux ou trois archevêques qui cherchent en-

(1) Mgr Lacroix : *Le Pape*, p. 10.

(2) Abbé Marion : *Histoire de l'Eglise*. Tome III, chap. sur l'Allemagne moderne, libr. Roger et Chernoviz. Paris (manuel des grands séminaires).

(3) Cf. Comte de Colleville : *Benoît XV*, pp. 35-36.

core à fonder des « Associations cultuelles ». S'écartant de jour en jour de la politique sympathique de Léon XIII, il entretient secrètement l'agitation des « Inventaires » (la divulgation des fiches du policier pontifical, Mgr Montagnini, l'a montré). Il prolonge sa haine de la troisième République jusqu'à condamner dans le *Sillon* et chez les abbés démocrates des catholiques de valeur, sous prétexte qu'ils s'unissent avec des non-catholiques. Et pendant ce temps il reste muet vis-à-vis de l'*Action Française* dirigée par des néo-monarchistes positivistes et athées qui dressent le clergé contre « la Gueuse ».

Pie X paraît avoir eu toujours peur des violents. Après sa timidité pour les turbulents « camelots du Roy », c'est son attitude relative au Centre allemand qui l'indique. Ce grand parti se décléricalise, fait foin de la hiérarchie et Rome se tait ; ce même parti préconise l'interconfessionnalisme des *Syndicats chrétiens*. Cette fois le pape se récrie ; le Dr Simbeck (Allgauer Zeitung, 16 sept. 1913) et l'abbé Wacker (Manifeste d'Essen-sur-la-Ruhr, 15 février 1914) imposent silence à celui qu'ils osent traiter de « Grand-Lama » (1). Voilà le bénéfice que le pauvre vieillard recueillera de ses concessions !

Les journaux catholiques ont abondamment raconté qu'au début d'août 1914, l'ambassadeur de celui qui suivait dévotement la procession du Congrès Eucharistique de Vienne (2) osa se présenter devant Pie X et solliciter la bénédiction pontificale. Le blanc patriarche s'irrita en entendant cette invitation, dit le récit, et s'écria : « Il Papa benedice la pace sola ! » Bientôt l'ambassadeur dépité regagnait son palais de la place de Venise et Pie X s'alitait pour mourir (3).

On se demandera de quel poids pouvait être sur la conscience des grands responsables la réprobation de celui qui avait favorisé indirectement toutes leurs menées par onze années de silence complice et de compromissions ?

(1) On lira avec un vif intérêt l'étude de l'éditeur Bloud lui-même sur « le Nouveau Centre et le catholicisme », dans *l'Allemagne et les Alliés* ; pp. 294-297. Que de faits suggestifs et de faits trop peu connus !

(2) C'est sur la demande de François-Joseph que le Congrès Eucharistique de 1912 eût lieu à Vienne. Conformément au cérémonial de Charles-Quint, l'empereur suivait dévotement sur le Prater l'ostensoir porté par un cardinal dans le carrosse tout en glaces de Marie-Thérèse. (*L'Information*, 25 décembre 1916.)

(3) On a prétendu également que Pie X écrivit une lettre personnelle à François-Joseph pour l'obliger au maintien de la paix (août 1914). Comment se fait-il que cette éminente lettre, dont on avoue d'ailleurs ignorer les termes, n'aurait jamais atteint son destinataire ? (cf. Mgr. Lacroix, *loc. cit.*, p. 4).

II

LE CONCLAVE DE 1914 (1)

Au matin du 31 août 1914 fut célébré dans la chapelle Pauline par le cardinal Ferrata la messe dite du Saint-Esprit. A dater du lundi, 57 cardinaux étaient présents à Rome sur les 65 cardinaux composant le Sacré-Collège. Il manquait les cardinaux Vaszary, Bauer, Martinelli, Prisco, Dubillard, tous malades. On attendait venant de leurs lointaines résidences les cardinaux Gibbons, Begen, O'Connel.

Deux partis allaient se trouver en présence : celui qui voulait continuer la politique du défunt pape et qui portait en même temps les vœux de l'ancienne Triplice. Il avait pour « papabili » les cardinaux Serafini, Maffi (archevêque de Pise), de Laï, Agliardi (l'ancien nonce de Vienne), soutenu à des degrés divers par le cardinal Merry del Val.

Le parti d'en face était celui des cardinaux Ferrata, Gasparri, vieux amis et fidèles électeurs du cardinal Rampolla, qui représentaient la gauche doctrinale et le milieu favorable à l'Entente.

La guerre des petits papiers commença son œuvre perfide dès le début. Chaque électeur reçut sous pli cacheté un factum violent où l'on exploitait certains faits de la vie privée du cardinal Ferrata, ancien nonce à Bruxelles et à Paris. Malgré le peu de fondement de la manœuvre, ce prélat vit la nécessité de se retirer. Par contre, la candidature Maffi réunissait d'abord 30 puis 34 voix, mais ne progressait plus et il lui manquait 5 voix pour constituer une élection canonique. On reprochait à ce cardinal certaines idées novatrices et surtout on avait peur que par sa germanophilie il indisposât les gouvernements de l'Entente.

C'est alors que fut mise en avant la candidature du marquis Giacomo della Chiesa. Ce cardinal fraîchement promu, sphinx vivant, possédait une impénétrabilité souriante derrière ses lunettes d'or. Son origine génoise — le Génois est un peu le Normand italien, — ses études de droit, son passé diplomatique, son tempérament aristocratique le désignaient pour la

(1) Les renseignements que nous donnons sur le conclave de 1914 ont été réunis par le comte de Colleville, dont le catholicisme n'est pas douteux et qui connaît les coulisses du Vatican. La plupart d'ailleurs ont paru fragmentairement dans la Presse de l'époque, mais l'attention était ailleurs...

solution des énormes difficultés internationales que le Vatican allait avoir. De plus on pouvait tour à tour le faire accepter aux deux partis : aux admirateurs de Léon XIII on rappelait qu'il avait été l'homme de confiance de Rampolla ; qu'il aimait à développer la fameuse encyclique sociale : « Rerum Novarum » ; qu'il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur par le président Carnot et qu'il parlait correctement le français. Aux fidèles de Pie X on faisait remarquer que le candidat avait été particulièrement apprécié à Madrid par la Cour d'Espagne ; qu'il était resté substitut auprès de Merry del Val pendant les quatre premières années du règne de Pie X et que ce dernier avait tenu à le sacrer lui-même archevêque de Bologne dans la Chapelle-Sixtine. Aux yeux enfin du Quirinal, le marquis della Chiesa restait le frère d'un contre-amiral de réserve résidant à Rome et d'un capitaine de vaisseau.

Le mercredi soir, ce noble prélat obtenait 38 voix. Le jeudi, la contre-épreuve lui apportait deux voix de plus ; ce qui le faisait proclamer pape par 40 voix sur 60 conclavistes.

Le couronnement du nouveau pontife eut lieu le 7 septembre 1914, de façon privée et à l'intérieur du Vatican. L'heure n'était point aux solennités bruyantes ; tous les regards se portaient ailleurs et le nouvel élu eut la sagesse de le comprendre. L'accueil de la presse française fut très bienveillant : la presse radicale la première, renchérissant sur la réserve que lui imposait « l'Union Sacrée », se félicita ouvertement de voir un pape qui allait briser avec la politique brutale et si peu francophile de Pie X. Pendant que les uns se réjouissaient qu'il ne s'appelât point Pie XI, d'autres soulignaient qu'il ne se nommait pas davantage Léon XIV et chacun voyait dans le nouveau Benoît XV le pape de ses vœux.

C'était, on s'en souvient, le moment de ce qu'on a dit être le « réveil catholique » du front. L'aumônerie militaire par les efforts du comte de Mun se voyait reconstituée ; les prêtres de tout âge, sans égard pour la législation d'avant guerre, étaient affectés au service de santé ; les religieuses régnaient dans les hôpitaux ; la messe se célébrait enfin dans les cantonnements de l'arrière, servie par d'authentiques officiers. Les « esprits forts », devenus soudain muets par discipline patriotique consentie, regardaient aux grands buts, pendant que d'autres attribuaient ouvertement la victoire de la Marne à

l'intervention de sainte Geneviève ou de Jeanne d'Arc. Le Sacré-Cœur, célébré en grande pompe à Montmartre en présence de ministres d'Etat et de membres du corps législatif, était porté sur les képis des « poilus ». N'était-ce pas l'heure du retour de la Fille aînée de l'Eglise sous l'égide d'un pape bienvenu ?...

Pourquoi et comment Benoît XV, loin de coopérer ou de pousser à cette conversion nationale, l'a-t-il entravée et peut-être même compromise pour de longues années ? C'est ce que nous allons essayer d'examiner.

III

BENOIT XV ET LES EMPIRES CENTRAUX

Dès le mois d'octobre 1914, des nouvelles venues de Rome décourageaient les catholiques français. « Non seulement, disait-on, le Sacré-Collège, à l'exception des cardinaux Gasquet et Billot, est favorable aux Austro-Allemands, mais le pape lui-même et son secrétaire d'Etat montrent la plus large bienveillance aux Empires centraux. » Ces bruits ne tardaient pas en effet à recevoir confirmation du silence diplomatique. Benoît XV s'efforça d'accueillir avec un mutisme complet le récit des abominations du début de la guerre ; il mit une grande force à vouloir ignorer les massacres de prêtres, les viols de religieuses, le cambriolage des tabernacles par les Bavarois et la destruction des emblèmes sacrés.

On vit pire : au moment où le cardinal Mercier se dressait fièrement contre l'envahisseur et osait prononcer les paroles vengeresses de la conscience indignée, les catholiques belges eurent la stupéfaction d'apprendre que le nonce de Bruxelles, Mgr Tanci Porcelli, quittait, sans être blâmé, le corps diplomatique du roi Albert en résidence au Havre pour se constituer l'hôte du gouverneur von Bissing. Ce nonce n'a été rappelé à Rome qu'en juillet 1916 et à la demande de l'autorité belge (1).

Deux faits plus suggestifs encore eurent lieu à Rome même.

(1) V. le *Matin* du 12 mars 1915 et, pour le rappel de ce prélat, v. le *Journal* du 21 juillet 1916. La seconde de ces informations parut aux petites nouvelles et en termes sybillins pour lui permettre sans doute d'échapper à la censure. Le remplaçant, Mgr Locatelli, aurait assisté au *Te Deum* bruxellois de la Fête nationale en 1916, à la suite duquel des émeutes se produisirent ; mais l'*Echo de Paris* est seul à avoir noté cette présence.

Les Belges réfugiés dans la Ville Eternelle, ayant voulu faire célébrer une messe de Requiem pour trente-sept prêtres fusillés par les Allemands, rencontrèrent d'abord toutes sortes de difficultés pour accomplir cet acte de piété. Néanmoins ils finirent par obtenir du Vicariat l'autorisation de célébrer ce service funèbre en l'Eglise des Stigmates, à condition que la cérémonie n'aurait aucun caractère officiel. La date en fut adroitement fixée au jour et à l'heure où le pape tenait son Consistoire secret, de façon qu'aucun cardinal ne pût y prendre part.

Bien plus, l'*Osservatore Romano*, le fameux organe officieux du Vatican, se permit de corriger la note du comité. Au lieu de dire que la cérémonie avait lieu en l'honneur de prêtres « fusillés » par les Allemands, le journal pontifical imprima : « caduti » (tombés). Mais les Belges protestèrent et firent remarquer que le prêtre, chez eux, n'étant pas soldat, ne pouvait être *tombé* à l'ennemi, mais seulement avoir été massacré ou *fusillé*.

Enfin quelques jours après cet incident, le 27 janvier 1915, à l'occasion du « Kaisersgeburtstag », l'anniversaire de Guillaume II, on chantait un officiel *Te Deum* d'actions de grâces en l'église de l'Anima. Douze cardinaux, dont le secrétaire d'Etat, y assistaient ouvertement et la neutralité qui interdisait de paraître à l'office funèbre des malheureux prêtres de Belgique était invoquée au contraire pour légitimer la présence de membres éminents du Sacré-Collège à une solennité en l'honneur d'un souverain allemand et... luthérien.

Pourquoi cette attitude ? Il faudrait ici faire la psychologie des salons romains. Ces salons étaient influencés par M. de Mühlberg et par ses diplomates mobilisés auprès du Vatican par le Kaiser lui-même. Le baron de Ritter, de la catholique Bavière, ne cessait de visiter quotidiennement le pape avec l'ambassadeur d'Autriche : ce fut d'abord le comte de Szecsen, ensuite le prince de Schombourg.

Ces trois grands personnages, considérables par leur rang et par leur fortune, façonnaient l'opinion. A chaque nouveau crime allemand, une protestation surgissait des clergés français et belge, mais elle venait se briser contre le démenti poli et froid des diplomates austro-allemands et le pape prudent suspendait chaque fois son jugement.

Cette campagne politique n'était pas d'ailleurs exclusivement défensive, elle était encore offensive. On ne manquait pas de souligner l'esprit démagogique et anarchique de la France, pays socialiste et athée, foyer légendaire et séculaire de tous les mouvements insurrectionnels de l'Europe.

La victoire des Alliés, ne cessait-on de répéter, ne pouvait que desservir les principes d'ordre et de hiérarchie représentés par le catholicisme, tandis que celle des Empires du centre lui permettrait de réaliser ses fins de plus grande catholicité. En premier lieu, il était visible que la Franc-Maçonnerie antireligieuse était prépondérante dans les pays romans et qu'en Espagne, par exemple, tous ceux qui s'étaient trouvés du côté de Ferrer contre l'Eglise, se retrouvaient aujourd'hui avec la France, contre l'Autriche. En second lieu, la liaison diplomatique n'avait cessé d'être affirmée par un représentant officiel auprès du Saint-Siège pour le compte de l'Allemagne et de l'Autriche et, statistiquement, il s'avérait que pour ces deux Etats 63 millions de catholiques finissaient par primer 44 millions de protestants. Pour terminer, l'on faisait intervenir la question d'Orient : Le catholicisme ne pouvait que souffrir du Panslavisme orthodoxe du Tzar ; les Ruthènes seraient russifiés de force ; n'avait-il pas suffi que les moscovites fussent durant quelques mois maîtres de Lemberg pour que l'archevêque catholique, Mgr de Szeptylki, et le P. Bociar, recteur du séminaire, fussent expédiés en Russie pendant que s'installait Euloge de Wolhynie, le redoutable métropolite russe ? (Le Tzar ne considérant pas les Uniates comme des non-orthodoxes, mais comme des orthodoxes provisoirement dévoyés sur lequels il convenait de pratiquer le *compelle intrare*.) (1)

Les arguments se faisaient même plus précis et se gonflaient de promesses. En avril 1915, le député Erzberger, le leader du Centre allemand, parcourait l'Italie promettant que l'Allemagne victorieuse restaurerait le pouvoir temporel ; c'était à la fois un appât au Vatican et une menace au roi Victor-Emmanuel pour qu'il ne succombât point à une velléité d'intervention. Pendant ce temps, le prince de Bülow, son comparse, s'entourait d'une cour de Monsignori qu'il subjuguait, stylait et envoyait faire signer des pétitions de neutralité giolittiste

(1) Ces arguments ont été développés par Schroers et Rosenberg dans l'ouvrage *Dedeutsche Krieg und der Katholizismus*. Munich-Berlin, 1915.— Voir la réponse faite surce sujet par Mgr Batiffol dans *l'Allemagne et les Alliés*, éd. Bloud, pp. 175 et ss.

En Espagne Don Jaime et les Carlistes ont aussi exposé dans leurs journaux les arguments du chanoine Rosenberg et en les retournant contre les républicains de Catalogue fidèles à la France.

aux quatre coins de la péninsule. Nous verrons plus tard un de ces missionnaires de la paix, Mgr de Gerlach, prélat allemand résidant à Rome, se changer en agent de torpillage dans la Méditerranée.

Pour le moment, dans les rangs de la cléricature, qui aurait eu le courage de protester ? Les Allemands ne tenaient-ils pas les grands ordres monastiques par les dignitaires ? Le « Pape noir », le P. Wernl, Général des Jésuites, était depuis 1913 un des leurs ; les banques comme les congrégations étaient pratiquement dans leurs mains.

Et puis, il ne fallait pas compromettre la hiérarchie ; c'était du moins le gros prétexte des évêques réunis à l'Institut catholique de Paris le 25 novembre 1914, qui décidaient d'éviter toute manifestation relative à la guerre, tandis que, trois semaines plus tard (le 13 décembre), les évêques allemands osaient, eux, rédiger une lettre collective pendant que leur professeur Schrœrs, de l'Université de Bonn, lançait le fameux ouvrage : *La guerre allemande et le catholicisme* (1).

Le pape se trouvait donc, par le cours que prenaient les événements dans les hautes sphères catholiques, ne bien connaître qu'un son de cloche : celui hostile aux Alliés, et l'échec qu'il éprouva dans sa tentative de « trêve de Noël » vint le renforcer (2).

Le 12 décembre 1914, il faisait annoncer par l'*Osservatore Romano* son intention de suspendre les hostilités. Ce n'était pas une proposition formelle, mais de simples ouvertures (3).

L'Allemagne et l'Autriche acceptèrent avec empressement, avec trop d'empressement peut-être. Seulement Nicolas II fit valoir que chez les Russes et les Serbes la fête de Noël ne se célébrait que treize jours plus tard, ce qui obligeait de recourir à une trêve de quinze jours. Les inconvénients militaires parurent multiples ; la fin de non-recevoir du Tzar fut respectueuse, mais catégorique et elle entraînait par voie d'alliance le refus de la France et de l'Angleterre.

C'était en somme un échec pour Benoît XV et il est à présumer que son cœur n'y resta pas insensible, autant par paci-

(1) V. l'aveu de ce fait par Mgr Baudrillart dans la préface de *l'Allemagne et les Alliés*, éd. Bloud. page II.
(2) Cf. Mgr Lacroix : *Le Pape*, pp. 13 et ss.
(3) Benoît XV imitait avec le même insuccès un geste de Pie IX en 1870. V. la brochure de Mgr Marbeau (*loc. cit.*), p. 25)

fisme évangélique que par amour-propre de diplomate froissé.

La situation difficile du pays avant l'intervention italienne s'aggrava encore, après cette intervention, non seulement par tout ce qu'on savait à Rome des efforts faits par Benoît XV pour l'empêcher, mais encore par les menées maladroites et parfois criminelles du monde ecclésiastique. Un des faits les plus notoires de cette période est *l'affaire d'espionnage du prélat de Gerlach* (1).

A quelques mois de distance, deux cuirassés, le *Benedetto Brin* et le *Lionardo-da-Vinci*, avaient sauté dans le port de Brindisi dans des circonstances mystérieuses. Les autorités navales n'eurent pas de peine à se convaincre que ce double désastre était dû à la malveillance. Il s'agissait de se mettre sur la piste des coupables. Une prime importante fut promise à celui qui les ferait découvrir par des indications utiles. Les autorités navales avaient d'elles-mêmes remarqué une coïncidence singulière : des mécaniciens et des soutiers, qui avaient échappé à la catastrophe du *Benedetto-Brin* grâce à une permission de nuit, avaient survécu pour la même raison à celle du *Lionardo da-Vinci*. Ces marins furent soumis à une surveillance très étroite et très patiente dans tous leurs déplacements. Ce fut l'imprudence de deux d'entre eux qui les perdit. Les deux émissaires furent surpris au moment où ils rendaient visite à Rome au publiciste Archita Valente. Ce raté du journalisme et du théâtre avait dirigé, avant l'intervention, un de ces journaux sans lecteurs qui avaient poussé dans les grandes villes, *la Vittoria*. Cette feuille suspecte était soutenue par des fonds dont on ignorait la provenance et administrée par un certain M. Ambrogetti, homme de confiance de Mgr de Gerlach. Les deux personnages furent arrêtés en même temps que les deux matelots qui étaient allés toucher le salaire de leur trahison.

On n'osa pas toucher au prélat bavarois qui jouissait de l'immunité accordée par la loi aux ressortissants du Vatican. Il s'était d'ailleurs tellement insinué dans les bonnes grâce du pape, qu'il en avait obtenu l'honneur d'aller porter le chapeau aux trois cardinaux français, nommés à l'occasion du Consistoire de décembre 1916, ce qui avait permis à l'un d'eux, Mgr Dubois, l'archevêque de Rouen, d'interpréter spirituelle-

(1) V. *le Matin* des 12 avril, 20, 23, 24 mai 1917.

nent, en faveur des Alliés, devant ce prélat allemand les paroles du pape.

En passant on appréciera la délicatesse du choix de Benoît XV pour cette mission cardinalice.

Toujours est-il que lorsque les débats, à huis clos, s'ouvrirent devant le tribunal militaire de Rome, le prélat chef d'espionnage avait fui l'Italie et s'était établi à Coire, en Suisse, sous la protection de l'évêché.

Des informations fragmentaires et rares que la censure a laissé passer, il résulte que les avocats de la défense ont multiplié les tentatives pour entraver les débats fixés d'abord au 12 avril. Ils ont même essayé de provoquer une intervention de l'Ordre des Avocats, qui a énergiquement refusé de se mêler à cette affaire. Bien plus, d'après le *Secolo*, des démarches officieuses et instantes ont été faites par une puissance étrangère pour obtenir l'ajournement du procès; il ne peut s'agir évidemment que du Vatican, la Bavière ou l'Autriche n'étant plus en relation avec le Royaume d'Italie. Le procureur du Roi néanmoins, dit le *Giornale d'Italia* du 23 mai, a demandé la peine capitale pour les trois accusés et principalement pour le prélat contumace. Le 23 juin 1917, le Tribunal militaire de Rome a prononcé les condamnations suivantes : Valente Archita, le publiciste, travaux forcés à perpétuité; Nicolas Raspagliesi, cinq ans de réclusion ordinaire et dégradation militaire; Ambrogetti et Garcia, trois ans de détention ; enfin, par contumace, Pomarice a été condamné à la peine de mort et *Mgr de Gerlach aux travaux forcés à perpétuité.*

Pour être complet, il eût fallu parler encore de *l'Appel aux Peuples* (28 juillet 1915), de la lettre au cardinal von Bettinger (3 mai 1916), du *Motu Proprio* au cardinal von Hartmann (6 septembre 1916).

IV

BENOIT XV ET LES ALLIÉS

Benoît XV est le premier pape qui soit allé à la Grotte de Lourdes au cours de ses nombreux déplacements diplomatiques (1); il ne semble pas cependant qu'il en ait rapporté une parfaite compréhension de l'âme française. Il n'a surtout pas

(1) Mgr Marbeau, *le Pape*, p. 20.

vu combien en France il y a étroite union entre les éléments ultra-nationalistes et les milieux plus spécialement catholiques. C'est ce qui l'a induit à cette faute désastreuse du silence ; partout ailleurs la maladresse eût paru insigne ; chez nous elle semble avoir compromis pour bien longtemps tout grand réveil du catholicisme.

Aussi bien n'était-il plus question d'un étroit chauvinisme « revanchard », mais question d'entendre le chef de la chrétienté flétrir solennellement des crimes, tenus pour crimes par tous. Benoît XV s'est tu.

Nous allons voir avec quelle inconscience ou quelle réserve il distribue à chaque belligérant un lot égal de responsabilités. Il va confondre assassins et victimes et fuir sans cesse la précision des enquêtes pour n'être pris à partie par personne.

N'étant encore qu'archevêque de Bologne (1), il prescrivait déjà à ses prêtres la neutralité, leur interdisant toute parole, tout acte qui pourrait trahir sympathies ou préférences et dès le cinquième jour de son avènement au trône de Pierre, le 8 septembre 1914, il adresse aux catholiques du monde entier une Lettre solennelle : *Ubi primum*. S'il est tenu de parler, il s'efforcera du moins d'être prudent.

Cette Lettre est d'un beau début : « Puisque donc, *à l'exemple du Seigneur lui-même, Nous devons être prêts, ainsi que nous le sommes, à donner même Notre vie pour leur salut*, Nous avons fermement établi et délibéré de ne rien négliger... » (2). Ce sublime départ ne s'accompagne malheureusement pas de paroles courageuses, mais plus bourgeoisement de phrases vagues et onctueuses.

« Nous conjurons ceux qui dirigent les destinées des peuples d'incliner désormais leurs cœurs à l'oubli de leurs différends, en vue du salut de la société humaine. Qu'ils considèrent qu'assez de misères et de deuils accablent cette vie mortelle. Qu'ils se résolvent donc à se tendre la main ! Ils mériteront par là les bénédictions de Dieu et ils auront hautement mérité de la société civile. » Et le reste est à l'avenant, en style ecclésiastique émollient, avec peu de textes des Ecritures. Rien de trop surprenant à cela ; en feuilletant la Bible, on y voit des figures de prophètes et d'apôtres qui ne consi-

(1) V. Mgr Lacroix : *Le Pape*, pp. 7 et ss.
(2) V. Mgr Marbeau : *Le Pape*. Annexes, note 1, p. 33.

léraient pas si « cette vie mortelle est accablée par assez de aisères et de deuils » pour ne pas la risquer dans ce qu'ils ensaient être une cause de justice.

L'encyclique *Ad beatissimi Apostolorum* du 1er novembre 914 appartient au même genre littéraire (1). Celui qui écrit : Nous commençons à tenir la place du divin Rédempteur es hommes » se croit tenu de distribuer à chaque combattant a part de forfaiture. Ne voulant pas juger, il juge et son ugement prête à discussion : « Les plus puissantes et les plus onsidérables des nations sont aux prises, dit-il ; faut-il s'é-onner si, munies d'engins épouvantables, elles visent pour insi dire à *s'entredétruire mutuellement* avec des raffinements e barbarie ?... Dirait-on que ces hommes si acharnés les uns ontre les autres sont les enfants d'un même Père, pendant ue *de chaque côté* des troupes en nombre infini se livrent es combats furieux? » Voyez-vous la minuscule Serbie et la Belgique cherchant à anéantir l'Allemagne et l'Autriche (le aot y est : *mutuellement* « mutuo »); vous rendez-vous ompte de l'*égale* sauvagerie du flammenwerfer allemand qui étrolise le « poilu » français? Non! Ce n'est pas avec de telles aroles d'un neutralisme mal informé qu'on aurait pu amor-er de vagues propositions d'arbitrage. Le bon sens et la onscience laïque elle-même s'offusquent de pareille encycli-ue.

Aussi les Belges ne sont-ils pas contents et le cardinal Mer-ier se fait leur discret interprète. C'est le 8 décembre 1914. Benoît XV ne peut que répondre et son langage va devenir 'autant plus précis que son autorité papale se trouvera moins ngagée ; mais ne craignons rien : le geôlier von Bissing peut uvrir la lettre, rien ne risquera de l'indisposer. Pas un mot ur la destruction de Louvain et l'incendie de sa fameuse bi-liothèque. L'université de Saint Thomas d'Aquin peut flam-er. Benoît XV n'a cure de se compromettre pour elle. Il se ontentera d'exprimer « son affection paternelle au Roi, à son uguste famille, aux évêques et à tout le peuple ». Il fera énéreusement abandon pour 1915 de l'obole belge du Denier e Saint-Pierre et réparera tant de hardiesse et de bonté n exprimant sa satisfaction d'avoir obtenu « de Notre Fils

(1) V. le texte de cette Encyclique paru à la Bonne Presse, 16 déc. 1914, latin et ançais, pp. 6 et ss.

bien-aimé, le cardinal von Hartmann, archevêque de Cologne », un régime d'officier pour les prêtres prisonniers.

Mais Louvain avait déjà eu un précédent : Reims en flammes, la cathédrale quotidiennement bombardée, et toujours le silence du pape. Les catholiques rémois aussi s'étaient étonnés ; le cardinal Luçon avait dû écrire au Vatican pour prouver qu'il n'existait ni mitrailleuse, ni poste d'observation sur ses tours et pour provoquer une parole officielle de sympathie. Voici la réponse datée du 16 octobre : « Nous vous sommes reconnaissant de Nous avoir donné une relation détaillée des faits de Reims et de les avoir exposés *avec exactitude*. Soyez bien persuadé de la part très vive que Nous prenons à la profonde douleur que vous causent la vue de tant maux et la pensée des *conséquences funestes* de la guerre au point de vue religieux et *artistique*. »

Avez-vous bien lu ? Le bombardement de la cathédrale de Reims n'a été qu'une « conséquence funeste » de la guerre ; Benoît XV accepterait-il le point de vue de l'artilleur allemand et contesterait-il après coup « l'exactitude » du cardinal Luçon ? Toujours est-il que la « Martyre de Reims » ne fut même pas nommée, l'effet moral resta déplorable, les Barrès et les Bourget pouvaient se regarder, consternés.

Mais voici un fait nouveau : un fokker laisse choir des bombes sur Notre-Dame de Paris. Que va encore ne pas oser dire le pape ? Cette fois le pape a compris et télégraphie spontanément pour empêcher toute sollicitation de doléances. L'expérience l'a rendu adroit, elle ne l'a pas rendu plus courageux. Voilà arrivé enfin le 22 janvier 1915 avec sa célèbre allocution consistoriale (1). Benoît XV y défend sa neutralité : « *Il est inutile d'engager l'autorité pontificale dans le litige même des belligérants*. Le Souverain Pontife, interprète suprême de Dieu, est tenu de garder une *complète impartialité*. Pourquoi cela ? Parce que précisément il est le Père commun des fidèles. Son rôle est d'embrasser dans un même sentiment de charité tous les combattants, de *n'adhérer à aucun des deux partis*, mais de s'occuper également de l'un et de l'autre. »

Qu'est-ce que peut-être une « impartialité » qui ne pro-

(1) On lira sur tous ces détails les fines appréciations de Mgr Lacroix dans la brochure déjà citée : pp. 8-9 et 23.

nonce pas ? Pâles et piètres excuses qui sentent son homme d'affaires soucieux de n'aliéner personne de sa clientèle. Elles ne révèlent pas l'homme de Dieu qui se doit d'appliquer sans ménagement à la chrétienté les sentences de la morale évangélique.

Se voyant délaissé des hommes, Benoît XV se tourne alors vers le ciel et c'est la *Prière pour la Paix* (1) du dimanche de la Sexagésime 1915. Elle a gêné les catholiques, et Mgr Marbeau dans sa défense officielle ne la mentionne ni dans les actes, ni dans les paroles. Elle décèle la même inexpérience des peuples en guerre et le même esprit neutraliste sur lequel nous aurons à revenir. L'accueil qui lui a été fait dans le monde prouve quel parti elle a paru favoriser. Le cardinal Amette, Mgr Gibier et les divers évêques de France ont été obligés de l'expliquer au public religieux, de la traduire ; certains même lui ont substitué un texte nouveau.

En Allemagne, au contraire, les 77 signataires du *Manifeste des catholiques Allemands* (contre le livre français : *la Guerre Allemande et le Catholicisme*, paru chez Bloud) ont pu se vanter « d'avoir accepté d'un cœur soumis, sans interprétation artificielle, ni recherche de couleur nationale » la dite prière (2). Le document du Pape parle en effet de *paix tout court* ; les interprétations françaises parlent de *paix par le triomphe du Droit*. Il y a là un gros hiatus d'ordre moral, quoi qu'en pense M. l'abbé Duplessy : « Le pape connaît la valeur des mots, écrit-il ; or, dans le langage moral et théologique, il ne peut y avoir deux espèces de paix : il y a la paix tout court ou il n'y a pas de paix du tout. Par conséquent, demander la *paix par la victoire du droit* ou demander simplement *la paix*, c'est exactement la même chose (3).

« Cela fait que les explications des évêques français ont été utiles pour dissiper des malentendus et calmer des susceptibilités, mais elles n'ont absolument rien ajouté ni retranché à la pensée du pape. »

En lisant cette explication curieuse, on se demande si ce n'est pas M. l'abbé Duplessy qui ne connaît plus la valeur des mots. Toujours est-il que si c'est un pléonasme de parler d'une

(1) V. le texte de cette prière dans la brochure de l'Abbé Duplessy, pp. 45-46.
(2) V. appendices dans *l'Allemagne et les Alliés*, éd. Bloud, p. 36.
(3) V. abbé Duplessy : *Benoît XV et la Guerre*, pp. 43-44.

« paix par la victoire du droit », les éminents hommes d'Etat de l'Entente, de M. Briand à Lloyd George (et plus tard M. Wilson) n'ont cessé de parler pour ne rien dire, et si même il n'y a pas de différence entre la prière du Pape, récitée sans commentaires par les catholiques allemands, et les adaptations épiscopales françaises, pourquoi avons-nous continué un conflit si terrible ?...

Nous n'aurions garde d'omettre, à la fin de cette trop rapide revue, la fameuse interview de M. Latapie, rédacteur en chef de la « *Liberté* » et rapportée dans ce journal le 22 juin 1915. C'est le début de l'intervention italienne qui fait déjà sentir au Vatican la gêne d'un pays en guerre. Benoît XV dégonfle son cœur devant le journaliste qu'il a reçu en audience particulière. Les aphorismes qu'il a émis alors sont restés dans toutes les mémoires : « La violation de la neutralité de la Belgique se passait sous le pontificat de Notre prédécesseur ; nous n'avions pas à y revenir. — Le Saint-Siège, aurait désiré que l'Italie restât en dehors du conflit. — Cela eût mieux valu pour l'Italie elle-même et au point de vue de la situation diplomatique du Saint-Siège, mais « le peuple italien est plus mobile que la terre ». — L'enquête contradictoire sur les crimes allemands (notamment en ce qui concerne le torpillage du *Lusitania*) ne permet pas de se prononcer. — « Croyez-vous, Monsieur, que le blocus qui serre les deux Empires et condamne à la famine des millions d'êtres innocents s'inspire de sentiments bien humains ? » Le Saint-Père aurait ajouté à ces paroles bien d'autres récriminations sur la mobilisation de son personnel particulier et sur les entraves mises à la circulation des dignitaires et du courrier du Vatican.

C'est seulement le 3 juillet que l'interview de M. Latapie reçut un démenti de l'autorité ecclésiastique française ; mais dès le 28 juin le cardinal Gasparri (1) faisait une déclaration au *Corriere d'Italia*. Il la transformait ensuite en lettre officielle, datée du 6 juillet, à M. le Ministre de Belgique qui avait été chargé par son gouvernement de présenter un mémorandum et une note.

Nous dirons que ni l'un ni l'autre de ces deux documents ne détruisent dans sa couleur générale l'interview Latapie : il y

(1) Lire, sur cette question, *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*. Edit. Bloud, pp. 354-359 ; 360-363.

chicanerie sur les termes; aveu de l'opposition papale à nterventionnisme italien; digression sur des actes charitaes du Saint-Siège; surtout mauvaise humeur d'avoir été ıblié sans corrections et autorisations préalables.

On ne manquera pas de sourire de la sanction prise par le ardinal secrétaire d'Etat contre les publicistes : « En raison e pareilles indiscrétions, dit-il, M. Latapie aura l'honneur 'avoir été le dernier journaliste reçu par le Pape durant la uerre. »

Le Vatican se déciderait-il à ne plus procéder que par actes fficiels? Quel changement ce serait à toutes les procédures à toutes les campagnes de la hiérarchie cléricale!

Faut-il s'étonner encore si personne n'a prêté attention, rs du deuxième anniversaire de la déclaration de guerre ioût 1916), à cette première communion des petits enfants de ept ans priant pour la paix? Benoît XV peut désormais ire tel geste qui lui plaira; l'opinion l'a classé et elle ne s'inéresse plus guère à lui. Que de catholiques répètent dans leur or intérieur le mot du moderniste Tyrrel : « Les papes passent, l'Eglise demeure! » et ne se taisent que par déférence.

Recherchant l'objectivité, nous ne voudrions pas cependant araître rigoureux à son égard. Nous mettrons donc délibéréient hors de cause ses intentions, que nous ne connaissons as et qui peuvent être bonnes. Nous nous demanderons s'il e s'est pas laissé circonvenir par les Austro-Allemands non eulement sur des faits de détail, mais sur le but général du onflit. S'est-il bien rendu compte de sa haute portée morale u n'a-t-il pas cru plutôt se trouver en présence d'une guerre comme les autres », nouvelle seulement par ses proportions?

Nous essayerons d'analyser, dans notre conclusion, le paifisme et la neutralité sous-jacents à cette attitude pontifiale et nous verrons peut-être que Benoît XV n'a pas bien ompris.

V

LA NEUTRALITÉ D'UN PAPE

« *Le pape pouvait-il, devait-il trancher la question de ait?* » se demande M. l'abbé Duplessy (1), et il répond ausitôt :

(1) Abbé Duplessy: *Benoît XV et la Guerre,* pp. 24-26.

Pour remplir ce rôle, il faut être sollicité par les deux parties ; il faut de plus que les deux parties s'engagent à accepter la décision de l'arbitre, quelle qu'elle soit ; or nulle sollicitation n'avait été adressée au pape à ce sujet. Néanmoins, le pape pouvait juger à un autre titre, étant constitué par Dieu comme son interprète suprême. Il a le droit de dire de quel côté les règles de la morale chrétienne ont été violées. Mais ce droit est-il expédient que le Pape l'exerce toujours ? — Evidemment non ! *Si l'on est obligé d'aller jusqu'au bout de son devoir, on n'est pas toujours obligé d'aller jusqu'au bout de son droit.* C'est une question *d'avantages et d'inconvénients.* Quel eût été l'effet, même sur les catholiques allemands, d'une déclaration consistoriale conçue en ces termes : La France a raison et l'Allemagne a tort? Etait-il utile, était-il sage de jeter ce nouveau brandon sur l'Europe chrétienne en feu?

On saisit au vif ici la subtile et vieille casuistique qui oppose artificiellement, et par commodité, le *droit* au *devoir*, comme si le plus grand devoir n'était pas d'user toujours et partout, *quoi qu'il en coûte*, de tout son droit, afin de faire triompher la cause de la Justice. Et ce n'est pas sans amertume que l'on songe qu'une thèse aussi « immorale » ait pu recevoir l'imprimatur de l'archevêché de Paris. Mais M. l'abbé Duplessy va plus loin et les événements postérieurs ont donné à ses lignes une saveur toute particulière. Il se tourne vers les ennemis de l'Eglise :

Vous qui reprochez au pape, dit-il, de n'avoir pas assez parlé, songez qu'il en a dit cent fois plus que n'importe quel chef d'Etat neutre. Pourquoi ne réclamez-vous point du roi d'Espagne, du *Président des Etats-Unis*, une déclaration des droits de la France et des torts de l'Allemagne? Parce qu'ils sont obligés de *ménager* ceux de leurs sujets ou de leurs concitoyens qui, mal renseignés ou aveuglés, croient au bon droit de l'Allemagne. Et vous les approuvez de se taire (1).

Non, Monsieur l'abbé, nous ne les approuvions pas de se taire, encore qu'ils ne soient pas tenus de parler comme celui qui se donne pour le Vicaire du Christ. D'ailleurs une des deux personnalités que vous citez : le président Wilson, a parlé. Il a lancé son immortel message du 22 janvier 1917.

En langage laïque et juridique il a développé, pous tous, les droits des peuples, des petits peuples, les conditions d'une paix durable, non allemande, mais humaine. Lui et sa nation

1) V. abbé Duplessy : *loc. cit.*, p. 26.

nt osé davantage ; ils ont lancé un appel au monde des eutres (auquel bien entendu le Vatican n'a pas répondu) (1). ieux ; ils sont entrés dans le conflit — non pour défendre niquement les intérêts des Américains, comme la Censure ous l'a laissé imprimer, — mais pour imposer à l'Allemagne respect des lois les plus simples de toute humanité, qu'elle oit belligérante ou neutre, américaine on non.

Et enfin vous ajoutez : « Qui nous dit d'ailleurs que le Pape e parlera pas quelque jour, plus explicitement encore ? » 'est un aveu cela, spontanément jailli de la tristesse de votre ne de catholique français. Hélas ! quand le pape se décidera parler (s'il doit s'y décider un jour), il sera *trop tard !* Trop rd, parce que beaucoup d'autres avec Wilson auront parlé ant lui. Trop tard, parce que, sous prétexte d'information, enoît XV n'aura ouvert la bouche que quand l'unanimité orale aura été constituée en faveur de l'un des partis. Trop rd, parce que les âmes religieuses se seront troublées des nteurs d'un « Saint-Esprit » devancé par le magnifique cri e la conscience non catholique.

Qu'est-ce donc que le pacifisme de Benoît XV ? Le pacifisme e Giacomo della Chiesa remonte aux temps lointains (1880) à il fréquentait les cours de l'Académie des Nobles ecclésias- ques, place de la Minerve, à Rome.

Il y a de tout dans son encyclique du 1er novembre 1914, puis- u'il s'y plaint de « la dépravation générale », du « mépris de autorité », de la « fréquence des grèves » et des « monstrueuses reurs du Modernisme » ; mais il y a aussi de vraies notes de ours, comme les professeurs de Droit en dictaient il y a quel- ue trente ans. « Il est d'autres voies et d'autres moyens our les peuples de réparer leurs droits s'ils en ont eu de lésés ; u'ils y recourent en suspendant leurs hostilités, animés de roiture et de bonne volonté ! » Le pape s'avère ainsi parti- n de l'arbitrage et il encourage chacun, le loup comme l'a- neau, à faire les concessions légitimes ; mais c'est un pacifisme étudiant. Ce n'est pas la France qu'il s'agit d'amener à de eilleurs sentiments, car elle n'a ni envahi, ni pillé l'Allema- ne ; ce n'est pas elle qui a perdu la notion du droit. C'est Autriche et son alliée qu'il faudrait ramener par le fouet in-

(1) On lira les prétextes de cette abstention de flétrissure à la guerre sous-ma- e dans la *Civilta Catholica*, du 3 mars 1917.

dispensable des accusations précises et des foudres canoniques. Mais Benoît XV n'est pas Nathan devant David, ni Léon-le-Grand faisant reculer Attila, ni même Léon XIII arbitrant le conflit hispano-américain en 1898. Pour jouer l'un de ces beaux rôles, Benoît XV a trop écouté les chefs catholiques du Reichstag, Erzberger et Spahn, qui ont fini par lui faire croire que les Français cherchaient depuis plus de quarante ans une guerre de « revanche ».

Nous cependant, qui avons vécu pendant de longs mois les souffrauces de toutes sortes du front, nous savions que la guerre 1914-1917 aura eu une autre envergure que celle d'une vieille rancune, à propos de territoires volés; ce nationalisme matérialiste n'était pas nôtre, car il n'eût pas suffi à nous faire fixer la mort tous les jours. Nous avons lutté pour l'établissement pratique d'une Idée : l'idée d'une « *Société des Nations* » (1).

Ceux qui n'ont pas pénétré l'esprit des révolutionnaires de 1789 n'ont vu que le déchaînement d'appétits qui se traduisait par la nationalisation des biens du clergé, des couvents et des émigrés, et ils n'ont pas compris quels principes d'égalité juridique et civique faisaient éclater les vieux cadres. Ceux-là aussi se tromperaient qui ne verraient dans le présent conflit que des antagonismes capitalistes dont les gouvernements bourgeois sont tous responsables; dans ses grandes lignes et dans l'esprit tout au moins des gouvernants de l'Entente, pour Briand, comme pour Llyod George, cette formidable guerre n'aura de sens que si elle a été un pas sérieux vers la suppression de toute guerre. L'Idée aura été d'empêcher qu'un grand peuple impose sa domination dans le monde par les seuls procédés de l'intimidation et de la violence. Il y a une gendarmerie, des tribunaux et des sanctions pour les individus dangereux ; il en faudra désormais pour les peuples agressifs. Ce dont il est question à cette heure, c'est en somme une étape vers cette tente messianique de la Paix que les prophètes Isaïe et Michée ont prédite et que la théologie catholique a mise au rang des « utopies socialistes ».

Entre Benoît XV et nous il y a complète opposition de buts; il voudrait amorcer des marchés, faire des replâtrages. Le

(1) V. Compte rendu officiel de la séance du 4 juin 1917 à la Chambre des Députés.

8 mai 1917 a eu lieu à Olten (1) une réunion de catholiques uisses en vue d'une action auprès des évêques de l'Entente. n professeur de droit international de Lausanne a été chargé ar le fameux député Erzberger, du Centre allemand, de pres- entir les catholiques français et italiens. Le motif de cette itiative est exposé par la *Deutsche Kirchenzeitung*: il s'agit 'empêcher que les organisations irréligieuses et dangereuses, lles que le socialisme, dominent dans les négociations de la aix. Dans quelle mesure le Vatican entre-t-il dans cette cam- agne, c'est ce que nous ignorons (2). Toujours est-il que

(1) V. le *Matin*, 2 juin 1917, et *la Croix*, 1er juin.
(2) *La « paix blanche » du Centre allemand*. — M. Mathias Erzberger vient en et d'élever publiquement la voix en Allemagne même. Il l'a fait habilement et mble s'être proposé un triple objet : 1) atteindre le parti national-libéral pan- rmaniste et luthérien ; 2) faire diversion au réveil de l'Internationale socialiste anifesté par les divers projets de conférences de Stockholm, et 3) préconiser « une ix à l'amiable » conforme aux désirs plusieurs fois exprimés de Benoît XV.
On pourrait peut-être même ajouter que le Parti des silhouettes noires, que ayonnait si spirituellement le « Simplicissimus » d'avant la guerre, a également ulu garantir par cette habile motion le statu quo constitutionnel.
Voici d'ailleurs cette « résolution de paix » qui a vu le jour au Landtag de Ba- re où elle était accompagnée d'une opposition par principe à tout élargissement régime parlementaire dans l'empire. Elle a été adoptée, après correction, par fraction centriste du Reichstag, et par le Reichstag lui-même, le 19 juillet, avec voix contre 116 et 17 abstentions.

u seuil de la quatrième année de guerre, le Reichstag déclare ce qui suit :
e même que, le 4 août 1914, le peuple allemand adhère aujourd'hui encore à cette formule ous ne sommes pas poussés par un désir de conquête, mais c'est pour défendre sa libre in- endance et l'intégrité de son territoire que l'Allemagne a pris les armes. »
out en repoussant l'idée d'accroissement des territoires opéré par la contrainte, le Reichstag rsuit *une paix à l'amiable* aboutissant à la réconciliation durable des peuples. Les actes violence politiques, économiques et financiers sont incompatibles avec une pareille paix. Le chstag repousse également tous les plans tendant à un boycottage et à des intrdictions nomiques après la guerre.
eule *une paix économique* avec la liberté des mers, après la cessation des hostilités, per- tra aux peuples de vivre ensemble, dans des relations amicales durables.
uidé par ces considérations et ces objectifs, le Reichstag encouragera activement la création ganisations juridiques internationales. Mais tant que les gouvernements ennemis refusent pareille paix et menacent l'Allemagne et ses alliés de conquêtes, de violences, le peuple mand est résolu à rester inébranlablement uni et à persévérer dans la défense de ses droits existence et à son développement ainsi que des droits de ses alliés.
e peuple allemand sait que, étant uni, il est invincible. En cela, le Reichstag se sent en munion d'idées avec ceux qui, dans une lutte héroïque, protègent la patrie. La gratitude out le peuple leur est assurée.

I. Erzberger ne s'est pas contenté de faire voter au Parlement allemand cette ésolution » que présentait son collègue, M. Fehrenbach ; il exigeait une tête et a eue : on lui a sacrifié le chancelier von Bethmann-Hollweg. L'homme au iffon de papier » représentait aux yeux des centristes l'entourage protestant 'empereur, issu de cette noblesse prussienne qui soutint après 1870 le Kultur- pf de Bismarck et nous avons la preuve que le coup qui l'a frappé est venu du tre, bien plus que de tout autre parti, dans une information des *Münchener Neueste hrichten* en date du 13 juillet. Un ordre du jour aurait été adopté au cours e réunion préliminaire et les centristes auraient voté contre le maintien de mann à l'unanimité moins sept voix, tandis que les nationaux-libéraux ne ma- staient qu'une hostilité de troix voix. Quant aux sociaux-démocrates ils n'au- nt suivi que de loin et ne cachant pas qu'il leur était indifférent qu'il y eût

n'étant pas intervenu dans la lutte, nous devons compter le voir s'immiscer dans sa solution. Mais cette courte étude montre assez que Benoît XV et ses cardinaux n'ont pas qualité pour cela. Nous ne voulons pas d'une diplomatie d'avant guerre, dont le Saint-Siège a peut-être besoin ; nous voulons une Europe nouvelle ; nous voulons imposer au monde, à nos compatriotes mal avertis, à nos propres alliés comme à nos ennemis, un statut nouveau basé sur le droit au développement intégral et autonome de cette personnalité morale que représente toute nation.

La paix que n'a cessé de poursuivre le pape perpétuerait l'état de guerre ; la victoire des alliés, sous quelques formes qu'elle se produise, instaurera le vrai pacifisme.

GEORGES RIVALS.

substitution de personnalités s'il n'y avait pas amélioration du régime, surtout si l'on cherchait à instaurer une dictature Hindenburg déguisée.

M. de Bethmann-Hollweg s'en va, victime d'une vieille rancune du parti catholique et pour satisfaire peut-être la diplomatie occulte du Saint-Siège. Le clérical *Bayerischer Kurier* ne dit-il pas en date du 14 juillet : « Les belligérants ne seront prêts à conclure la paix que quand toutes les personnalités de la déclaration de guerre auront disparu de la scène politique » ?

Si Benoît XV travaille indirectement à une paix blanche dans le style de son Encyclique de novembre 1914 avec de pareils moyens, et s'il y a lieu pour les Alliés de maintenir les buts idéaux et pratiques qu'ils se sont imposés, on pourra s'étonner que le *Correspondant* et la *Revue hebdomadaire* choisissent un tel moment pour amorcer des listes de pétition en faveur de la reprise des rapports officiels entre la France et le Vatican.

(Cf. *Revue des Jeunes*, nº du 10 juill. 1917, pp. 51 et ss.)

Les gouvernements de Berlin et de Vienne cherchent à conclure une paix hâtive pour avoir raison des velléités démocratiques de leurs peuples. Des événements prochains nous diront sans doute si les Droits de l'Homme et les Droits des Peuples, logiquement et effectivement liés, dans ces pays comme partout, seront une fois de plus méconnus et leur libre réalisation empêchée.

SIBYLLE DE ROCHLITZ

Savourez ce récit :

Par une radieuse après-midi printanière de l'année 1689, le prince Jean-Georges parcourait, avec l'insouciante gaîté de ses dix-sept ans, les beaux jardins d'Ostra, aux environs de Dresde, quand il s'arrêta soudain, frappé de stupeur. Tout près de lui, abrités par une charmille, il venait d'apercevoir, absorbés dans une tendre causerie, son frère cadet et une jeune fille, presque une enfant encore, la charmante Sibylle qu'il aimait passionnément. Serrée de près par le galant cavalier, elle ne le repoussait point. En proie à une juste fureur, la menace à la bouche, le prince dégaîna. Son heureux rival l'imita aussitôt; les épées se croisèrent ; on accourut en hâte pour arrêter cette rencontre fratricide, etc., etc.

Dirait-on pas le début de l'un de ces feuilletons de cape et d'épée signés Dumas père, Capendu ou Zévaco, dans lesquels les lecteurs des journaux populaires puisent, sur les mœurs princières et les usages des Cours, de si curieuses données ?

Pourtant, cette pittoresque anecdote allemande ne contient rien que d'authentique. Elle s'enrichit même d'un détail « pikant » dont les romanciers français hésiteraient à régaler leur clientèle : Sibylle, cette gamine saxonne (alors âgée de treize ans seulement !) pour les « grands yeux bleus » de laquelle se battaient deux frères, était leur propre sœur.

La précoce amoureuse avait de qui tenir. Sa mère, la Générale de Neitzschitz, sentait le fagot. Après avoir mené une vie scandaleuse... *viel hurerisch Leben...*, elle avait ensorcelé, dans toutes les acceptions du mot, le faible électeur Jean-Georges III, incapable de résister aux « blandices » de la volupté. Le fruit de ces blandices reçut le nom de Sibylle. Et c'est elle que l'avisée sorcière s'empressa de jeter dans les bras du fils de l'Electeur.

Cet inceste fut lucratif. En 1691, deux ans après le duel d'Ostra,

dès que son jeune amant prit le pouvoir, la Comtesse de Rochlitz — c'est le titre dont on affubla Sibylle, — promue favorite officielle et, comme telle, adulée, reçut des dotations superbes : domaines de Pillnitz, Gorbitz, Pennrich, etc., et des parcs, et des étangs, et des vignobles renommés près de Niederwartha, sans parler de bijoux innombrables dont la splendeur excitait l'universelle admiration, entre autres un bouquet (*Bukett*) de diamants évalué 24.000 thalers. La Générale, femme pratique, qui s'était fait allouer une forte pension, engageait prudemment sa fille à thésauriser; mais la folle n'en avait cure et gaspillait, gaspillait, gaspillait. N'était-elle point sûre de son empire sur le frère munificent et passionné auquel un mémorialiste du temps assure qu'elle coûta, en trois années, « six tonnes d'or » !

Malgré les présents dont il la gorgeait, cette amoureuse (*Buhlerin*) ne se piqua jamais d'une fidélité bien stricte, car non seulement le bel « Oberkriegskommissarius » von Klemm passa pour pénétrer fort avant dans ses bonnes grâces, mais les pamphlets du temps attribuent à l'éclectique Sibylle d'autres faiblesses encore, dont bénéficièrent de solides gaillards, nobles ou non.

L'infortuné Jean-Georges IV, quand une imprudence de Sibylle ou une dénonciation de la valetaille lui révélait quelque nouvelle passade, ne manquait pas d'entrer en fureur ; il maudissait à grand fracas la « kanaille », lui reprochant de le tromper avec n'importe qui... *mit allen Kerlen*..... Un jour même, tirant son épée, il voulait immoler l'incorrigible coureuse. Mais elle se jeta, pleurant, à ses pieds et l'enjôla de supplications si attendrissantes qu'elle en fut quitte pour quelques soufflets, après lesquels l'Electeur se retira, agité d'un noble courroux et jurant que, de sa vie, il ne reverrait l'infidèle. Le lendemain, elle était souriante — et plus puissante que jamais.

Ses ennemis pensèrent triompher quand son amant, cédant aux conseils de l'Electeur de Brandebourg (qui devint le roi Frédéric Ier de Prusse), prit pour femme la margrave d'Ansbach, fille du duc de Saxe-Eisenach, comme chacun sait.

Mais ce mariage n'obscurcit en rien l'éclatante faveur dont continua de jouir la comtesse Sibylle de Rochlitz, qui se considéra toujours non comme la maîtresse de Jean-Georges IV, mais comme sa seconde épouse. A l'appui de cette prétention, elle trouva, sans trop de peine, des docteurs versés *in rebus theologicis*, pour affirmer, d'après Bellarmin, Luther, Bugenhagen, etc., que l'Histoire Sainte (et la profane aussi) abondent en gens de bien bigames, voire polygames, tels que Lamech, fils de Mathusalem, Jacob, Gédéon, Salomon, sans oublier le landgrave Philippe de Hesse, lequel du moins pouvait invoquer à sa décharge un tempérament si excessif qu'une seule épouse eût succombé à la tâche (*propter abundantiam seminis in dem Liebeswerke*, dit la Consultation).

... Bien que l'extravagante favorite ne fût point, à vrai dire, méchante, son bonheur s'écoula comme un torrent. En 1694 un mal violent la terrassa : quelques-uns parlèrent d'empoisonnement ; les médecins de la cour diagnostiquèrent une petite vérole ; en tous cas, naturelle ou non, la fin fut rapide. Le corps de celle qui avait été la séduisante Sibylle se couvrit de croûtes et la malheureuse enfant expira dans d'atroces convulsions (1).

Ses obsèques furent célébrées avec un faste baroque dont la bonne ville de Dresde s'émerveilla. Une relation manuscrite rédigée en un allemand saugrenu, bariolé d'expressions welsches, note que le corps, exposé sur une haute estrade entre quatre grands candélabres d'argent, était vêtu « ganz proprement » d'une robe en velours cramoisi rehaussée de nœuds d'or, et coiffé d'une fontange ; les mains étincelaient de bagues dont le procès-verbal fournit une description minutieuse, insistant sur certain petit anneau, gage d'amour (*Galanterieringlein*), présent de l'Electeur, bien entendu, et orné de cette inscription en un français quelque peu ambigu : « Mon amour est tout pour vous ».

Toutes les cloches de Dresde sonnaient lugubrement. Entre deux haies de bourgeois, porteurs de torches, les six chevaux du corbillard, couverts de draperies noires traînant jusqu'à terre, se mirent en marche, escortés de maréchaux, d'écuyers, de pages, de trabants-hallebardiers, de valets maures tenant des cierges. Plus de cinquante carrosses suivaient, dans lesquels avaient pris place, selon un protocole longuement élaboré sous les yeux de la Générale, le duc Frédéric-Auguste qui se souvenait d'avoir, cinq ans auparavant, croisé l'épée avec son frère en l'honneur de la défunte, l'Oberhofmarschall von Haugwitz et tout ce que la Cour comptait de plus relevé.

Dans l'église gothique de Sainte-Sophie, où le cortège arriva vers huit heures du soir, on chanta quatre hymnes appropriées ; il fallut ensuite subir une copieuse oraison funèbre exaltant les vertus de la feue comtesse Sibylle de Rochlitz ; puis le cercueil fut descendu derrière l'autel, dans le caveau réservé aux membres de la maison de Saxe. Il était minuit quand chacun se retira, congrument édifié.

Après la mort de Jean-Georges IV, qui suivit de si près celle de sa maîtresse, les ennemis de Sibylle relevèrent la tête. Leurs rancunes, longtemps comprimées, firent explosion, rageusement.

Tout d'abord ils firent enlever du caveau princier le cercueil de la favorite qu'on se hâta d'enfouir dans le premier terrain venu. Puis la morte ainsi punie, les grands et le peuple unirent leurs haines contre la survivante, sa mère. Avec violence, ils exigèrent la mise en

(1) Fou de douleur, Jean-Georges se jeta sur ce cadavre marbré de taches jaunes et vertes, le baisa sur la bouche et, contaminé, mourut quinze jours plus tard, le 27 avril 1694.

accusation de la Générale dont seuls, affirmaient-ils, les maléfiques sortilèges avaient pu courber sous l'ascendant de sa fille cinq années durant la volonté de l'Electeur défunt. On nomma une commission d'enquête. Et, tout de suite, des révélations surgirent.

On découvrit, dans une cabane tapie au fond des bois de la Sprée, la Burmeisterin, vieille sorcière ratatinée, convaincue d'avoir rapporté d'Egypte des philtres infaillibles qu'elle vendait aux gens assez courageux pour la venir trouver dans son gîte sinistre, entourée de chats noirs et compulsant des livres mystérieux.

C'est à elle que la Générale — mise à la question, comme bien on pense — reconnut avoir acheté, pour rendre sa fille irrésistible, des « secrets de magie » nombreux, coûteux, parfois dégoûtants : et l'esprit familier enfermé dans un vase hermétiquement clos, et la « racine de l'aigle » grâce à laquelle Jean-Georges éprouva toujours pour sa femme légitime une invincible répulsion, et la langue d'une huppe enterrée depuis trois jours à la croisée de deux chemins, et le lambeau de linge dont la vertu résidait en quelques taches rouges provenant « d'une stérilité qui saignait lentement », pour la première fois.

Il est consigné dans les procès-verbaux de l'interrogatoire que Sibylle dut avaler trois fois une noix muscade — la même noix — qui, après ce triple voyage à travers son organisme (*durch den Stuhlgang*, dit crûment le texte), fut réduite en une poudre très fine qu'on mélangea aux mets déposés sur la table de l'Electeur.

Son Altesse en avala bien d'autres, notamment des poils de la favorite, hachés menu...

Le procès n'eût pas été complet si l'on n'avait acquis la preuve que les accusées recouraient parfois à des pratiques plus condamnables encore ; c'est ainsi que, pour hâter la mort de son amant Jean-Georges III, père de Jean-Georges IV et de Sibylle, l'impatiente Générale et la Burmeisterin l'envoûtèrent selon les procédés classiques : une figurine de cire pétrie à sa ressemblance fut chauffée doucement, avec accompagnement d'incantations magiques ; pendant qu'elle fondait, le malheureux Electeur « dont le cœur brûlait », se tortillait comme un ver ; après quoi, il trépassa.

Impitoyablement torturée, la Burmeisterin mourut en prison. En revanche, la Générale, traitée avec plus de ménagement que la sorcière professionnelle, sortit saine et sauve de cette fâcheuse affaire, grâce à son avocat d'office, un « defensor coactus », qui plaida fort habilement, grâce surtout (assurèrent les gens bien informés) aux subtils conseils que ne cessa de lui prodiguer Fraenzell, un diable minuscule, jadis payé 300 thalers par Sibylle, qui le plaçait dans son corsage comme une montre et le consultait fréquemment.

Cette mère, trop dévouée au bonheur de sa fille, ne mourut qu'en

1713, âgée de soixante-trois ans. Jusqu'à son dernier jour, elle porta des gants très longs pour dissimuler les morsures des tenailles avec lesquelles, pendant le procès de 1694, le bourreau de Dresde la persuadait de répondre véridiquement aux commissaires enquêteurs.

Un certain Klotzch réunit et rédigea tous les détails relatifs à l'existence, courte et bonne, de Sibylle comtesse de Rochlitz. Mais ce compilateur n'éprouvant — il le reconnaît de bonne grâce — aucun penchant pour le martyre, jugea prudent de ne pas livrer son manuscrit à l'impression. Ses héritiers le cédèrent à la Bibliothèque de Dresde. C'est là que le dénicha le pédant Johannes Zuhling, de Kleinzschachwitz, qui publia ce « Kulturbild », comme il l'appelle, non sans l'alourdir de commentaires d'une dense stupidité.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

LE

MAITRE DES TROIS ÉTATS

Quand, étendu sur un fauteuil réel, tout en fumant un cigare véritable, il m'arrive d'évoquer cette fantastique histoire, elle m'apparaît comme un rêve. Pourtant, elle fut. Et je m'y trouvai mêlé, dans un moment critique de ma vie. Et c'est moi-même qui mis un terme à ses péripéties, par une étourdie terrible dont je sens encore parfois le remords. Je compte toutefois sur l'aveu final que comportera mon récit pour libérer complètement ma conscience. Peut-être même certains beaux traits à mon actif me feront-ils plus qu'absoudre : apprécier par mon juge souverain, le lecteur.

I

DEUX PHÉNOMÈNES DÉCONCERTANTS

Je m'appelle Mesmin Cabri. J'ai vingt-six ans. Mes parents, notables négociants, qui habitent une ville de province, m'envoyèrent, en 1910, travailler le droit à Paris. Mon esprit possède, en effet, des capacités juridiques et je caresse l'espoir de succéder en sa charge à Me X..., avoué, mon patron. Entré dans son étude, en qualité de clerc, dès 1911, je me fis rapidement remarquer de lui, de sorte qu'en juillet 1913, époque où je passai ma licence, il augmenta de trois francs cinquante mes appointements mensuels. Mon physique est agréable; j'ai les cheveux châtain-clair, bien fournis, le teint rose, la moustache blonde, les dents égales et blanches, les yeux verts, bien fendus ; harmonieusement pris en ma taille moyenne, je

sais porter la toilette et soutenir une conversation. Mes dé-
auts, — car je suis franc — : un soupçon de gourmandise et
es pieds peut-être un peu grands; mes qualités : intelligence,
onté, mémoire et modestie. Ceci dit pour me présenter, puis-
u'aussi bien mon rôle en cette histoire ne sera rien moins
u'effacé.

Nanti, somme toute, d'un clerc qui lui faisait honneur, mon
atron ne manquait pas de m'inviter à ses réceptions que
réquentait le monde du Palais et de la Finance. Il me pria
nême, certain soir, à un dîner presque intime, puisque je ne
omptai, à part moi, que douze convives qui me firent fête
uand j'arrivai. Or, au cours d'une soirée, je remarquai, chez
ui, une adorable créature, Suzanne Bic, la fille de Me Bic,
uissier. Nous causâmes, nous dansâmes, l'un par l'autre char-
nés. Pourtant des rivaux se dressaient: qui ne se fût, en effet,
ollement épris, d'abord, de cette rousse exquise, bien en
hair, au teint abricoté, aux yeux gris-souris, aux dents pa-
eilles, entre les lèvres, à des amandes fraîches dans une fraise
ntr'ouverte? Mais je la séduisis d'emblée: c'est un fait. Nous
ous découvrîmes les mêmes goûts ; en littérature : le drame
éroïque ; en musique : l'opéra italien ; en gâteaux : le baba
u rhum ; en architecture : le style Louis XV. Bref, au
omble de l'extase, nous nous promîmes l'un à l'autre. Je sus
e faire valoir auprès de M. Bic, un rougeaud ventru mais
gne, à cheveux ras et à pince-nez d'or, en lui parlant pro-
ts et ventes, et auprès de Mme Bic, noire et grande, en la
nduisant sept fois au buffet. Recommandé à eux par mon
tron comme un jeune homme plein d'espérances, ils m'auto-
sèrent à leur faire visite, dans leur cinquième de la rue Dante,
rmission dont j'usai dès le dimanche suivant. Insisterai-je ?
. Bic se renseigna, vit mes parents, revint satisfait. Un mois
us tard, nous échangions, frissonnants, Suzanne et moi, le
aste anneau des fiancés.

Avenir d'azur ! J'éblouissais ma future famille par mon sa-
ir, mes manières, mon esprit. J'aimais soutenir, non sans
io, des opinions originales qui effaraient les époux Bic,
rtout Madame, crédule et bornée ; j'éprouvais le plaisir dé-
at d'amuser et de troubler à la fois ma tendre Suzanne, ange
otif s'il en fût. Elle me disait, rougissante, à l'énoncé d'un
radoxe :

— Mesmin, vous me faites peur !

Son sein palpitait, elle soufflait légèrement, et je cueillais le baiser suspendu à ses lèvres. Tout me souriait donc, jusqu'au chien du logis, un petit fox nommé Fredaine, que Suzanne adorait et que je bourrais de sucre candi... J'étais bien loin de soupçonner les traverses qui guettaient nos riants projets.

Un soir, Bic me dit :

— Mesmin, un dessein que ma femme et moi caressions va se réaliser. Nous commençons à prendre de l'âge et à monter difficilement les escaliers. Or, j'ai pu louer à Auteuil un petit hôtel, de prix très abordable, où nous allons emménager tout de suite. J'y perds un terme, mais je veux profiter de l'occasion.

Bien que la nouvelle m'importât peu, je félicitai Bic chaleureusement. Ma tendre Suzanne reprit :

— Puisque vous allez passer trois semaines chez vos parents, vous nous trouverez installés au retour.

— Et vous nous guiderez dans le choix des tentures, vous qui êtes un homme de goût, ajouta sa mère.

Je répondis spirituellement, et comme je quittais Paris le soir même, j'obtins la licence officielle d'embrasser ma fiancée, opération — il va sans dire — réalisée maintes fois officieusement. Je serrai la main de Bic, baisai celle de madame, caressai Fredaine et sortis.

... Comme il battait, mon cœur, trois semaines après, au sortir du métro qui m'avait amené de l'Avenue des Ternes, où j'habitais, jusqu'à la station d'Auteuil ! J'avais, en descendant du train, dîné d'un morceau sur le pouce, fait un bout de toilette, acheté un bouquet de roses blanches, et je me hâtais, à présent, vers le nouveau domicile de Suzanne et de ses parents. Huit heures sonnaient. La nuit, déjà presque close, atténuait pourtant à peine la chaleur d'une journée d'août. Cette rue La Fontaine était longue. J'approchai enfin de mon paradis et le reconnus, même, à quelque distance, par le souvenir du tracé qu'une lettre de ma Suzanne m'avait donné de sa silhouette. Enfin, m'y voici! La porte d'entrée est ouverte. Je pénètre, surpris de ne rencontrer personne, dans un couloir, obscur et sinueux. Soudain, de l'extrémité du couloir une voix s'élève, aigre, effrayée, voix d'homme ou de femme, je ne sais :

— Qui est là ? Qui est là ? Eusèbe, fermez la porte !

Je comprends que je me suis trompé de maison ; je fais

demi-tour en vitesse, sans répondre, et une fois dehors, je regarde le numéro, au clair de la lune levée : soixante-huit au lieu de quatre-vingt-dix-huit ! Le diable soit de ces petits hôtels, qui se ressemblent tous ! Dans la rue, je me hâte vers le but véritable. Mais tout en marchant, j'éprouve une sensation visuelle bizarre : il me semble voir voler dans la nuit claire de grandes formes brumeuses d'oiseaux, et bondir à travers la rue les apparences géantes et vaporeuses des plus divers animaux ! J'attribuai cette sorte d'hallucination à l'hyperesthésie de mon système nerveux tendu vers ma fiancée, sonnai enfin au quatre-vingt-dix-huit, où le rond visage de la femme de chambre Sophie, qui vint m'ouvrir la porte, me fit pousser un petit cri de satisfaction soulagée.

— Cette fois, m'y voici bien ! exclamai-je gaiement. Monsieur, Madame, Mademoiselle Bic sont chez eux, j'espère?

— Oui, monsieur Cabri, répondit Sophie, en m'introduisant dans le salon.

Ma Suzanne et ses parents me firent un accueil aimable, mais comme gêné par un souci. Tout au bonheur de la revoir, je n'y pris d'abord pas garde et m'extasiai poliment sur la beauté du petit hôtel et sur le charme du salon dont la baie grande ouverte conduisait par quelques marches en un jardin. La nuit chaude était parfumée ; Suzanne me semblait plus délicieuse que jamais. Mais assis près d'elle, sous la lampe, je vis que ses beaux yeux avaient pleuré.

— Quel chagrin voile votre regard ? demandai-je.

Elle soupira. Mme Bic répondit pour elle :

— Vous savez, Fredaine, notre joli petit fox ?

— Eh bien ?

Suzanne poursuivit, en larmes :

— Perdu ! Perdu depuis hier ! Moi qui l'aimais tant ! Pauvre petit chéri !

Et elle éclata en sanglots. Je la consolai de mon mieux, assez vexé toutefois de constater que ma présence ne rachetait pas l'absence d'une bête.

Mais M. Bic déclara :

— Il est bien temps de pleurnicher. Tu es punie de ta négligence.

— Négligence ! Oh ! papa ! protesta ma Suzanne. Il a dû sortir et se perdre dans ce pays nouveau pour lui.

— Se perdre! Et son flair ? On l'a volé! opina Mme Bic.

La discussion reprit avec vigueur, avec aigreur même, et comme Fredaine continuait de tenir le principal rôle, tandis que mon bouquet de roses et moi nous demeurions confinés aux emplois subalternes, je pris un air de dignité froissée qui ne sembla pas du goût de Suzanne, car elle m'apostropha ainsi :

— Oh ! je sais bien ! Vous le détestiez !

— Moi, Suzanne ?

— Oui, vous. Vous lui faisiez des farces, vous lui pinciez la queue, et vous lui tapiez la truffe pour le tuer !

— Oh !

Elle s'en fut, vers un divan, me bouder dans la pénombre, près de la baie ouverte. Ses parents entamèrent un piquet, sous la lampe. Naturellement, je rejoignis Suzanne et m'agenouillai à ses pieds. Qu'elle était divine, en ce clair obscur ! Je lui murmurai, d'une voix chaude et basse, des protestations passionnées. Elle détournait encore la tête vers le mur; déjà sa main se liait à la mienne. Fatigué de l'agenouillement, je me levai peu à peu, afin de m'asseoir sur un petit tabouret situé près du divan. Je m'assis donc et c'est à ce moment que se produisit, sous mon séant, un déconcertant phénomène : au lieu de sentir, au contact, la dure et lisse surface du bois, il me sembla pénétrer dans une masse gélatineuse. En même temps, une sorte de gémissement brouillé s'exhalait de mon postère, une sourde plainte comme hululée par une petite chouette lointaine. Je me levai d'un bond, et je vis !... Je vis le chien Fredaine en personne, mais sous un aspect tel que j'en perdis le parler, et que Suzanne en demeura la bouche grande ouverte, dans une posture de pétrification : son fox était étendu sur le ventre, le long du tabouret où je venais de m'asseoir, et, tout en conservant sa couleur et son poil, semblait n'avoir plus qu'une consistance pâteuse : ses pattes, vraies pattes de guimauve, si j'ose dire, s'effilaient du tabouret sur le tapis ; sa tête, qu'il n'avait pas la force de soutenir, s'étirait lamentablement ; jusqu'à son bout de queue coupée qui pendait comme une grosse nouille.

Bref, un chien absolument mou, de l'effet le plus désastreux, comme le plus inattendu. Avec cela, il émettait cette sorte de hululement plaintif que j'avais cru, un instant, issu de moi-

même. Car ce chien, quasi informe, était vivant, inexplicablement vivant !

Soudain, l'air fut troué de cris perçants : Suzanne, en proie, ou peu s'en faut, à une crise de nerfs, se débattait entre mes bras, en m'accusant :

— Mon Fredaine chéri ! Vous l'avez écrasé ! Vous vous êtes assis dessus, méchant homme !

— Moi, ma Suzanne !

Les époux Bic, accourus, dardaient sur le fox anormal un morne regard ahuri. Je protestai qu'à l'évidence je m'étais assis sur le chien, mais qu'enfin je n'étais pas d'un poids à le changer, de ce fait, en mollusque ; que si je l'avais écrasé, ce chien, il aurait d'abord aboyé en me sentant peser sur lui ; qu'enfin, j'avais eu l'impression de comprimer un corps mou et non un corps solide. Ces explications péremptoires demeurèrent toutefois sans succès : la famille Bic, figée de stupéfaction, regardait l'animal descendre, avec effort, du tabouret : à présent, il rampait sur le tapis, sorte de méduse cynocéphale poilue à pattes de poulpe. La sale bête ! Et si ridicule, en même temps, avec sa gueule ballottante, qu'en dépit du mystère planant, je ne pus m'empêcher de sourire. Mal m'en prit :

— Le voilà qui rit, à présent, qui se moque du mal qu'il a fait ! s'écria Suzanne indignée.

— Jeune homme, vous abusez ! me fit sèchement M. Bic.

— Mais, monsieur ! repris-je impatienté, vous démontrerai-je une fois de plus l'innocence de mon séant ? Un chien écrasé, tonnerre ! n'a jamais eu l'idée de vivre à l'état de chien mou !

— Vous avez raison, fit Bic. Il y a là un surprenant phénomène...

— Surnaturel ! murmura madame.

— A moins, reprit son mari, en m'observant sévèrement, qu'il ne s'agisse d'une de ces mystifications dont les jeunes clercs sont coutumiers. On sait que la basoche...

— Mais, bonté divine !... m'écriai-je, en colère.

Je ne m'écriai pas plus avant : un deuxième phénomène venait de se produire, plus déconcertant encore : sur la table de jeu des Bic, crûment éclairée par la lampe, venait d'apparaître, — par quelle magie ? — tout blanc, dressant les oreilles, assis sur son derrière, un beau lapin vivant !

— Un lapin !

Le même cri — imposé par l'évidence du fait — jaillit de nos lèvres ; mais nos yeux, cette fois, ne projetaient plus le même regard. Si le mien manifestait uniquement la surprise, celui des époux Bic alliait à l'étonnement un fort soupçon à mon endroit : voilà qu'en moins de dix minutes, par la vertu de mon arrivée, le chien familial se trouvait transformé en une sorte de pâte vivante, et qu'un lapin, ignoré jusqu'ici, s'érigeait sur une table, surgi du néant !

Monsieur Bic toussa, prit un temps, et prononça, avec solennité :

— Cette apparition nouvelle a corroboré mes soupçons. M. Mesmin Cabri, vous voudrez bien admettre que nous vous considérions comme une façon d'escamoteur, une manière de plaisantin, sans égards pour la jeune fille qu'il dit aimer, sans respect pour les parents d'icelle. J'ai, en conséquence, l'honneur de vous prier de bien vouloir prendre la porte.

— Mais, monsieur Bic !...

— Prendre la porte ! répéta-t-il, inflexible, l'index tendu vers le seuil.

— Suzanne !...

Cette supplication resta sans écho. Ma fiancée, très effrayée, se tenait blottie contre sa mère, qui l'entourait de ses bras protecteurs.

— Oh ! L'horreur qui crotte sur ma table à jeu !

Aux cris de sa femme, Bic saisit le lapin par les oreilles.

— Et emportez votre rongeur ! proféra-t-il en me le jetant à la tête.

J'attrapai à la volée cet animal symbolique, et sortis en me jurant de tout mettre en œuvre pour ramener à moi des parents courroucés et une fiancée éperdue.

II

LA MAIN QUI S'ALLONGE

Une fois dehors, je voulus me persuader que j'avais été le jouet d'un rêve. Mais ce lapin énigmatique attestait la réalité. Je laissai choir sur le pavé l'embarrassant herbivore qui s'enfuit épouvanté. Et tout en me dirigeant vers le métro, je songeais. Irai-je m'adresser au Commissaire de Police ? A quelque dé-

ective privé ? Ne ferai-je pas mieux, vu mon intelligence, de
'en fier, pour la solution, à ma propre perspicacité ? Mais
ne difficulté immédiate m'arrêtait : le lieu du mystère était
hôtel des Bic, — « Castel Bic » — selon l'inscription assez
rétentieuse qui en ornait le seuil, et de « Castel Bic » j'avais
té chassé. Mon amour-propre m'empêchait d'y reparaître
utrement qu'en Œdipe vainqueur. Au surplus, le lapin m'af-
ectait moins que le chien. L'idée d'un fox pâteux persistait à
ne confondre et j'imaginais avec compassion l'état de stupeur
rolongée de la famille Bic à ce spectacle. Le souvenir des for-
nes nébuleuses que j'avais vues voler et bondir dans la rue
joutait encore à ma confusion. Avais-je été vraiment la dupe
'une illusion ? J'associais, malgré moi, l'incident à ceux de
Castel-Bic », sans raison plausible. Je regagnai ainsi ma
hambre, dans une perplexité anxieuse et passai une nuit
gitée, assaillie de rêves. Je vis M. Bic, nanti, à la place de son
hef respectable, d'une indigne tête de lapin ; monté sur un
ylindre à vapeur, il écrasait sur ma route ma tendre Suzanne
tendue ; je ne trouvais plus qu'une fiancée aplatie à l'égal
'une tarte, tandis que sa mère, véhémente, me reprochait de
nonter sur sa table à jeu. Bref, après une série de mauvais
etits sommes, je me levai assez mal en point, l'esprit tendu,
isqu'à la souffrance, vers l'Inexpliqué dont j'étais victime.
omme poussé par une force, je me dirigeai — ayant mon
imanche libre — vers Auteuil, sitôt avalés mon café au lait et
nes trois croissants. En débouchant dans la rue La Fontaine,
aperçus des groupes d'habitants qui discutaient devant leurs
ortes. Dans un rassemblement plus compact, je distinguai
nême un agent. J'approchai. Il inscrivait, sur un calepin gras,
es déclarations dont la teneur m'apparut avoir un lien direct
vec les événements de la veille : plusieurs habitants du quar-
er avaient vu surgir inopinément, soit en plein air, soit chez
ux, qui un chat, qui un cochon d'Inde, qui un lapin — aussi,
– qui des oiseaux, qui même un ouistiti, chacun de ces ani-
naux bien en vie et se livrant, dès son apparition, aux bonds,
ux vols ou aux gambades caractérisant son espèce. La plupart
es commères criaient au sortilège. Moi, silencieux et con-
entré, je songeais... Soudain, une idée m'illumina le cerveau
je posai à plusieurs personnes la question suivante, grosse
e conséquences, à mon sens :

— La croisée de la pièce où l'animal est apparu se trouvait-elle ouverte ou fermée ?

— Tous mes interlocuteurs répondirent : « Elle était ouverte. » De cette réponse, je conclus, *in petto*, avec un esprit d'induction auquel je me plais à rendre hommage, que ces animaux étaient venus du dehors.

J'acquis, de plus, la certitude que toutes les apparitions s'étaient produites, la veille, entre neuf et dix heures du soir, — par conséquent en même temps que celle du lapin Bic. Elles devaient donc toutes procéder d'une identique origine. Dès lors, le complet de ma perspicacité fut dévolu à ce problème : trouver le point de départ d'animaux invisibles, visibles au point d'arrivée. Je suis trop intelligent pour croire au surnaturel et je me persuadai, en conséquence, que ce problème devait comporter une solution humainement acceptable. Mais j'eus beau passer le reste de la journée à méditer, à observer, dans la rue, au bois, au café, la formidable contention de mon esprit n'aboutit qu'à me doter d'une éclatante migraine.

Je dînai en plein air et bus sec, dans un cabaret d'Auteuil, ce qui atténua un peu mon mal de tête, et, la nuit tombée, je voulus, avant de rentrer, revoir, triste Piéton Errant, le Château des Amours Perdues. Je demeurai vingt minutes à soupirer, sous les fenêtres de « Castel-Bic », et, m'en arrachant avec peine, je continuai ma route. C'est alors — à cent mètres de là, environ — qu'une apparition nouvelle exacerba jusqu'à l'extrême mes facultés d'ahurissement.

La rue était presque déserte, les murs s'étendaient blancs, baignés de lune. Or, en passant devant une maison, je vis, sortant d'une croisée mi-ouverte, à la hauteur d'un très bas entresol, une main se plaquer sur le mur extérieur, une main d'abord de taille normale, mais qui, bientôt, s'allongea, s'allongea, comme constituée d'une matière coulante, jusqu'à mesurer près d'un mètre. Puis un poignet, un avant-bras parurent, rampant, le long du mur, comme un serpent. Je demeurais stupéfié, les yeux dardés sur le Mystère. Puis, lentement, l'avant-bras, le poignet se retirèrent ; la main, sans doute arrivée au comble de l'allongement, remonta la paroi, et les doigts, tels cinq immenses limaces, disparurent, petit à petit, par l'entre-bâillement de la croisée... Je regardai plus attentivement la maison, et, par un effort de mémoire, la

reconnus. C'était celle où, par mégarde, j'avais pénétré la veille!

Poussé par la curiosité, mais davantage par un pressentiment, sans souci des dangers en suspens sur ma tête, je me dirigeai vivement vers la porte d'entrée, espérant la trouver, cette fois encore, ouverte. Elle était close. Je sonnai, carillonnai : point de réponse. Je balançai, un bon moment, si je n'irais point avertir la police. Mais mes connaissances juridiques me rappelèrent que la loi interdit de violer, après le coucher du soleil, le domicile des citoyens. Je préférais, de surcroît, avoir seul l'honneur de déchiffrer la prodigieuse énigme. De carillon las, je m'éloignai, résolu toutefois à me renseigner, sans retard, sur les aîtres de la maison.

La rue, ai-je dit, était quasi déserte. Seuls, de loin en loin, quelques portiers rêveurs fumaient la pipe, assis devant leur loge, — ce qui me rappela les beaux vers du poète :

> Sitôt que les chaleurs deviennent un peu fortes,
> Tous les concierges sont sur le pas de leurs portes.

L'embonpoint réjoui de l'un d'eux me parut lourd de confidences ; je l'abordai par une phrase ingénieuse sur la chaleur propice aux légumes et recueillis les détails suivants : la maison, ou plutôt l'hôtel en question, avait pour locataire un monsieur Pitoulet, veuf et rentier. Il vivait seul, sortait peu, recevait peu de visites ; une femme de journée venait faire son ménage et sa cuisine. Il devait s'occuper de « questions électriques », car on avait vu transporter chez lui « diverses machines et outils ». Mais il cachait son travail ; personne — sauf un jeune aide — n'avait le droit de visiter un grand bâtiment situé dans le jardin, dont il gardait la clef. La femme de charge était revêche ; l'aide semblait toutefois communicatif ; on pourrait savoir, par lui, bien des choses ; mais il avait disparu depuis la veille. Au surplus, M. Pitoulet se montrait poli avec le monde et payait exactement son terme ; il semblait assez maniaque.

Je n'en appris pas davantage. Je compris cependant pourquoi mon carillon était resté vain : M. Pitoulet, seul, la nuit, avait eu peur d'ouvrir sa porte. Enfin, je n'avais plus qu'à attendre le lendemain pour continuer mon enquête. Persuadé de tenir la bonne piste, je rentrai chez moi content, et, le lendemain matin, demandai à l'étude un congé de la journée

pour affaires urgentes. A huit heures trente je regagnais Auteuil, décidé à tirer au clair, à défaut des autres énigmes, — si j'ose employer un style de feuilleton, — « le mystère de la main qui s'allonge ».

III

MONSIEUR PITOULET

J'eus soin de sonner avec une discrétion de bon goût. J'entendis des pas courts et feutrés s'approcher ; une figure maussade de vieille femme apparut à un petit judas :

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit-elle d'un ton rogue.

Je soulevai mon canotier et demandai, avec grâce :

— Monsieur Pitoulet est-il chez lui, madame ?

— Qui êtes-vous, d'abord ?

— Je suis Monsieur Mesmin Cabri. Voici ma carte.

— Monsieur Pitoulet vous attend ?

— Oui, répondis-je.

— On va voir.

Elle me referma le judas au visage. Quelques voisins curieux m'observaient. Je sifflotai d'un air dégagé. Les pas se rapprochèrent, le judas se rouvrit, la vieille reparut :

— Monsieur Pitoulet ne vous connaît pas.

— Est-il possible !

— Fichez-moi le camp.

— Pardon !... (il me vint, comme d'habitude, une heureuse inspiration). Veuillez dire à Monsieur Pitoulet que je viens au sujet de « la main qui s'allonge ».

— La main qui s'allonge ?

— C'est cela même. Allez lui dire. Vous verrez qu'il me recevra.

Nouvelle attente. Mais la porte s'ouvrit, cette fois.

— Suivez-moi, me dit la vieille, adoucie.

Nous longeâmes le corridor sinueux et elle m'introduisit dans une chambre claire, aménagée en bureau. J'étais à peine entré que je vis apparaître, sortant d'une pièce voisine, un petit homme maigre et pâle, nanti d'un soupçon de bedon, en robe de chambre et en calotte à gland ; ses cheveux gris, assez longs, rejetés en arrière, découvraient un grand front, aux sourcils broussailleux, sous lesquels luisaient de vifs petits

yeux noirs ; au-dessus d'une moustache poivre et sel, aux pointes lisses, un nez pourpré s'effilait et du menton fuyait une barbichette pointue : bref, une tête de mousquetaire vieillot et ratatiné.

Je fis un profond salut. Il y répondit courtoisement, en soulevant sa calotte, et me demanda, d'un air assez inquiet, ma carte au bout des doigts, d'une voix fluette :

— Vous désirez me voir, Monsieur ? A quel sujet ?

Je compris immédiatement qu'il ne fallait pas brusquer ce petit homme et répondis avec douceur :

— Monsieur, je me suis permis de vous déranger dans l'espoir de vous rendre un service : hier soir, devant votre hôtel, j'ai aperçu, sortant d'une fenêtre que je puis vous désigner, une main, une main étrange.....

Je pris un temps. Il sourcilla, mais garda le silence.

Je poursuivis :

— Cette main était une main vivante qui s'allongeait démesurément.....

Nouveau temps de ma part. Il avala sa salive et, s'appuyant au dossier d'une chaise, déclara, avec une emphase forcée :

— Je vous avoue, monsieur, ne pas saisir en quoi cette histoire m'intéresse.

Je compris alors immédiatement qu'il valait mieux brusquer ce petit homme, et ripostai avec vigueur :

— Peut-être vous intéressera-t-elle quand vous saurez que je l'associe aux déconcertants phénomènes dont j'ai été le témoin, avant-hier soir, dans cette même rue !

Je vis son nez passer du pourpre au crème. Il me dit d'une voix tremblée, qu'il essayait de rendre ironique :

— Seriez-vous de la police, par hasard ?

Je saisis l'argument qui s'offrait et dans un envol d'éloquence :

— Moi ! De la police ! Pouvez-vous croire, monsieur ! Je suis un honnête jeune homme qui vient à vous dans la pureté de son cœur. Je vais tout vous dire, monsieur, mettre mon âme à nu, car un pressentiment me chuchote que vous pouvez sauver mon bonheur compromis. Je suis fiancé à la plus idéale des créatures, mademoiselle Suzanne Bic, fille de Me Bic, l'huissier bien connu, qui demeure plus bas, dans votre rue. Elle m'a banni de ses yeux pour avoir soi-disant aplati son

fox, et fait apparaître un lapin dont je n'ai jamais eu connaissance. Depuis lors, j'essaie en vain de me justifier. Or, j'ai appris que vous êtes un grand savant doublé d'uu brave homme. Sans doute pourrez-vous me fournir quelque explication scientifique de ces phénomènes surprenants, que je lui rapporterai et qui me rendra son amour. Ah ! monsieur, sauvez-moi la vie !

Et je me jetai à ses genoux. Je l'entendis murmurer :

— Le fox ! Ah ! Ah ! Le fox !... Voilà !

Et il ajouta d'une voix compatissante :

— Pauvre jeune homme ! Relevez-vous et causons.

Ce fut lui qui m'interrogea de façon assez habile, ma foi, avec des « recoupements » destinés à contrôler ma franchise. Je sentis que je gagnais sa confiance. Edifié, il s'écria :

— Je ne veux pas moi, Pitoulet, qui me voue au bonheur des hommes, être cause de votre malheur. Jeune Cabri, comptez sur moi : je vous rendrai votre fiancée.

— Monsieur Pitoulet, vous êtes bon !

Et je lui sautai au cou. Nous demeurâmes un moment embrassés. Soudain il s'écria :

— Gudule !

La femme de journée apparut. Il ordonna :

— Vous ferez à déjeuner pour deux.

Puis se tournant vers moi :

— Je vous invite. Puisqu'aussi bien le destin semble avoir voulu nous pousser l'un vers l'autre, j'ai, moi aussi, mes projets sur vous. Je poursuis, en ce moment, certaines expériences pour lesquelles j'ai besoin d'un aide dévoué et discret. Vous serez cet aide.

— Mais suis-je bien qualifié?... Peu versé dans les sciences...

— C'est justement ce qu'il me faut : ignorance relative, dévouement absolu.

— Mais mes occupations... Je suis clerc d'avoué...

— Vous quitterez votre Etude. Suzanne vaut bien ça, — conclut-il malicieusement.

Comment pus-je expliquer sans trouble à mon patron que des affaires de famille m'imposaient de solliciter un congé ? Comment m'accorda-t-il ce congé sur le champ? Sans doute fus-je persuasif ou bien n'avait-il pas alors un besoin pressant de

mes services. Quoi qu'il en soit, je retournai libéré rue La Fontaine. Pitoulet avait dû, je ne sais par quel moyen, vérifier en mon absence mon histoire de fiançailles, car il m'accueillit comme son propre enfant et nous nous mîmes gaiement à table. Il but sec, moi aussi, nous poussâmes dans les confidences. Bref, se trouvant au dessert en parfaite sympathie avec son hôte, il attendit que Gudule eût posé sur la table le café, les cigares et les liqueurs, puis, non sans solennité, il s'exprima en ces termes :

— Il me faut d'abord votre engagement d'honneur de ne rien révéler du spectacle auquel vous assisterez tout à l'heure.

Je jurai avec un grand serment. Il poursuivit :

— Cabri, le hasard vous a servi d'abord, en vous montrant cette main s'allongeant sur le mur; ensuite c'est une association d'idées parfaitement exacte — et puérilement simple — qui vous a conduit à penser que je n'étais pas étranger aux phénomènes en question. Mais avant de vous les expliquer, souffrez que je vous parle un peu mieux de moi-même.

Je vous ai confié, entre le port-salut et les abricots, que j'avais été malheureux en ménage. Je précise : ma femme m'a prodigieusement trompé. J'avais épousé la fille exubérante d'un gros fabricant de papiers peints. Obligé de gagner ma vie, dès le jeune âge, j'étais entré chez cet industriel en qualité de simple commis. Mais, d'esprit inventif et tourné vers les sciences, je découvris un procédé de peinture qui lui fit gagner de grosses sommes d'argent. Comme j'étudiais une invention nouvelle, pour m'attacher à lui, il m'offrit sa fille. J'acceptai et j'eus lieu, comme il arrive toujours, de me féliciter de cette décision, et de la regretter, par certains côtés. De la regretter, car après deux mois de mariage, ma femme s'attacha une brochette d'élus successifs ou simultanés, à l'exclusion de moi-même ; de m'en féliciter, car désormais à l'abri du besoin, je pus continuer mes recherches. Bien entendu, j'abandonnai tout ce qui touchait au papier peint, — ce qui exaspéra mon beau-père. Je passais déjà pour original ; je fus bientôt taxé d'insanité, surtout quand certains mémoires que j'avais présentés à l'Académie se révélèrent incapables d'attirer l'attention de mes confrères officiels. Aussi bien n'étais-je à leurs yeux qu'un irrégulier, un franc-tireur de la science, mal vu dans l'armée régulière des bicornes noirs et

verts. Et puis, je suis dépourvu d'entregent ; et puis, j'ai le nez si lumineux... Bref, comme je me plaignais un soir à mon beau-père de l'inconduite de sa fille — je n'eusse osé m'en prendre à ma femme qui m'aurait battu, — il me submergea d'une cascade d'insultes, m'accusant de l'avoir « roulé », et m'offrit en fin de compte une rente, sous la condition que je laisserais prononcer le divorce à mes torts et griefs. J'acceptai, pour la science, mais, pratique une fois dans ma vie, exigeai, au lieu d'une pension, un capital. J'écrivis ,sous la dictée de mon beau-père, quelques missives péremptoires à des dames imaginaires, fus condamné par le Tribunal et consacrai sans délai le prix de ma liberté à l'installation d'un laboratoire. Je n'ai aucun besoin, — sauf, de temps à autre, un verre de bon vin : tous mes petits revenus s'en furent à mes études. J'avais entrepris des recherches d'une nature spéciale. Elles ont duré dix ans, jeune homme. Mais la patience est la vraie forme de l'enthousiasme scientifique. Ces recherches viennent d'aboutir. Vous allez savoir ce qu'elles furent et en connaître le résultat.

Monsieur Pitoulet s'était levé, l'index en l'air, comme inspiré. Et il prononça :

— Suivez-moi.

IV

LE GRAND TRANSMUTATEUR

Nous quittâmes la pièce, traversâmes le jardin, et, sur un terre-plein, derrière quelques hauts arbres, je découvris une sorte de hangar clos dont Pitoulet m'ouvrit la porte. J'entrai dans ce qui me sembla être une vaste salle de machines. Point de fenêtres, mais le toit vitré laissait passer la lumière. Une profusion de lampes électriques pendues à des fils ou fixées aux murs. Sur ces murs enduits d'émail blanc, couraient des câbles électriques, portés par des isolateurs ; à peu près au milieu de la salle rectangulaire, se dressait, sur un bâtis en pavés de verre, à l'abri d'une rampe de verre, une masse noirâtre d'au moins quatre mètres de haut, sorte de cylindre géant enveloppé, à ce que je crus, d'un revêtement goudronné. Ce noir cylindre était couché à peu près au milieu de la salle dont nous fîmes le tour, en prenant la gauche à partir

de l'entrée. Le long du grand mur de gauche était appliquée une petite estrade à laquelle on pouvait accéder par trois marches; sur un immense tableau de marbre blanc, vissé au mur, au-dessus de l'estrade, à hauteur d'homme, brillait le cuivre d'un jeu innombrable de manettes et de leviers ; issus du tableau, de gros câbles, noirs, accouplés, se croisaient au-dessus de nos têtes, énorme toile d'araignée, et allaient se perdre dans la sombre masse centrale. Nous nous dirigeâmes vers le fond de la salle et je vis que l'énorme cylindre se terminait, de ce côté, par un cône luisant qui me sembla de cuivre ; me parurent de cuivre également des sortes de tresses ou d'anneaux encerclant par endroits le cylindre. Devant le cône, un immense tabouret, ou mieux, un plateau de deux mètres carrés au moins, composé d'une matière noire et scintillante, ressemblant à de la mine de plomb ; à droite de ce plateau, placé verticalement, à hauteur d'homme, un tableau de marbre supportant un jeu de manettes variées, tableau analogue à celui qui se trouvait fixé au mur, mais bien plus petit que lui. Et derrière le plateau noir se dressait un autre appareil étrange, une façon de grille métallique, haute de quatre mètres, sinon davantage, assez semblable pour la forme à un radiateur d'auto, et maintenue par des arcs-boutants qui s'enfonçaient dans le sol. Nous tournâmes autour de cette grille parallèle au mur du fond et revînmes vers l'entrée par le côté droit de la salle où je remarquai divers objets, notamment une énorme cloche de verre — destinée à quel fromage de cauchemar ? — une machine qui me sembla être une pompe rotative, une petite cabine avec un écriteau portant l'inscription : « Vestiaire. »

— Voilà terminé le tour du propriétaire, dit Pitoulet d'un air satisfait.

Je ne répondis pas, en proie à un vertige d'incompréhension totale. Je discernais évidemment qu'il y avait là une installation électrique d'un genre spécial. Mais laquelle ? Mais à quelle fin ?

Pitoulet m'interpella :

— Vous semblez un peu perdu.

— Dame !

— Avez-vous fait de l'électricité ?

— Oui, au collège.

— Pauvre garçon ! Mais reprit-il, c'est à merveille, dans l'espèce, puisque vous devez ne pas trop comprendre. Toutefois, je vous en dirai assez pour vous mettre au fait. Et c'est l'essentiel.

Sachez donc, ami Cabri, qu'une science m'a toujours passionné : la chimie ; la science des sciences, en somme, celle qui pénètre et fouille les choses, tâche d'en découvrir le principe, l'essence. Elle est à toutes les sciences naturelles ce qu'est la métaphysique à la philosophie, avec cette différence, toutefois, que la métaphysique joue sur des rêves, tandis que la chimie travaille sur le réel. Ah ! décomposer jusqu'à l'unité les corps qui composent la nature, découvrir enfin la matière essentielle ! Mais nous sommes bien loin du but, et qui sait si nous l'atteindrons jamais : la matière essentielle s'éloigne quand on la presse, s'évanouit quand on croit la saisir, et il ne reste d'elle, en ultime analyse, qu'un mot, l'Energie, imaginé par les savants pour bercer leur ignorance, un mot qui n'est pas, comme vous pourriez penser, la proclamation d'une victoire, mais la confession d'une défaite. Qui triomphera finalement, de l'homme qui poursuit ou de la nature qui se dérobe ? L'homme — j'ai cette foi, — car l'homme n'est que la nature consciente qui tend à se connaître elle-même. J'ai poussé, pour ma part, aussi loin que j'ai pu mes recherches sur la constitution de la matière. Mais la chimie est un domaine immense dont une seule avenue suffit à la carrière d'un homme. Je me suis donc adonné à la chimie des corps organiques ; mais cette avenue étant trop vaste encore, j'ai pris l'un des chemins qu'elle traverse, et je me suis consacré à la biochimie, ou chimie des corps vivants. La constitution de la matière vivante, voilà, dès lors, quel fut l'objet de mes recherches. Je résolus de commencer, méthodiquement, par étudier la structure moléculaire des corps simples qui la composent ; et comme le meilleur moyen de connaître un corps en sa structure intime est l'étude comparée de ses variations d'état, l'idée me vint de soumettre ces corps à une influence capable de les modifier physiquement. Cette influence m'apparut comme pouvant, puis comme devant être une force électrique et, plus précisément, celle d'un champ magnétique très puissant. Très puissant n'est pas assez dire : je résolus de créer un champ magnétique d'une puissance inconnue jusqu'à ce

jour, et, non sans peine et sans argent, je fis construire l'appareil que voici, et qui est, vous l'avez deviné...

— Non.

— Allons, vous êtes nul à souhait. Qui est un électro-aimant.

— Cette énorme masse cylindrique?

— Oui. Cette masse recouverte d'une enveloppe isolante est simplement le plus puissant électro-aimant du monde. Je l'ai fait construire à Pittsburg, U. S. A. Les spires de fil que contiennent ses bobines renferment quelque cent tonnes de cuivre. Par un procédé que j'ai trouvé et qui constitue la plus belle originalité de l'appareil, aucun échauffement ne se produit dans le métal, malgré l'immense quantité d'énergie électrique qui y circule. Du reste, les enregistreurs installés de place en place sont les témoins de cette absence de chaleur. Je vous confie, toutefois, que mon système de refroidissement nécessite l'emploi d'air liquide... Ce grand plateau, posé sur isolateurs, est en graphite. Il se trouve en plein centre du champ magnétique produit par l'électro-aimant. Enfin, l'énorme grille que vous voyez dressée derrière est reliée à une série de pièces métalliques enfouies dans le sol, de manière que la communication avec la terre soit parfaite. Contrairement à ce qu'il peut sembler, cette grille n'est pas de fer, mais de plomb, métal non magnétique. Elle concentre et renforce, en le limitant, le champ d'action de l'électro-aimant.

Donc, une fois prête à jaillir cette source torrentielle d'énergie magnétique, je commençai par étudier la structure moléculaire du carbone, composant essentiel de la matière vivante. Je soumis donc un bloc de charbon, spécialement pur, à l'influence du champ magnétique. Je le posai sur le plateau de graphite, et donnai le courant, afin de provoquer un certain processus de désagrégation qu'il est inutile de vous expliquer. C'est alors que se produisit l'incident qui me révéla fortuitement la vertu capitale de mon appareil.

Assis en face du plateau, la main sur les commutateurs fixés à la face extérieure de cette plaque de marbre, j'augmentais peu à peu l'influx magnétique, quand, par l'entrebâillement d'une des vitres du toit, un chat se glissa dans la salle. Je me mis en devoir de le chasser. Or, l'animal fuyant bondit sur le bloc de charbon en expérience. Ah! mon petit

Cabri ! J'entends un miaulement et..... mais plutôt, voyez vous-même :

Il sortit, s'en fut, dans un coin du jardin, vers une cabane à lapins et revint, tenant dans ses bras un cochon d'Inde.

— Attendez-moi encore un moment, fit-il. Je vais actionner les dynamos.

Il me confia l'animal et pénétra dans une baraque située à dix pas.

— Oui, décidément, fit-il en revenant, j'ai besoin d'un nouvel aide. Seul je ne puis suffire... A présent, rentrons dans le laboratoire : je vais reproduire sur ce cobaye les phénomènes observés sur le chat... car tous les animaux, et, bien mieux, tous les hommes, sont égaux devant le « Grand-Transmutateur ». C'est le nom de mon appareil. Et maintenant, à l'expérience !

V

LES VERTUS D'UN COLLOÏDE

Pitoulet plaça le cobaye sur le plateau de graphite, monta sur l'estrade longeant le mur de gauche et, face au grand tableau de marbre, tourna des manettes, abaissa des leviers. Puis il s'en fut au tableau placé à côté du plateau et fit virer des commutateurs en me disant :

— Vingt mille volts. Ne perdez pas l'animal de vue.

Celui-ci demeurait immobile. Soudain il poussa un petit cri, fit un léger bond ; mais retomba comme collé au plateau et commença à se tasser, à s'affaisser, à s'aplatir ; puis, ses menues pattes ne le soutenant plus, il s'étala comme un cataplasme.

— Stop ! s'écria Pitoulet, en arrêtant l'action de l'électro-aimant. Vous comprenez, maintenant, comment devint pâteux le chat qui me rendit visite ; de même, le fox de la petite Bic.

— Je comprends comment, fis-je avec à-propos, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Vous comprendrez pourquoi tout à l'heure. Mais achevons l'expérience. De pâteuse, cette intéressante bestiole va devenir brumeuse, s'il vous plaît. 30.000 volts !

Et il redonna le courant.

— Je ne vois aucun changement se produire, fis-je après un moment.

— Attendez, répondit-il. Si le passage de l'état solide à l'état pâteux s'opère par degrés, celui de l'état pâteux à l'état brumeux est instantané.

De fait, quelques minutes plus tard, le cobaye-cataplasme s'enflait, montait soudain, et se transformait en un cobaye-nuage, d'une forme assez imprécise, reconnaissable toutefois, pareille à une ombre portée ; forme ni diaphane, ni opaque, fumeuse, si l'on peut dire, avec des lignes intérieures plus sombres, où se discernait vaguement le dessin du squelette ; et cette forme longue d'un mètre, haute d'un demi-mètre environ, se balançait comme un brouillard lourd au-dessus du plateau de graphite.

— Soufflez fortement avec moi, me dit Pitoulet, en arrêtant le courant.

Nous soufflâmes de concert et le cobaye-nuage, chassé du plateau, fut ainsi dirigé jusqu'à l'énorme cloche de verre que j'avais remarquée en parcourant la salle. Pitoulet attacha une corde à la pomme du sommet, passa la corde dans une poulie, éleva ainsi la cloche au-dessus du cobaye, puis la fit redescendre sur lui, emprisonnant ainsi l'animal.

— Le voilà bouclé.

— Mais vit-il toujours ?

— Toujours. Voyez ces trous percés dans la cloche. Par là lui arrive l'air nécessaire à la vie.

— Mais...

— Patience, impétueux Cabri. Asseyez-vous avec moi sur l'estrade. A présent, écoutez.

Alors il m'expliqua :

— Je vous disais tout à l'heure que la science qui m'a toujours passionné était spécialement la biochimie. Tout mon mérite réside en une heureuse application des lois de l'électromagnétisme aux découvertes de la biochimie. Sur ma part d'invention dans le « Grand-Transmutateur » j'ai dit tout ce que j'avais à vous apprendre. Le surplus demeure mon secret. Mais il m'est loisible de ne rien vous cacher des conditions biochimiques de l'expérience.

Tout être humain, vous le savez peut-être, est essentielle-

ment composé de cellules. Or, toutes les cellules, protoplasme intérieur et parois, toutes les membranes qui cloisonnent l'organisme en tous sens, tous les liquides qui le baignent — sang, lympe, chyle, suc cellulaire — sont constitués de substances qui portent le nom de colloïdes. Qu'est-ce qu'un colloïde ? C'est un ensemble de particules ultra-microscopiques suspendues dans un milieu liquide qui les sépare et les unit. Les colloïdes organiques, chez l'homme par exemple, sont composés de particules albuminoïdes, grandes d'un dix millième de millimètre...

— Petites, plutôt ? insinuai-je.

— Grandes, petites, comme il vous plaira. Dix-millièmes de millimètres sont une grandeur effrayante, comparés au millionnième de millimètre. Ces particules, dis-je, baignent dans un milieu liquide, interposé entre elles, qu'on peut assimiler, pour simplifier les choses, *ad usum Mesmini*, à une solution saline. Le corps humain n'est que l'assemblage des colloïdes organiques. Or, l'action du champ magnétique créé par l'électro-aimant a pour effet de modifier la consistance du liquide interposé. A l'état normal, cette consistance est visqueuse. L'influence de l'électro-aimant la rend plus fluide. Autrement dit, l'action du champ magnétique a pour effet de diminuer le coefficient de viscosité du liquide interposé. Voilà qui est clair, j'imagine. Qu'arrive-t-il alors ? Les particules en suspension dans le liquide ont plus de jeu, l'agrégat composant le colloïde devient plus lâche, et la consistance de l'organisme, de solide, devient pâteuse. Mais poussant plus loin l'expérience, j'accrois l'intensité de mon champ magnétique : le coefficient de viscosité se réduit à mesure, et le liquide primitif, de fluide, devient vaporeux ; en outre, les particules organiques qui se trouvaient, primitivement, chargées de signes électriques divers, se chargent tout à coup du même signe électrique. C'est un fait. Or, deux corps chargés d'électricité de même signe se repoussent, chacun le sait. La distance des particules entre elles se trouve donc tout à coup énormément accrue. Qu'est-ce à dire, sinon que le colloïde passe soudain à l'état de brouillard, — et passerait à l'état de gaz vrai, si j'accroissais encore l'intensité du champ magnétique ? Le colloïde-cobaye que vous voyez sous cloche se trouve donc actuellement à l'état de brouillard organique. Avec le colloïde-

iomme, il en irait rigoureusement de même. Je pense que ous avez compris.

L'état nouveau dure trois heures ; puis le retour à l'état iormal se produit fatalement. Je ne suis pas encore parvenu raccourcir ou à prolonger la durée de la transformation. Donc, pendant trois heures environ, l'état colloïde nouveau persiste. sans modification apparente. Toutefois, dès que l'organisme est soustrait à l'influence du champ magnétique, les processus internes agissent et, trois heures après, il passe de 'état nouveau à l'état primitif. Il est à remarquer que l'organisme doit franchir l'état pâteux pour atteindre l'état brumeux, mais revient directement et brusquement de l'état bruneux à l'état solide. A présent, vous vous expliquez, j'espère, es phénomènes qui vous ont tant déconcerté. J'ai trouvé levant ma porte le fox de votre fiancée, et, le prenant pour in chien errant, je l'ai mis en expérience. Puis, j'ai dû sortir in moment. A mon retour j'ai vu, dans ma rue, une série de rouillards organiques échappés. Je suis rentré chez moi si précipitamment que j'ai laissé ma porte ouverte. Vous me uiviez sans doute de près, et vons avez pénétré derrière moi. Dans le laboratoire j'ai trouvé mon aide, Eusèbe, qui s'était imusé, toutes issues ouvertes, à soulever la cloche de verre ous laquelle j'avais enfermé une collection d'animaux-brouilards ; le chien-pâteux avait disparu, — de ce que vous m'avez aconté je conclus que ce brave animal a rampé jusque vers es maîtres. Quand mon aide me vit entrer, il s'enfuit dans le ardin. Je m'efforçai tout d'abord de rattraper, avec ce filet de er-blanc, le plus d'animaux possibles ; à ce moment, j'entendis les pas dans ma maison ; je me souvins que j'avais laissé la porte ouverte, et c'est alors que j'ai crié, très effrayé : « Qui st là ? Eusèbe, fermez la porte ! »

Là-dessus, vous vous êtes enfui. J'ai rappelé mon aide Euèbe avec douceur. Mais ma décision était irrévocable. Son derier méfait me commandait de me séparer de lui sur le champ. C'était un garçon très intelligent, mais trop curieux et trop indiscret... Tant pis pour lui...

— Vous l'avez renvoyé, demandai-je ?

— Oui, renvoyé. Intégralement.

— Et vous ne craignez pas qu'il bavarde ?

— Non. Je suis bien tranquille. Il ne bavardera plus.

Sur ces mots, il poussa un petit rire aigre, assez désagréable, qui me fit éprouver un léger frisson. Il conclut :

— Vous avez pressenti le reste : mes animaux-brouillards se sont répandus partout, et, le temps révolu, se sont solidifiés, comme le lapin chez votre fiancée.

— Je comprends, déclarai-je ; mais comment expliquer, à travers ces changements d'état, la persistance de la vie? Comment respirer, se nourrir,... rendre à la nature ce qu'elle nous a donné ? —

— Réponse, Cabri : les phénomènes digestifs sont considérablement ralentis. L'organisme n'éprouve aucun besoin d'aucune sorte. Quant aux fonctions respiratoires, nécessaires, elles, à la vie, elles subsistent. Rien n'empêche le gaz air de pénétrer par les voies ordinaires, dans l'organisme pâteux ; quant au liquide sang, il circule facilement, le coefficient de viscosité des colloïdes qui le constituent se trouvant diminué dans la même mesure que celui de toutes les autres parties de l'organisme. A l'état brumeux, en revanche, les phénomènes circulatoires se modifient : la circulation se change en une interaction spéciale des particules organiques, que je n'ai pas encore étudiée à fond; quant à la respiration, elle devient une sorte d'osmose.

— Encore un mot, maître. Vous avez, à plusieurs fois, parlé de l'organisme humain. Outre les expériences *in animalibus*, vous en avez donc tenté sur des hommes ?

— Ne vous doutez-vous pas un peu que « la main qui s'allonge » était ma propre main ?

— Alors, à ce moment, vous étiez tout à fait...

— Tout à fait pâteux. Oui, Cabri. Hier soir, sur le tard, seul dans ma maison, débarrassé de mon aide, je suis monté sur le plateau de graphite. Comme tout savant digne de ce nom, j'ai procédé à l'épreuve sur moi-même.

— Et vous ne vous en êtes pas mal trouvé ?

— Si mal, que, pour vous, je vais la recommencer.

VI

LE MAITRE DES TROIS ÉTATS

Là-dessus, il se dirigea vers la cabine portant l'inscription : « Vestiaire ». Comme je l'interrogeais du regard :

— Les habits ne gênent en rien l'opération, me dit-il. Mais e courant magnétique les ronge. De sorte qu'il convient de evêtir le moins d'effets possible ; il est bon d'enlever égalelent toute bague, chaîne, montre, etc..., dont le métal se trouerait profondément altéré. Je vous demande une minute.

Il entra dans la cabine et reparut un peu après.

Il monta sur l'estrade et opéra sur la plaque de marbre appliquée au mur les manœuvres nécessaires à l'envoi du cou-ant. Puis il escalada le plateau de graphite :

— Peut-être n'avez-vous pas remarqué ceci, me dit-il. Et il ne désigna, contre la face interne du tableau de marbre placé rès du plateau, une sorte de compteur sur le cadran duquel 'aperçus une aiguille et deux mots inscrits : « pâte » — « brune ».

— C'est une simple horloge électrique. Je place, selon le as, l'aiguille face au mot » pâte » ou au mot « brume ». L'état demandé sitôt obtenu, le courant se trouve automatiquelent coupé. En effet, je n'aurais plus la force de manœuvrer es commutateurs ni de descendre du plateau où me maintient a puissance du champ magnétique. Pâte ou brume ?

— Vous allez me trouver exigeant, maître. Je voudrais pâte t brume.

— Soit. Allons-y.

Pitoulet se tenait debout sur le plateau ; il mit l'aiguille au ot « pâte », manœuvra les commutateurs, eut un tressaillelent. Ses cheveux se dressèrent un peu ; puis il sembla prouver une courte nausée. Un instant après, il parla :

— L'expérience n'empêche pas de causer. Seulement, ma oix va devenir de plus en plus maigre et ténue.

— Alors, maître, dites-moi ce que vous éprouvez.

— Un vague mal de cœur, passager ; j'éprouve à présent impression que je ne sais quoi d'élémentaire fuse de moi, par ous mes pores ; qu'une espèce de densité moindre de tout on être s'élabore... c'est une sensation très curieuse d'allèement et d'affaissement à la fois... Voyez, je commence malré moi à fléchir sur mes jambes... crac...

Il avait dû s'agenouiller ; à leur tour, ses cuisses faiblirent il prit la position du crapaud. Je me plaçai à sa hauteur, poursuivit :

— Tout en moi s'amollit, mon cerveau comme le reste. Ce-

pendant, mes facultés demeurent : c'est donc que le cerveau comporte *autre chose* que la matière cérébrale. — Contribution intéressante à l'étude des « relations du corps à l'esprit ». M'entendez-vous toujours bien ?

— Votre voix faiblit, maître.

Il s'écroula sur le ventre et se tassa de plus en plus, mollusque humain. Tout à coup une sonnerie tinta.

— Le courant est coupé, me dit-il. Ecartez-vous un peu, je vous prie. Je vais descendre.

Ses bras glissèrent le long du plateau que ses mains dépassèrent : elles s'allongèrent alors, coulèrent, si l'on peut dire, sirupeuses, vers le plancher ; les bras suivirent, puis la tête, puis tout le corps. Et, comme le fox, comme le cobaye, ce grand savant se mit à ramper poussivement. Après avoir parcouru deux mètres, il m'appela : « Cabri » ; et sa voix ressemblait au bêlement d'un agnelet. Il essayait de relever la tête qu'il maintenait avec effort à quelques centimètres au-dessus du sol. Je me jetai à quatre pattes et prêtai l'oreille. Il me dit :

— Vous allez m'aider à me tasser dans un coin. Nous causerons plus commodément.

Je compris alors tout le sens de l'expression populaire : « ramasser à la cuiller ». Je rassemblai, — toutes proportions gardées, — cet amas mou, comme un pâtissier ferait une pâte de tarte, et l'accotai contre le mur, en ayant soin de disposer le séant en bas et la tête en haut. L'opération terminée, Pitoulet me gratifia d'un sourire aplati qui me parut du dernier ridicule. Il me semblait voir son image réfléchie dans un miroir terriblement convexe.

— Asseyez-vous près de moi, dit-il. Vous aller m'aider dans quelques expériences auxquelles je n'ai pu procéder seul. Ouvrez un placard que vous verrez dans la cabine, vous y trouverez un entonnoir, un litre de lait et des œufs. Apportez-les.

J'obéis et j'expérimentai, — sur ses indications, — la possibilité de nourrir l'organisme pâteux en versant, à l'aide de l'entonnoir, du lait et des œufs crus dans la bouche.

— Excellent, déclara-t-il. Ces aliments zig-zaguent en moi de la façon la plus agréable. Placez devant mes yeux un journal.

Ainsi fis-je. Il lut avec difficulté, la vue étant gênée par les

paupières trop flasques ; son nez demeurait sensible aux odeurs ; l'ouïe était améliorée, par une heureuse influence de l'état pâteux,—croyait-il,—sur la périlymphe et sur l'endolymphe de l'oreille interne. Puis je le couchai et lui étirai le corps jusqu'à la longueur de quatre mètres quarante ; je le tassai de nouveau et le comprimai jusqu'à en faire un ballot de cinquante centimètres, sans qu'il éprouvât la moindre douleur ; mais il fut pris de suffocations et je desserrai mon étreinte. Les poils demeuraient tels ; les ongles et les dents, un peu plus durs que le reste du corps, avaient la consistance du caoutchouc. Je pus exercer sur ses membres toutes les torsions imaginables, et lui nouai les bras en tresse sans l'incommoder un moment. Les parties du corps soutenues par le squelette étaient un peu moins molles que les autres, et j'éprouvai une résistance plus forte en imprimant mon doigt dans le crâne qu'en l'enfonçant dans l'abdomen.

— Et, alors, demandai-je, vous en avez pour trois heures ?

— Mais non, ami Cabri, puisque vous êtes ici. Hier j'ai dû passer la nuit pâteux, ne pouvant redresser mon corps ni mes bras jusqu'aux commutateurs. Mais vous allez, vous, me reposer sur le plateau, placer l'aiguille du cadran au mot « brume », tourner les commutateurs dans le sens que je vais vous indiquer. Et vous m'allez voir brumeux.

— C'est entendu, maître. Toutefois, je me demande comment vous avez pu, hier, voyager, à l'état pâteux, depuis le laboratoire à votre chambre.

— En rampant une petite heure. Arrivé dans ma chambre, j'ai voulu me rendre compte de la puissance d'allongement d'une partie de mon organisme sous l'action de la pesanteur. Non sans peine je passai, par la croisée très basse, ma main, qui se mit à couler le long du mur. C'est alors que vous l'avez remarquée. Il me fallut les plus grands efforts pour la ramener jusqu'à moi ; mais je fus aidé en cela par les aspérités de la pierre, points d'appui pour la reptation. Après quoi, je me glissai au creux d'un matelas préparé sur le sol et m'endormis jusqu'au moment de redevenir le Pitoulet normal. Voulez-vous me poser sur le plateau ?

— Voici, maître.

Moitié tirant, moitié poussant, je le hissai sur l'appareil, fixai l'aiguille sur « brume » et redonnai le courant, selon ses

indications. Après un moment, je le vis s'estomper ; en un instant son corps devint flou, translucide sans transparence à la façon d'un carreau dépoli. En même temps, il grandit jusqu'à toucher le plafond, ombre démesurée. Puis la sonnerie tinta. Il s'avança vers moi. Je reculai. Alors j'entendis sa voix minuscule, pareille au miaulement d'un chaton, me demander :

— Vous avez peur ? Ne bougez pas.

Je restai immobile et Pitoulet me traversa, ou plutôt je traversai Pitoulet sans difficulté aucune. Après quoi je m'aperçus qu'un léger enduit gras revêtait ma face et mes mains. J'entendis un rire menu et, tendant vers le plafond mon oreille, je perçus l'explication :

— Les lipoïdes, autrement dit les graisses, ne passent pas complètement à l'état brumeux ; aussi laissent-elle une légère trace sur les corps qui les traversent ; et votre visage a justement franchi la partie la plus grasse de mon individu. C'est un détail sans importance. Transpercez-moi de cette canne.

—Je lui passai une canne au travers du corps et rencontrai le mur. Puis il posa ses mains sur mes joues : ce fut une tiédeur sans contact ; il me demanda de lui marcher sur les pieds et ma semelle ne rencontra que le plancher. Il demeurait, quoi que je fisse, indivisible, parce qu'il était insaisissable. Il reprit :

— Cette fois, j'en ai pour trois heures. Je ne veux pas vous retenir tout ce temps. Vous partirez quand vous voudrez. Je n'ai besoin de rien. A l'état brumeux, c'est l'euphorie parfaite.

Il était deux heures du tantôt. Je lui tins encore compagnie un moment, et m'en allai faire quelques courses, après avoir promis de revenir dîner. A huit heures du soir j'étais là, et le retrouvai solidifié, très gai :

— A table ! s'écria-t-il. J'ai un appétit féroce.

— Et tout s'est passé, demandai-je, sans incident ?

— Sans incident aucun. Une demi-heure avant la solidification, on éprouve une souffrance vague, à la fois superficielle et profonde, une vibration suraiguë de tout l'être. Il y a là une sorte de « point critique » qui coïncide avec les prodromes du retour à l'état normal. Au cours de ce travail intérieur des tissus, l'état brumeux persiste ; soudain, douleur instantanée. Et c'est fini, l'on se trouve dispos, solide comme devant. A présent, il s'agit d'imprégner de vin vieux l'ensemble de nos colloïdes. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, fis-je en m'asseyant, que c'est une idée géniale, omme toutes les vôtres, mon cher maître, et que je demeure, n face de votre découverte, confondu d'admiration.

— Vous avez raison, dit-il, non sans fierté. J'ai, en résumé, éussi à provoquer sur les corps organiques la série des chanements d'état correspondant à celle qu'on opère sur les corps ıanimés. On fait passer la matière inorganique par les trois tades : solide, liquide, gazeux ; je fais passer, moi, la matière nimée par les trois états : solide, pâteux, brumeux...

— Et vous méritez, de ce fait, exclamai-je, en portant à ıes lèvres un verre de Clos-Vougeot, vous méritez, comme ɜs savants les plus illustres, une épithète étincelante ou un urnom rutilant, dont s'illumine votre mémoire à travers la ostérité : je bois au « Maître des Trois Etats ».

Et nous trinquâmes, les yeux mouillés de tendresse.

MESMIN CABRI

p.c.c. HENRI FALK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Louis Cario : *Annette*, Ferreyrol, 3.50. — Léon Daudet : *Le cœur et l'absence*, E. Flammarion, 3.50. — Paul Patte : *Le Cran*, Payot, 3.50. — Reynès-Monlaur : *Les autels morts*, Plon, 3.50. — Marcel Nadaud : *Chignole*, Albin Michel, 3.50. — Francis de Miomande : *Le Veau d'or et la vache enragée*, Emile Paul, 3.50. — Charles Derennes : *La nuit d'été*, l'Édition, 3.50. — René Star : *L'Eclaireuse*, Calmann-Levy, 3.50. — Elie Dautrin : *L'Envolée*, Plon, 3.50. — Jean des Vignes Rouges : *L'âme des chefs*, Perrin, 3.50. — Denis Guillot : *Superkultur*, Fasquelle, 3.50. — Maurice Magre : *Les colombes poignardées*, l'Édition, 3.50. — P. Mac-Orlan : *Les bourreurs de crânes*, Renaissance du livre, 3.50.

Annette, par Louis Cario. Le compte rendu de ce livre devait paraître dans le numéro du 15 août 1914... et je n'y veux rien changer pour le numéro du 15 août 1917, c'est-à-dire trois siècles après ! Le sang et les larmes n'effaceraient-ils point le plus modeste des bons romans, l'histoire n'arriverait-elle point à étouffer une histoire ? Il faut bien le croire puisque *Annette*, la jolie, vient de remporter le prix de 500 fr. de l'Académie française. Louis Cario, l'auteur, mobilisé, ne s'y attendait guère. Moi non plus ; mais j'ai le souvenir d'*Annette*, parce que les parfums du temps où nous étions tous heureux sans le savoir sont les plus tenaces... et voici donc, intégralement, ce que j'ai respiré, de charme et de fraîcheur, dans *Annette*... il y a trois siècles : « Mesurer la vie à la taille de ses héros : rien de plus difficile pour un écrivain. L'intrigue la plus insignifiante peut cependant vous toucher jusqu'au cœur, si celui qui la noue et la dénoue devant vous a su la placer simplement dans l'air que nous avons l'habitude de respirer. Parisien de Paris, voici que celui qui raconte cette toute petite histoire, d'une désillusion d'amour, nous montre, d'un peu haut, de son logis planant sur le grand jardin du Luxembourg, les paysages familiers aux vieux habitués de la capitale. Ce sont les travaux du printemps que l'on exécute pour la beauté future de nos parcs et la succession des fleurs, et la fuite des nuages. Nous voyons trembler les lointains de notre ville, ses monuments, ses flèches dans cette atmosphère de brume dorée qui est autour des glorieuses colonnades ou des orgueilleux arcs de triomphe comme l'ouate légère sous laquelle brille peu à peu le bijou précieux. Ce n'est pas écrit pour se faire la main sur les nerfs du lecteur, ni greffer son cerveau à coups de la pointe sèche, trop sèche du procédé. L'auteur semble se parler à lui-même, se remémorer un état d'âme

qu'il sait d'avance ne jamais plus retrouver. Il reverra certainement tous ces paysages qu'il a toujours vus, mais il ne sera plus celui qui les parait de sa quiétude. Au fond de l'air et de l'eau, dans les flots de la Seine pressée ou la flânerie du nuage indolent, il y aura toujours une ombre : celle de sa déception. Le bon Parisien sceptique (et si tendre) s'en va prendre des vacances au bord de la mer, à Saint-Jean-de-Luz, et les sites deviennent plus sauvages, le cœur du citadin bat plus fort avec les flots qui rongent la plage à ses pieds. Il ne cherche pas des effets violents, il regarde pour se souvenir et il regarde bien, pas pour être regardé lui-même. Quand Annette entrera dans l'eau et dans son désir, il n'aura pas les cris et les mots du romancier, mais on verra que sa résignation naturelle a déjà peur du bonheur, parce que son bon sens d'homme raisonnable ne lui permet pas d'y croire.

Annette, c'est une petite fille grandie par ses robes longues et qui n'a pas la volonté d'être une femme. On l'a fiancée à un garçon riche. Elle veut l'oublier en la compagnie d'un homme dont la sensibilité demeure la plus réelle fortune. Il y a un oncle insupportable, une mère un peu cynique, désireuse du bel établissement pour son enfant qu'elle a peut-être faite à son image. Une heure passe d'abandon et de beauté qu'inspire la nature. On croit à des choses que l'on sait pourtant impossibles, ou souhaite une fuite éperdue dans le pittoresque de l'amour. C'est qu'il faudrait, pour exécuter cette partie brillante de la symphonie, devenir des virtuoses. L'homme est timide, parce qu'honnête, et la jeune fille irrésolue, parce que très lâche. Les vagues tumultueuses, après avoir envahi, presque submergé ces créatures faibles, se retirent en emportant la fougue de l'élément un instant déchaîné, puis, on se sépare, on va chacun de son côté, ayant perdu l'espoir d'un bonheur qui n'était probablement qu'un songe de nuit d'été en pays basque. Ce roman n'a rien de romanesque. Il est l'instantané d'une heure de la plénitude humaine, une vision naturelle des vacances d'un Parisien lâché dans la douceur. J'aime qu'il n'ait pas pensé à nous faire part de ses théories philosophiques ni à jouer au plus fin avec l'ennemie, ombre de femme, d'ailleurs bien indigne du cœur d'un homme vraiment épris. Ah ! il y a des étés qui contiennent toute la vie d'un amant, et plus tard, n'est-ce pas, c'est le commencement de l'hiver éternel. On cache sa peine, on s'y habitue et on en sourit, mais la cendre tombe lentement, l'oubli vous enveloppe... on ne se souvient même plus d'avoir eu chaud. La vie ordinaire, c'est un frigorique dans lequel on se conserve... sans goût ! Vous savez bien, ces viandes et ces fruits des grands Terminus... qui sont toujours insipides ?

Le Cœur et l'absence, par Léon Daudet. Ce n'est un mystère pour personne ici que mon horreur des histoires d'adultère dans le

roman ou dans la vie. Je suis étonné de constater l'éternelle envie de tromper... le lecteur sur la qualité de la marchandise féminine qu'éprouvent presque tous les menteurs romanesques. C'est le grand reproche fait par nos ennemis à la France bien avant qu'ils y eussent porté la torche... purificatrice. Le malheur n'est pas dans l'invention, il résida surtout dans le talent. Et voici que Léon Daudet, le prophète de *l'Avant-Guerre*, se précipite à son tour sur le monstre... pour lui arracher les dents ou en montrer, plutôt, la beauté d'allures. J'ai eu l'audace de blâmer Paul Margueritte. Je ne veux pas manquer de courage devant Léon Daudet. Messieurs les romanciers ont-ils vraiment à ce point l'oreille de nos ennemis ?... *Le cœur et l'absence* ? Est-ce bien du cœur dont il s'agit ? Une petite femme étourdie et prédisposée par son atavisme aux actes irraisonnés se jette dans les bras d'un savant de cinquante ans. Quelle tentation ! Un homme de cinquante ans, passe encore... puisque les jeunes sont aux fronts, mais un savant, un médecin ? Quelle main de caresse que celle d'un homme qui a touché toutes les plaies humaines ! Elles ne sont vraiment pas dégoûtées, nos vaillantes Parisiennes. Quand arrivera-t-on à prouver aux femmes qu'un médecin devrait leur inspirer la même horreur sacrée qu'un prêtre... et une horreur encore plus physique, sincèrement, que morale ? Ce livre est fort bien écrit, avec une ironie qui ne cesse pas d'être terriblement française. Enfin, on a la consolation d'aller à Berlin... par l'adultère, et cela devrait navrer les auteurs de ces histoires-là. Non ! Non ! Ces femmes, ces folles, ces poupées de romanciers ne sont pas les vraies Parisiennes et quant au savant qui se tue lâchement pour cette... malade, enfant impure, ce n'est pas un homme, c'est une loque dont il était bon de nous débarrasser, et Léon Daudet a sagement agi en l'expédiant dans l'enfer... des bibliothèques !

Le Cran, par Paul Patté. Bon titre, excellent titre, tellement d'actualité que les auteurs se le disputent et parlent de faire des procès pour s'en adjuger la propriété. Préface par le général Niox et postface par Frédéric Masson, ce livre-là est un recueil de glorieuses anecdotes tendant à prouver que le civil *tient*. (Il est même au *cran d'arrêt*, le civil !) Ce sont des lettres de mères, de femmes, de fiancés qui ont la simplicité un peu contrainte par les termes techniques du jour ,de la vérité, de la lourde et sinistre vérité administrative. On sent que celui qui a classé ces documents a gardé dans les mains le frisson d'admiration et de compassion qu'ils lui ont communiqué. C'est tout un peuple à genoux devant le métier à tisser la gloire et ne comptant ni ses larmes ni ses peines ensevelis dans le linceul si noblement drapé autour de lui : « J'ai acheté deux paires de chaussures brodequins pour mes garçons... Ainsi que des chemises pour mes petites filles, le tout montant à 50 francs et dont je

garde les autres 50 francs pour faire face honnêtement à ce passage i dur de la vie. » Faire *face honnêtement* ! Voilez-vous la vôtre, emmes qui pourriez penser à autre chose durant le passage de la nort !

Les Autels morts, par Reynès-Monlaur. Vivant dans un anien couvent, respirant cet air, jadis saturé par l'odeur de l'encens, ette fameuse odeur de sainteté dont nous parlent les pères de l'église atholique comme d'une chose existante, perceptible à nos sens, cette eune fille si dévouée et déjà sacrifiée sur les autels de la patrie devait n venir à la suprême vision d'un au-delà plus poétique ou plus atteur que la sèche netteté de la philosophie protestante. Au reste, uther et Calvin n'osèrent pas cesser d'être des hommes et il faut un ieu, bien vivant ou bien inventé, pour les femmes. En un joli style ès élégant et dans une sévérité très consciencieuse, ce livre est crit. On en doit louer la grande pureté d'intention.

Chignolle, par Marcel Nadaud. Récits de la guerre aérienne, e roman, à peine romanesque, nous offre un *Gaspard* de l'aviation ui mène joyeusement sa vie de combat, et *Chignolle*, aux gloires u plein ciel, aurores ou couchers de soleil, n'est plus le petit mécano lagueur. Il ne retrouvera la terre, avec ses dangereuses aspérités, u'avec une certaine terreur de ses contingences, car il est devenu ne sorte de demi-dieu.

Le Veau d'or et la Vache enragée, par Francis de Mioande. On croirait lire l'innocent et si attachant Charles Dickens. n Dickens plus jeune, bien moderne, essayant de ne pas rire luiême des folies très bien ordonnées qu'il débite. Ceci est un conte our grandes personnes, la très philosophique histoire de morale en tion d'un novateur exploité. Sans cesse le sable de ses édifices s'éoule sous ses pieds impatients, mais il recommence à bâtir sur nconnu, sur l'idéal qu'il s'efforça de réduire à un calcul probant. musant et très gracieusement orné de types vraiment caricaturés après nature, ce conte peut endormir bien des souffrances présens. Il faut bénir les distillateurs de bon elixir d'oubli !

La Nuit d'été, par Charles Derennes. Où la femme la plus dinaire, la fille la moins douée pour nous plaire peut devenir une esse couronnée d'étoiles par la magie du désir exaspéré. Ce poète, i n'a pas touché à la réalité de sa maîtresse, la magnifie de toute mpleur d'une nuit d'été durant laquelle il a pu contempler tout nfini de l'amour insatisfait. Plus tard, après le suicide du petit nant oublié dans le coin aux pantins cassés, peut-être un sage virement s'opérera sur le mariage de raison !

L'Eclaireuse, par René Star. Elle joue du clavecin, ce qui est oins banal que de jouer du fifre allemand, mais elle vient en France ur jouer surtout des bons Français naïfs qui, au fond, méritent

leur punition. Tout s'arrangera heureusement à la victoire de la Marne où le blessé doublement du cœur et de la tête retrouvera son premier amour idyllique sous le voile de l'infirmière.

L'Envolée, par Elie Dautrin. Le fils d'un quincailler de Nice se sent, dès l'enfance, *quelque chose là*. Il ne peut se soutenir à la baguette de l'imagination qui l'a touché et fatalement il sera homme de lettres... aussi facilement que... dans un roman. Il rencontre une femme de lettres, Clara Valrice, qui le lance, je ne trouve pas d'autre expression, jusqu'aux nues de la gloire. Tous les journaux, toutes les revues sont à ses pieds... mais la femme, son bon génie, sachant que la blessure de guerre le rend plus faible physiquement, s'efface pour lui laisser toute sa force de littérateur. Ce qui m'amuse le plus dans ces sortes d'histoire, c'est la manière dont *on lance* les gens de génie... Alors que, jamais, un homme de lettres, même très médiocre, n'a pu arriver de cette façon-là. Enfin c'est une noble répartition des chances et un beau rêve se réalisant... *par les moyen du bord.*

L'Ame des chefs, par Jean des Vignes Rouges. Quand on réunira tous les ouvrages d'imagination faits sur la grande guerre avec les meilleures intentions du monde et les plus scrupuleux documents, on s'apercevra du chemin parcouru par la persévérance des combattants et la force de leur héroïsme... C'est alors qu'il faudra peut-être s'étonner que l'on ait tant tardé à aller à Berlin. A-t-on mesuré, le nombre de kilomètres que feraient toutes les citations déroulées ?... Nous avons confiance en l'âme des chefs et en l'âme des soldats. C'est pour augmenter cette confiance que les auteurs s'efforcent de lever le voile de l'anonymat trop souvent jeté sur nos héros par les autres chefs, les chefs civils, ceux qui ont le temps d'être jaloux !

Superkulture, par Denis Guillot. Ils sont vraiment bien étranges, ces savants et ces soldats ennemis, peints par quelqu'un qui a dû les voir dans leur milieu ! Ce lieutenant qui ordonne à sa jeune femme le corylopsis du Japon pour les cheveux et l'opoponax pour les pieds... en 1914. Je préviens l'auteur, pour l'amour de la technicité. dans la parfumerie, que ces deux parfums étaient en vogue vers... 1885.

Ça m'étonne que ce retour... de fragrance sorte d'une superkultur datant de l'ère actuelle. Enfin ! Quant aux raffinements des supplices pour animaux, les essais de *l'enthonine* et de *l'érébine*, nous avons aussi bien chez nous et il me semble inutile d'accuser de cruautés superflues et superkulturesques les savants allemands qui ont au moins l'excuse d'une éducation sans aucune aménité, tandis que les nôtres sont... français, c'est-à-dire doués d'un cœur sensible, dit-on. Je tiens à la disposition de l'auteur la nomenclature des supplices variés autant qu'absolument sans intérêt scientifique

ue font subir nos vivisecteurs bien en cour au plus doux et au plus oli des animaux. Allons! Allons! Corrigeons-nous de nos défauts t surtout de *nos fausses sentimentalités*. Nous irons ensuite à Berlin ça, je ne veux pas en douter, pour y reprendre nos pendules.

Les colombes poignardées, par Maurice Magre : « La guerre nous a montré avec une terrible évidence combien sont fragiles nos affections et combien ceux qui paraissent le plus semblables et qui sont liés pour une brève éternité peuvent aisément, au bout de quelques mois d'éloignement, devenir, indifférents et étrangers. Que de femmes auront découvert, après la première épouvante de la solitude, que cette solitude a deux visages : celui de l'ennui et aussi celui de la liberté. » Il est plus que certain que la guerre est un bienfait... pour les malfaiteurs, mais je ne vois pas l'utilité de le raconter en termes aussi galants... et dans une fumerie d'opium où les colombes poignardées ont l'air de perruches infectieuses!

Les bourreurs de crânes, par Pierre Mac-Orlan. Innocentes et amusantes, ces petites histoires ne feront au moins de mal à personne et je sais des blessés qu'elles distrairont dans une ambulance pas loin du front. Le crabe qui *marche droit* pour avoir bu la bouteille de champagne rencontrée sur la grève est la preuve née qu'un éclat de rire bien franc est encore le meilleur des remèdes contre le cafard : « *Les bourreurs de crânes* nous ont fait passer une bien bonne soirée. On a pu rire sans tension nerveuse », a déclaré un médecin. C'est une citation... pour Mac-Orlan.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Maurras : *Les Amants de Venise, George Sand et Musset, nouvelle édition augmentée d'une préface*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Boccard. — Pierre Kohler : *Mme de Staël et la Suisse, étude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits*, 1 vol. in-8, 12 fr., Payot. — Charles Guy : *Epaves littéraires*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Jouve. — Marcelle Delmas : *Les bonheurs secrets*, 1 vol. in-16, 2 fr., Fasquelle. — *René*, par Chateaubriand, avec une préface de Ad. van Bever, 1 vol. in-16, Crès.

M. Charles Maurras nous donne des **Amants de Venise** une nouvelle édition, augmentée d'une préface où il se félicite lui-même de l'exactitude de sa première version. De tous les documents inédits publiés depuis, pas un fait, dit-il, pas un mot qui puisse nous convaincre d'une erreur, même vénielle :

Sur l'essentiel et l'important des points controversés, sur celui qui est au fond le seul débattu, il faut en prendre son parti. Alfred de Musset a bien été le céleste innocent qui, retour d'Italie, pouvait écrire à George demeurée là-bas : « *Tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime*... (30 avril 1834). » George reste à jamais la simulatrice inouïe qui réussit à se faire écrire par son poète berné, renvoyé, mais subtilement laissé incertain de la forme de

son malheur : « *Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes*... (19 avril) ».

Jugement tout de même un peu trop péremptoire. G. Sand avait ses raisons pour tromper Musset, et Musset était-il si innocent que le dit Charles Maurras ? Ce qui fait la beauté et la tragédie de cet amour, c'est justement cette complication de sensualité et de sentiment en dehors de toute « innocence » et de toute « simulation ». Le péché de Musset était sans doute son épuisement nerveux, et il faut comprendre que George Sand, dont la féminité était exagérée, ne pouvait prendre conscience d'elle-même que dans l'amour physique. Pagello n'eut pas d'autre fonction, mais les sensations sexuelles s'accompagnent toujours chez les femmes d'une petite flamme sentimentale, et de serments momentanés de fidélité éternelle. Ce fut l'amour-propre qui empêcha Musset de revenir vers George Sand, sans rancune, mais je pense aussi qu'il eut raison, car l'amant qui pardonne est méprisé de sa maîtresse. Au surplus, George Sand, comme toutes les femmes, ne fut pour Musset qu'un prétexte à émotions et il en a extrait une mine de diamants et de larmes : sa poésie.

Mais George Sand avait besoin du ferment de l'homme pour engendrer ses romans et on sait qu'elle n'a pas dédaigné d'utiliser le stupide Pagello pour ses *Lettres d'un Voyageur*. Pagello fut, quelques mois, toute l'humanité, pour George Sand, et il ne faut pas s'indigner de la lettre qu'au chevet même de Musset malade, elle lui écrivait : « ... je sais aimer et souffrir, et toi, comment aimes-tu ? L'ardeur de tes regards, l'étreinte violente de tes bras, l'audace de tes désirs me tentent et me font peur... je ne sais ni combattre ta passion, ni la partager... je te regarde avec étonnement, avec désir, avec inquiétude. » Les hommes dits supérieurs ne se sont pas encore habitués à voir les femmes leur préférer de simples taureaux... En amour, il ne faut accuser personne de trahison : on trahit pour ne pas se trahir, se sacrifier soi-même ; et il est vain de regretter que l'aventure de Venise n'ait pas eu un épilogue plus bourgeois.

L'erreur certaine des Amants de Venise, écrit M. Maurras, ne tient ni à l'âge ni à aucune circonstance personnelle et sociale de leur état. Ce fut une erreur e principe, consacrée par le poids des misères qu'ils en souffrirent et ne cessèrent de traîner toute la suite de leur vie. Pas plus que l'oubli réel, la consolation ne leur fut jamais accordée et ce ne fut pas faute de l'avoir appelée et sollicitée tour à tour. Ni l'amour de l'amour qui épuisait Alfred, ni le bizarre amour de soi qui agitait la pauvre George n'étaient ce qu'ils voulaient tous deux. Mais l'amour fuit ceux qui se cherchent, comble et couronne ceux qui se sont oubliés.

Erreur certaine, écrit M. Maurras ! Pourquoi vouloir ainsi rectifier et corriger le Destin ? Si la consolation ne fut accordée au cœur

du poète, c'est qu'il était inconsolable, et qu'au fond, en vrai poète, il n'aimait que la souffrance. Il eût vite rejeté George Sand de sa pensée si elle ne l'avait pas fait souffrir, s'il ne s'était pas fait souffrir de l'amour cruel qu'il cultivait pour elle. Consolation ! mais quelle plus belle consolation que cet épanchement des *Nuits !*

Ironie des choses, aussi que le chef-d'œuvre néo-classique de M. Charles Maurras soit le récit de cette aventure romantique, à laquelle son nom demeurera associé. Il semble pourtant que M. Maurras ne se soit attaché à la tragédie des *Amants de Venise* que pour nous préserver dans notre vie et dans notre littérature du poison romantique. Il écrit : « L'amour n'est pas un dieu, enseignait la sagesse antique ; l'amour n'est qu'un démon, tout ensemble bon et mauvais. » Oui, la sagesse antique fuyait l'amour comme un mal sacré et terrible, mais cet effroi ne fut jamais qu'un moyen de sentir plus vivement les angoissants délices de la passion. Avant de devenir classique, toute littérature fut romantique, c'est-à-dire vivante et passionnée, depuis les sanglots de la tragédie grecque jusqu'aux plaintes de Sapho, se tuant par amour, et jusqu'aux hurlements de Phèdre, plus inassouvie et plus romantique que les œuvres complètes de George Sand. En littérature, tout ce qui est expression nouvelle de la sensibilité peut être qualifié de romantique. Contentons-nous donc, loin des classifications trop simples, d'enregistrer les pulsations de la vie, sans essayer d'imposer aux artistes une formule déjà refroidie. Toute régression vers les perfections cataloguées du passé ne saurait produire qu'un monument artificiel, tel que le néo-classicisme.

§

Dans ce gros volume, cette thèse, qu'il consacre à **Mme de Staël et la Suisse**, M. Pierre Kohler a surtout voulu étudier la vie de l'auteur de *Corinne*. Son œuvre, écrit-il, est moins vivante que le souvenir de son âme enflammée, et une catastrophe qui effacerait ses œuvres complètes serait peut-être moins cruelle « qu'une tempête qui anéantirait la mémoire de sa personne et la palpitation encore perceptible de son cœur ». Qu'une pareille catastrophe soit épargnée à la littérature française, mais quelle tristesse dans cet aveu, qui nous ferait croire à l'inutilité d'une œuvre pourtant si lourde !

Si l'auteur a repris si minutieusement, en un immense volume de 750 pages in-8°, la vie de Mme de Staël, c'est, nous avoue-t-il, que « ses origines, sa vie, et son *aboutissement* » ne lui paraissent pas être exactement tels que ses biographes les ont vus ». En somme, écrit-il, Mme de Staël appartient à la Suisse par ses origines, et ce qu'il tentera d'évoquer dans ces abondants chapitres, ce seront les relations de Mme de Staël avec les Suisses.

D'abord, l'éducation de Germaine Necker fut protestante et calviniste. Dans une lettre à la fille de la Conseillère Reverdil, Mme Nec-

ker demande qu'on lui expédie une Bible et un Nouveau Testament, de la plus nouvelle version, ainsi que le Catéchisme d'Osterwald,« en un mot, les livres de piété qui peuvent lui être nécessaires pour l'instruction de ma petite qui commence à parler et à comprendre ». Ces livres, insiste-t-elle, lui sont absolument nécessaires.

Donc, première empreinte calviniste jusqu'à douze ou quatorze ans, où Mlle Necker se libérera de l'influence de sa mère pour se soumettre à celle de son père. Grâce à sa mère, à qui elle devait déjà ses impressions et sa formation morale profonde, — grâce aussi, je pense, à ses dispositions spéciales, — ses facultés intellectuelles commencèrent de prendre un accroissement prodigieux qui la rendirent prématurément célèbre. M. Kohler n'est pas très éloigné de penser que cela vient de l'influence de Calvin. Mais Mme Necker transmit aussi à sa fille le goût des choses de l'esprit et surtout ce goût de la société « qui s'accompagnait de la crainte de la solitude et d'une incompréhension de la nature parfaitement caractérisée ». Comment douter de l'hérédité? Elle lui inculqua encore, au cours de l'éducation première, des idées religieuses, mais particulièrement un sens moral dont on ne saurait exagérer l'importance.

Lorsque sa mère l'eut ainsi comblée de ses dons, son père y ajouta le sens civique, ce qui explique l'intérêt passionné qu'elle porta aux manifestations politiques et sociales. Ainsi comblée par ses excellents parents du sens moral et du sens civique, et des dons de l'intelligence, Germaine Necker ne pouvait pas ne pas devenir un grand écrivain.

Mais quelle place tient la Suisse dans cette élaboration d'une femme de génie? M. Kohler répond : on peut dire que toute la morale que Mme Necker a imposée à son enfant vient en droite ligne de la cure de Crassier (le goût de la prédication); son sens économique est genevois, et plus encore ce sens civique que Rousseau a révélé à la France de son siècle, parce qu'il était citoyen de Genève comme M. Necker. Genevois aussi ce penchant de l'esprit à la critique qui aboutit d'un côté au talent comique, de l'autre à l'analyse scientifique. La Suisse a donc agi sur Mme de Staël par l'hérédité et l'éducation premières, mais, avoue M. Kohler, elle n'a pas été suisse tout à fait : elle a appelé bien haut la France sa patrie et lui a fait hommage de son talent et de sa gloire.

En 1788, expose l'auteur, Mme de Staël publie ses lettres sur les ouvrages et le caractère de Rousseau. On sent qu'elle l'aime, l'admire : elle l'imite. Rousseau genevois, et « genevois du bas », a gagné Mme de Staël à son idéal spartiate, et il l'entraîne avec lui à l'assaut du théâtre, des salons et des mœurs aristocratiques *Delphine*, par son sujet, son inspiration, et plusieurs détails de sa composition, trahit l'imitation de *la Nouvelle Héloïse*. Sans Rousseau, continue M. Kohler, Mme de Staël n'eût pas trouvé un terrain

préparé pour son œuvre, mais il paraît possible que sans lui elle eût fait en ébauche la même œuvre cosmopolite, « parce qu'elle puise aux sources dont il n'est que l'un des filets, parce qu'elle plonge ses racines dans Genève protestante et anglophile, et dans la Suisse, anglophile et germanique ».

En résumé, Mme de Staël n'a point d'autre point de vue que la morale. Elle moralise, elle prêche, elle enseigne, et son maître Jean-Jacques est comme elle un pédagogue. La Suisse était alors une pépinière de pasteurs et d'instituteurs. Cette remarque me semble très juste.

Rousseau, explique M. Kohler, affranchit l'homme et l'isole. Cet individualisme qui caractérise Mme de Staël et Benjamin Constant semble l'aboutissement de la tradition protestante et républicaine, de la tradition romande et suisse.

Mais tandis que Rousseau hait la société, Mme de Staël ne se plaît que dans les salons : elle est sociable et mondaine profondément. Mais quelque chose en elle proteste contre le charme du monde, et l'individualiste, en elle, combat la mondaine. On retrouve ce conflit dans son œuvre. *Delphine* et *Corinne* ne sont-elles pas deux fortes personnalités en lutte avec les conventions sociales? La moitié de son livre sur *l'Allemagne* est une hésitation entre Paris, où l'on cause dans des cercles délicieux, mais où l'on est diminué par l'étroitesse des principes, et les petites résidences allemandes, où l'on s'ennuie, mais où les grands talents peuvent prendre essor sans que le monde les mette en cage. C'est donc la France qui a formé Mme de Staël pour le monde. C'est l'individualisme de la Suisse rustique, c'est l'esprit ombrageux des cités républicaines qui proteste au fond d'elle-même contre le signe de la Société. Ces remarques sont fort justes, semble-t-il.

Sentimentale et mélancolique, romantique avant la lettre, continue M. Kohler, Mme de Staël trouva dans le monde germanique un écho à sa voix intérieure. Elle découvre et pénètre l'Allemagne, découverte et révélation auxquelles les Genevois et les Vaudois l'avaient dans une certaine mesure préparée. Ce furent ses amis suisses-allemands qui la poussèrent vers la frontière du Rhin, et c'est Genève qui lui a montré que l'on peut sans s'avilir s'assimiler matériellement et spirituellement les supériorités étrangères. Et M. Kohler fait ressortir le caractère suisse du cosmopolitisme en art et en philosophie.

Mme de Staël n'est pas artiste : elle commence à écrire « en langue suisse », puis elle épure son vocabulaire, mais sans atteindre jamais à l'expression colorée, au charme musical, « à la limpidité d'où la force découle ». Sa langue est la langue du penseur et du moraliste, pliée à la forme de la conversation.

Je n'ai pu que résumer ici très brièvement l'énorme volume de

M. Pierre Kohler qui nous mène jusqu'à la mort de Mme de Staël. Il nous donne son testament qui dans son ensemble est inédit. Mme de Staël y fait une touchante énumération des êtres qu'elle aimait le mieux et de ceux qui l'avaient le plus fidèlement servie. Voici le début de ce document, qui est une apologie de son père et une affirmation des idées morales que sa mère lui avait inculquées :

Je recommande mon âme à Dieu, qui m'a comblée de biens dans ce monde et qui m'en a comblée dans la main de mon père, à qui je dois ce que je suis et ce que j'ai et qui m'aurait épargné toute mes fautes si je ne m'étais jamais détournée de ses principes. Je n'ai qu'un conseil à donner à mes enfants, c'est d'avoir en tout présents à l'esprit la conduite, les vertus et les talents de mon père, et de tâcher de l'imiter chacun suivant leur carrière et selon leurs forces. Je n'ai connu dans ce monde personne qui ait égalé mon père, et chaque jour mon respect et ma tendresse pour lui se sont gravés plus profondément dans mon âme. La vie apprend beaucoup, mais pour toutes personnes qui pensent elle rapproche toujours plus de la volonté de Dieu ; non que les facultés s'affaiblissent, mais au contraire parce qu'elles s'augmentent.

§

Sous ce titre : **Epaves littéraires**, M. Charles Guy, l'auteur de Curiosités historiques sur *Bourbon-l'Archambault*, a réuni de vieux souvenirs qu'il destine à un public choisi. Je veux extraire de ce volume quelques fragments du récit d'une visite à Lamartine en 1866, au château de Montceau :

... Il écrivait devant un bon feu de sarments ; il avait sur ses genoux une tablette couverte de feuilles volantes noircies par son écriture allongée et il appuyait son coude sur un tabouret assez élevé pour lui permettre d'écrire plus facilement. Une tabatière de forte dimension était déposée contre le pied gauche de son fauteuil, de temps à autre il y puisait avec une distinction si naturelle, qu'il n'y paraissait point. M. de Lamartine avait pour vêtement une casaque en flanelle rayée qui peut-être n'était autre que celle de Mme de C..., l'ange de charité qui le consola dans les jours d'amertume et le veilla jusqu'au moment suprême. Il portait au cou une large cravate sur laquelle s'encadrait un menton proéminent.

Il parle de la Révolution de 1848, et il conte que le jour même où elle éclata, il ne se doutait de rien :

J'avais la grippe, nous dit-il, et je me rasais, lorsqu'on vint m'avertir que le peuple de Paris marchait vers l'Hôtel de Ville. Je passai mes bottes à la hâte et je sortis sans plus d'apprêt. Que le peuple a été beau un moment en 1848 ! s'écria-t-il plusieurs fois avec enthousiasme ; le peuple a été sublime !

— Et le peuple n'était pas mûr cependant...

— Si c'était à recommencer, je ne me mêlerais de rien, nous dit ensuite le poète avec une grande expression de tristesse, et en faisant un retour subit sur son passé politique. L'expérience est une dure leçon.

Et puis il parla de ses affaires personnelles, de ses insatiables cré-nciers qui l'obligeaient à un travail incessant :

Il a fallu me remettre au travail, dit-il ; malgré ma vieillesse, je tra-aille, ainsi que vous pouvez le constater, comme si j'avais vingt ans. Je e lève à trois heures du matin pour écrire mes *Mémoires*. Et il nous ésigna les feuilles éparses qu'il avait sous la main. Dans deux mois je pu-ierai deux volumes ; mais, ajouta-t-il, avec une expression de douleur rofonde qui contracta son visage et qui nous émut, je ne pourrai jamais 'acquitter avant de mourir. Cette pensée attriste ma vieillesse et abrège es jours.

Et nous voyons le vieux poète se lever, redressant sa haute taille, our reconduire ses hôtes : ses jambes flageolaient sous le poids de on corps. Et lorsqu'il fut seul, il regagna sans doute son large uteuil, prit dans la vaste tabatière posée à ses pieds une discrète ncée de tabac et, le menton dans sa large cravate, continua d'écrire s mémoires.

§

Nous demandons à la vie de grands bonheurs, elle nous les refuse uvent, et nous dédaignons les « bonheurs naïfs et délicieux qui happent à nos sens en raison de leur simplicité, et dont la vie est mplie ». Ils sont pourtant, nous insinue Mlle Marcelle Delmas dans n petit livre : **les Bonheurs secrets**, les seuls attraits de xistence.

Apprenons avec elle à être heureux en ne dédaignant rien de la vie. os jours, écrit-elle, sont parsemés de plaisirs souriants et faciles que us semblons nous ingénier à ne pas voir. Et je veux cueillir dans petit bréviaire de la religion du bonheur ces deux pensées :

Une douleur consciente s'amoindrit par la connaissance de son propre lheur. Toute peine agréée s'efface en raison de son acceptation.

Un chagrin porte toujours en soi le germe d'un bonheur déformé.

§

Voici encore, réimprimé luxueusement sur l'édition de MDCCCV, ec une préface, des variantes et des notes par M. Ad. van Bever, le it chef-d'œuvre de Chateaubriand : **René**, isolé cette fois de son éparable *Atala*. M. van Bever, dans sa préface, effleure l'énigme Lucile... et la résout par cette insinuation : « Peut-être n'est-il nt de chasteté dans l'amour », indiquant toute la ferveur que cette e de jeune fille avait donnée à son frère. Lucile fut la vraie muse René.

Edition de luxe, ornée d'un très beau portrait, d'après Girodet.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le finalisme et la guerre. — La guerre a eu son influence sur l'enseignement supérieur en France : des professeurs ont abandonné leurs enseignements pour se consacrer plus complètement à la défense nationale ou à l'étude des problèmes d'après guerre ; en revanche des savants étrangers, en particulier des Belges et des Suisses, sont venus faire des cours et des conférences dans nos universités. Et cela a donné lieu à des comparaisons intéressantes. Tandis que chez nous domine la tendance à ne faire aux étudiants que des cours « de faits », chez nos voisins il semble qu'on craigne beaucoup moins l'influence des idées philosophiques sur l'éducation scientifique des jeunes gens. Toutefois il faut déplorer que les idées finalistes aient encore tant de vitalité à Bruxelles et à Genève.

J'ai déjà parlé, dans ma dernière chronique, des conférences faites au Muséum par le professeur Massart. Cet éminent botaniste est un *biologiste* au sens vrai du mot : il a passé sa vie à observer les plantes *vivantes ;* il en parle avec amour ; il a assisté à leur croissance ; il a noté leurs multiples manifestations vitales ; il les a vues se modifier suivant les climats et les conditions du milieu... et malgré cela, il en est encore à invoquer, comme son maître Errera, le finalisme, pour expliquer les formes, les ornements et couleurs des plantes.

Les formes seraient en harmonie avec les exigences extérieures. Ainsi les feuilles des arbres à Java prendraient l'aspect de gargouilles, pour recevoir sans inconvénient les avalanches qui caractérisent le climat des tropiques. Dans nos contrées, les pluies sont peu redoutables : aussi les pétioles des feuilles de nos arbres peuvent être, sans danger, plus courts et moins souples que dans les pays aux pluies diluviennes. Mais il n'est pas de fleurs qui ne redoutent l'eau, à cause du pollen qui s'altère si facilement à son contact. M. Massart fait remarquer que les fleurs printannières ont souvent la forme de petites cloches pendantes, de parapluies en miniature ; le printemps étant une saison particulièrement pluvieuse, les fleurs protégeraient ainsi leur pollen... Cette explication me paraît bien sujette à critiques. En juin il y a peut-être moins de fleurs en forme de parapluie qu'en avril, mais que de fois a-t-on vu, du moins aux environs de Paris, les pluies torrentielles de la Saint-Médard se prolonger pendant une quarantaine de jours. Il est regrettable qu'un botaniste aussi érudit des choses de la nature que l'est M. Massart ne se soit pas préoccupé davantage du problème du *déterminisme* des formes végétales. Il y a là, comme j'ai pu m'en rendre compte moi-même, une masse d'observations et d'expériences des plus curieuses.

Les botanistes professionnels ont beaucoup étudié les « moyens

le défense » des plantes. Les épines, en particulier, constitueraient une protection très efficace contre les herbivores. Tout le monde connaît les houx aux feuilles épineuses ; d'après M. Massart, quand ces arbustes deviennent des arbres, sur les hautes branches les feuilles ne portent plus d'épines : et ceci parce que les herbivores de nos pays ne peuvent les atteindre. La question des épines du houx est précisément une de celles que j'ai eu l'occasion d'étudier, et, quand on l'envisage à un autre point de vue que celui de la finalité, on constate qu'elle est beaucoup moins simple que ne l'a présentée M. Massart. Sur tel rameau, même parmi les plus accessibles, suivant les saisons et les conditions de milieu, les feuilles peuvent former beaucoup d'épines, ou peu d'épines, ou pas d'épines du tout ; cela paraît en rapport avec la sensibilité aux agents du milieu extérieur des bourgeons foliaires. Aux confins des déserts, les palmiers, comme la plupart des plantes de ces régions, portent des épines, car, dit M. Massart, des troupeaux d'herbivores passent souvent par là ; dans des îles où il n'y a pas d'herbivores, on n'observe jamais un seul palmier à épines. Mais je rappelerai ici les curieuses expériences des élèves de M. Gaston Bonnier sur la production expérimentale, par dessiccation, des plantes à épines.

§

Il n'y a pas de domaines où les idées finalistes ne soient plus intervenues que dans celui des couleurs des plantes et des animaux. Le plus souvent on a cherché l'explication des matières colorantes fabriquées par les êtres vivants dans leur utilité vis-à-vis de ces êtres. Dans certains cas, on s'en trouve fort embarrassé : Pourquoi par exemple le palais de l'orang-outang est-il noir, alors que celui du chimpanzé est rouge ? A Java, dans les sous-bois, les fruits charnus sont bleus ; M. Massart ne s'explique pas pourquoi. Heureusement pour les finalistes, les réponses aux *pourquoi* sont souvent plus aisées. Pourquoi les plantes ne sont-elles pas noires ? Si elles étaient noires, il y a beau temps qu'elles seraient toutes mortes, rôties par le soleil. En réalité,les feuilles sont jaune verdâtre, et cela leur permettrait d'utiliser pour le mieux la lumière qui les éclaire le plus souvent, à savoir celle reflétée par le ciel ; le ciel, en effet, est bleu le jour, et rouge le matin et le soir ; or, les rayons bleus sont absorbés par les corps jaune-orange et les rayons rouges par les corps verts, et par conséquent la lumière du ciel est captée par les feuilles. Telle est du moins l'opinion de M. Massart. Pour ce botaniste, les couleurs des fleurs ont été créées pour attirer les insectes ; il a remarqué, en effet,que toutes les fois que le pollen est une poussière sèche facilement transportable par le vent, les fleurs sont incolores ; les fleurs visitées par les papillons de nuit sont blanches, car c'est ainsi qu'elles sont le mieux visibles au clair de la lune ; dans les forêts

tropicales, où les fleurs risquent d'être dissimulées par le feuillage, il arrive, comme c'est le cas chez les Broméliacées, qu'une rosette de feuilles, au moment de la floraison, prend une teinte rouge vif, constituant ainsi pour les insectes une sorte de signal avertisseur. Cette teinte est aussi celle de la plupart des fruits charnus, qui se signalent ainsi à l'attention des oiseaux, chargés de la dissémination des graines. Les mammifères eux aussi peuvent servir à cette dissémination quand les fruits possèdent des crochets ; aussi de tels fruits sont-ils très fréquents le long des sentiers, mais on n'en trouve jamais sur les arbres, du moins dans notre pays, où il n'y a pas de mammifères grimpants.

On voit combien sont séduisantes les considérations finalistes. Les relations des plantes et des animaux peuvent donner lieu à bien des récits attrayants, susceptibles de frapper l'imagination, mais peu favorables pour former des biologistes, soucieux de rechercher les mécanismes en jeu dans les êtres vivants.

§

Dans les conférences qu'il a faites cet hiver, à la Sorbonne, sur l'éducation de l'enfant, M. Claparède, professeur à Genève, s'est montré lui aussi tout à fait finaliste. Ce psychologue croit fermement que les animaux agissent à chaque instant suivant la ligne de leur plus grand intérêt ! Seul l'homme peut se payer le luxe de manifestations inutiles : ainsi, tandis que la perte saisonnière des poils ou des plumes chez les mammifères et les oiseaux doit être considérée comme une *fonction* utile, la chute des cheveux chez l'homme et la femme ne saurait avoir aucune utilité. Si M. Claparède connaissait aussi bien les animaux que l'homme, il aurait sans doute hésité à accorder à ce dernier le privilège des activités inutiles.

On ne peut s'empêcher d'avoir beaucoup d'admiration pour M. Claparède et pour son talent d'écrivain ; ses livres ont eu un succès considérable, et l'ont placé parmi les premiers psychologues contemporains. Et cependant sa psychologie ne sera pas celle de l'avenir. C'est fatal : le conflit entre la science et le finalisme s'accentuera de plus en plus, et la psychologie ne pourra pas faire autrement que la biologie : il arrivera un moment où elle devra rejeter elle aussi les idées finalistes.

En France, où, malgré tout ce qu'on a dit, les esprits restent sains et lucides, on voit déjà se préparer cette révolution des esprits.

Beaucoup de nos zoologistes, qui ont adopté les idées de Lamarck en les expurgeant de tout finalisme, refusent de parler de la sélection des plus aptes... M. Gaston Bonnier montre comment le climat façonne les plantes et M. Leclerc du Sablon consacre tout un livre à combattre la finalité... Et même parmi les psychologues, M. Georges Dumas, en homme d'avant-garde, déplore l'état d'esprit de maints

physiologistes contemporains, dont les excellents travaux faussés par l'erreur finaliste ne laissent encore rien entrevoir de la nature réelle des phénomènes de la vie.

Si à Bruxelles et à Genève les idées finalistes ont encore tant de succès, c'est sans doute que ces centres intellectuels n'ont pas su échapper complètement à l'emprise allemande et religieuse. On sait que l'Allemagne s'est montrée un terrain de culture particulièrement favorable pour le finalisme et le vitalisme. Mais on doit savoir aussi qu'il y a en France des centres de propagande pour le finalisme et le vitalisme : c'est de Montpellier, en effet, que nous arrive le livre du Dr Grasset : la *Biologie humaine*. M. Grasset cherche à y montrer qu'il y a un fossé profond entre la physico-chimie et la vie, un fossé profond entre les animaux et l'homme, « une véritable finalité dans tous les actes de la matière vivante ». Il déplore que j'aie essayé de faire le procès de la théorie renaissante des causes finales ; au nom de *tous* les finalistes il déclare que ceux-ci n'opposent pas le finalisme au déterminisme, et ne cherchent dans les causes finales, ni des explications ni des moyens d'investigation scientifique.

A ce propos, je rappelerai l'émotion causée, vers 1904, dans les milieux scientifiques et philosophiques, par des manifestes de savants allemands en faveur d'une tentative de conciliation entre le finalisme et le déterminisme physico-chimique. Au congrès international de philosophie, à Genève, le botaniste Reinke, « le grand prêtre du néo-vitalisme », s'est efforcé de montrer que le mécanisme, en s'érigeant en adversaire de toute considération téléologique, en ne voulant tolérer que les explications causales est tombé dans un dogmatisme qui l'a entraîné à d'insoutenables conséquences. Le reproche de dogmatisme ne peut s'appliquer au néo-vitalisme, pour lequel l'explication mécanique et étiologique et l'explication vitale et téléologique ne sont que des principes heuristiques également légitimes. Les Allemands excellent à concilier des choses inconciliables, et à employer des formules équivoques. On a déjà protesté en France contre les tentatives néo-vitalistes, je rappellerai les belles réponses à Reinke de Giard et de Anna Drzewina (*Revue des idées*, février 1905). Mais il faut profiter de toutes les occasions pour protester contre les manifestations de l'*hypocrisie* humaine, qu'il s'agisse de politique, de morale ou de philosophie. Puisse cette guerre, en conduisant à la victoire de la France révolutionnaire sur l'Allemagne conservatrice, nous débarrasser des préjugés scientifiques, moraux, sociaux et religieux, et en particulier du finalisme et du néo-vitalisme.

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

A propos du cinquantenaire de Baudelaire (Le Temps, 9 juillet). — *Le pangermanisme philosophique* (Le Figaro, 19 juillet). — Journaux du front.

A propos du cinquantenaire de Baudelaire, M, P. S. dans **le Temps** pense que cet anniversaire invite tout naturellement les amateurs de poésie « à rafraîchir leurs impressions et à reviser au besoin leur jugement ». Voici donc une révision et un rafraîchissement, selon M. P. S.

Baudelaire a été longtemps honni d'une partie du public, dont les principaux porte-parole ont été Brunetière et Faguet. Dans les *Questions de critique* (1887), Brunetière déclare que « le pauvre diable n'avait rien ou presque rien du poète, que la rage de le devenir ». Il le juge non seulement « prétentieux », mais « incompréhensible », ce qui étonne, car si Baudelaire a eu des disciples obscurs, il est lui-même parfaitement clair. Dans les *Nouveaux essais de littérature contemporaine* (1892), Brunetière expose que les *Fleurs du mal* offensent la morale encore plus que le goût, et il les range dans « la littérature infâme ». Dans un article de la *Revue* (ex-*Revue des Revues*) du 1er septembre 1900, non recueilli en volume, Faguet s'attache à démontrer que Baudelaire fut mauvais écrivain : il ne découvre chez lui aucune idée neuve, ni aucune espèce d'imagination. M. André Gide a réfuté Faguet avec indignation, et d'une façon souvent topique, dans ses *Nouveaux prétextes*. Ces négations radicales et hyperboliques n'ont eu d'autre effet que d'accroître l'impopularité de la critique universitaire. Il est certain que Baudelaire est un poète, un poète original, très riche d'idées, au moins d'idées poétiques, un maître du rythme et de la sonorité, un imaginatif et un musicien du verbe, infiniment séduisant et ensorceleur. On a le droit de répondre à ceux qui nient son charme et son sortilège qu'ils prouvent seulement leur incapacité d'y être sensibles. Il y a une surdité musicale, a dit Berlioz.

Est-ce à dire que tout soit inexact dans les invectives de Brunetière et de Faguet ? Non. Si Faguet a critiqué à tort certains passages, il est malheureusement vrai qu'il arrive à Baudelaire d'écrire mal, et l'apologie de M. André Gide sur ce point n'est pas entièrement convaincante. Il y a, dans les *Fleurs du mal*, trop de gaucheries, de lourdeurs et de platitudes. Il y a des vers dignes d'un rimeur d'odes ou de tragédies de collège. Comme beaucoup d'autres au dix-neuvième siècle, comme Vigny, comme Lamartine, Baudelaire est très inégal. Pour lui comme pour ces devanciers, il est préférable de faire grâce aux défauts en considération des beautés, qui l'emportent de beaucoup. Toutefois, l'apothéose de Baudelaire, à laquelle nous assistons depuis trente ans, est peut-être aussi une exagération. L'esprit d'opposition contre la doctrine officielle et un snobisme, qui s'en est mêlé, ont conduit nombre de jeunes gens, ou de gens qui restent longtemps trop jeunes, à le présenter comme le premier poète de son temps. On lit dans le dernier numéro d'une revue d'avant-garde, *les Solstices*, que *les Fleurs du mal* sont « le chef-d'œuvre de la sensibilité au dix-neuvième siècle ». Un chroniqueur comparait tout dernièrement Baudelaire à Shelley

et à Keats, sans prendre garde que sa doctrine est exactement le contraire de celle de ces deux grands Anglais. Et nous avons entendu un écrivain très parisien, lettré averti, le donner pour un grand penseur. Il pourrait bien y avoir du déchet.

Brunetière a mal posé la question. Mais la pensée et l'éthique de Baudelaire ne sont ni très fortes, ni très saines. Il ne s'agit pas de ses audaces de peinture ni de ses crudités de termes, mais de quelque chose de plus important et de plus profond. Ce satanisme de Baudelaire est vraiment puéril en soi, et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il repose sur des bases assez piteuses. Il est obsédé par l'idée du mal et du péché ; il y voit l'assaisonnement essentiel du plaisir ; et qu'il se révolte ou qu'il se repente, c'est toujours avec l'esprit chétif et banal d'une espèce d'enfant de chœur vicieux. L'anecdote qu'il conte dans le *Châtiment de l'orgueil* est d'une puérilité à peine digne des recueils de vulgarisation édifiante. Ses diableries, ses confessions, ses fermes propos, ses appels à l'expiation, ses humilités sont d'un dévot égaré et peu éclairé. Dans son journal intime (*Œuvres posthumes*), il parle, pour lui tout seul, un langage de la rue Saint-Sulpice. Ces chutes incessantes dans la boue, suivies automatiquement de prétendus réveils de l'ange, auraient exaspéré l'auteur des *Provinciales*. Et que dire de l'article sur « l'Ecole païenne » (l'*Art romantique*) ? et tant de diatribes, en style de basse polémique, contre les républicains et les libéraux ? et de tant de hargne contre Molière, Voltaire, André Chénier, Victor Hugo, Renan ? Il y avait, chez ce poète novateur, un fond de philistin et de marguillier. Ce qui est le plus absent de son œuvre, c'est la fermeté virile, incompatible avec certaines déchéances et certaines façons de s'humilier ; c'est la vigueur intellectuelle et la droite raison ; c'est, en un mot, la dignité humaine.

Il était bon de rappeler, au moment où les œuvres de Baudelaire vont entrer dans le domaine public, l'étrange jugement à son égard de nos deux grands critiques officiels d'avant la guerre, qui se sont spécialisés l'un et l'autre dans l'incompréhension absolue de toute poésie. Pour juger Baudelaire, Brunetière, qui s'était fait ermite sans avoir jamais été très diable, se place à un point de vue moral, et même, ce qui est pire, à un point de vue religieux, négation même de toute critique. Faguet, le grand styliste que l'on sait, se contente de reprocher au poète de ne pas savoir écrire et lui dénie, par surcroît, toute idée neuve et toute imagination. Une poésie n'est pas un système philosophique, et pourtant il y a certes plus de nouveauté et d'imprévu dans tel poème de Baudelaire que dans les mille et une divagations du pauvre critique. Que Baudelaire ait eu des défaillances de style, c'est une naïveté de le constater, et qu'ainsi que Vigny et Lamartine, il ait été très inégal. Verlaine aussi fut très inégal ; il n'y a que les Aicard et les Haraucourt qui trouvent leur équilibre dans une immuable médiocrité. Ecrire de Baudelaire qu'il est certainement un poète original, séduisant et ensorceleur, ce n'est vraiment pas assez : la formule pourrait presque s'adapter à M. Edmond Rostand.

Il ne faut pas oublier que toute la poésie verlainienne et symboliste, et, depuis, la plus jeune et la plus fraîche poésie partent de Baudelaire. C'est ce qui explique et justifie l'apothéose qui semble excessive à quelques critiques, plus moraux qu'ils ne voudraient le laisser paraître. Ce qu'ils reprochent obscurément à Baudelaire c'est d'avoir montré la nudité de son cœur et de ne l'avoir pas voilé d'hypocrisie. Ah ! s'il avait respecté les lois sociales, morales et religieuses, quel génie on lui reconnaîtrait ! Mais il n'eut même pas le talent de faire fortune et d'arriver à l'Académie.

C'est bien ce qu'avec Brunetière lui reproche M. P. S. : « La pensée et l'éthique de Baudelaire ne sont ni très fortes ni très saines », écrit-il. Suit le développement et l'accusation de satanisme puéril. Baudelaire répond lui-même :

« Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. »

Et lorsqu'il écrit encore dans *Fusées* :

... La volupté unique et supérieure de l'amour vit dans la certitude de faire le *mal*. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté.

C'est très humainement vrai. Le mal, chez Baudelaire, c'est la souffrance, et la souffrance n'est-elle pas le ferment de toute poésie ?

§

M. Julien Benda nous donne dans le **Figaro** une analyse des théories du pangermanisme philosophique, d'après l'ouvrage que M. Charles Andler a consacré à cette question, et où il nous expose l'effort des Allemands pour justifier leurs appétits par des raisons idéologiques : « Cette « souillure » de la science, écrit M. Benda, on peut dire que les Allemands l'ont portée à son comble.

Ce qui frappe tout d'abord, dans l'effort de ces penseurs, c'est sa continuité. Les auteurs que cite Andler se passent leur falot de main en main dès la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, sans une interruption. L'asservissement de la pensée à l'ambition nationale n'est pas en Allemagne, comme on le croit parfois, l'aberration de quelques isolés ; c'est une vraie tradition, c'est un mal endémique.

Ce qui frappe plus encore, c'est comme ces forcenés ont su faire servir à leurs fins *tous* les ateliers de la philosophie. Ici, c'est de la métaphysique qu'on extrait les droits du Germain à la maîtrise des races ; là, c'est de la psychologie des races ; là, c'est du moralisme chrétien ; ici, on exploite la philosophie de l'histoire ; plus loin, celle de l'art ; là-bas, celle de la « culture » ; ailleurs, l'anthropologie, la lingustique. Surgit-il un nouvel embranchement, — par exemple, une philosophie de la *Géographie politique* (de Fr. Ratzel, et qui semble singulièrement pénétrante), — vite il doit démontrer la légitimité du Hambourg-Golfe Persique. Il n'est pas jusqu'au cosmopolisme nietzschéen qui ne soit tourné (Driesmans) au profit de « la plus grande Allemagne ». Aussi bien, toutes les confessions sont

réquisitionnées ; non seulement les volontés théocratiques, le catholicisme comme le luthérianisme, mais l'anticléricalisme bourgeois (Fr Lange), mais le socialisme (Woltmann). C'est une vraie mobilisation générale.

Après avoir fait une énumération d'exemples fort curieux et probants, M. Benda essaie de dégager les idées fondamentales de cette méthode :

C'est d'abord cette idée que l'agent civilisateur de l'humanité n'a pas à être la raison, mais la « vie », dans ce qu'elle a précisément de plus opposé à la raison. Ce qui découvrira l'état de justice, selon Fichte et ses ouailles, ce qui définira des rapports vraiment moraux entre les individus comme entre les Etats, ce n'est pas l'intelligence, — avec ses concepts « morts », avec ses classes « toutes faites », entre lesquelles s'échappe la vérité « vivante » — c'est l' « énergie vitale », dans la mesure précise où elle parvient à se libérer de l'intelligence et se retrouve à l'état de pure action. Bien entendu, cette plongée dans la « vie toute pure » n'est possible qu'à l'Allemand, qu'elle prédestine à la conduite du monde. Et certes, elle s'est vue chez nous aussi, cette barbarie qui demande la morale à la partie tout instinctive de l'homme ; mais elle n'y a pas dépassé le champ de la fantaisie littéraire. En Allemagne, elle est l'essence, et depuis plus de cent ans (Kant excepté), de l'enseignement le plus grave et le plus écouté.

Une autre de ces idées, c'est que la condition politique d'un peuple doit être déterminée, soit par sa race, soit par sa langue, soit par la position de son territoire, soit par son passé historique, soit par les exigences de la « culture universelle », *jamais* par la volonté qu'il a d'appartenir à tel ou tel groupement. Cette proposition, il faut bien le dire, n'est pas dictée aux Allemands exclusivement par le calcul ; elle tient à une sincère impuissance où est leur âme de concevoir la liberté. Qu'on veuille bien méditer ce mot d'un de leurs historiens, rapporté par Zeller (*Histoire d'Allemagne*, tome IV, p. 145) : Le royaume de Bourgogne se souleva alors contre l'Empereur « par appétit de la liberté, *laquelle est, paraît-il, un bien inestimable* ».

Enfin, une autre idée organique du pangermanisme, c'est que les seuls rapports possibles entre Etats sont des rapports *de guerre*, non pas seulement parce que c'est la guerre qui « réalise le devenir historique », ni parce qu'elle « assure la haute moralité », mais parce que (Treitschke) les Etats sont des *puissances absolues*, c'est-à-dire telles qu'il n'existe pas de pouvoir plus fort qu'elles capable de juger de leurs différends et de leur imposer sa volonté. D'où il suit que, dans l'esprit de ces penseurs, si les rapports des citoyens entre eux ne sont pas ceux de la force, c'est uniquement parce qu'il y a des tribunaux. Que je puisse respecter les droits de mon voisin pour d'autres raisons que la crainte du gendarme, ou qu'en d'autres termes la conscience morale existe, c'est une notion qu'évidemment ces philosophes n'ont pas encore formée.

Conception de l'instinct comme principe civilisateur, impuissance à seulement *former* les idées de liberté et de conscience, telle est, au vingtième siècle, la capacité morale de l'élite dans la nation qui entend éduquer le monde.

Cette métaphysique est en effet très allemande, mais, allemandes

surtout, et vraiment indignes de toute philosophie, les raisons pratiques qu'ils en tirent. Mais n'insistons pas sur cette sorte de pragmatisme, en décrétant que, parce qu'ils sont nos ennemis, ils sont devenus tout à coup impropres à toute spéculation philosophique.

§

Reçu quelques journaux du front : l'**Echo du Boyau**, organe des Poilus du 214e, l'**Echo des Marmites**, Le **Tord Boyau** et le **Bochofage**, qui rivalisent d'esprit et d'ironie, **Poil et Plume** qui semble être la feuille littéraire de l'**Argonaute** et qui publie une page du *Feu* de Barbusse.

Mais voici une nouvelle feuille, l'**Horizon**, journal des Poilus, qui a l'ambition, et la réalisera sans doute, de devenir un journal sérieux, tout en conservant ce caractère humoristique qui caractérise les journaux du front. Déjà une petite revue des livres renseigne les lecteurs sur la production littéraire, critique, juste parce qu'elle est désintéressée.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Daphnis et Chloé de M. Maurice Ravel. — SOCIÉTÉ MUSICALE INDÉPENDANTE.

Les deux Suites de Concert que M. Maurice Ravel tira de **Daphnis et Chloé** bénéficièrent cette saison d'exécutions réitérées, ce dont je fus loin de me plaindre, n'ayant gardé d'une unique et lointaine audition de cet ouvrage au Théâtre des Champs-Elysées qu'un souvenir à quelques égards peu favorable. J'en profitai pour relire trois fois la partition, ce que j'aurais bien dû faire plus tôt. Je m'en expliquai mieux toutefois ce qui m'y gêna tout d'abord et continue de m'y désagréer. La « Danse religieuse » du début conserve, pour mon sentiment, un fâcheux accent massenesque. Certaines inspirations, dont en particulier le thème représentatif de Daphnis, ont une physionomie de plasticité tout extérieure qui les dépouille à l'excès d'émotion, sinon même de caractère. Mais peut-être cette sorte d'impassibilité serait-elle volontiers inhérente à leur prétexte, et ce que j'observais récemment à propos des sujets antiques en trouverait ici une corroboration nouvelle. On pourrait objecter qu'en somme il s'agit d'un « ballet ». Evidemment, et ce n'est pas sans conséquences auxquelles n'échappe point l'œuvre du musicien. La musique de ce ballet, en effet, dépasse singulièrement la portée du genre et on augure que, suscitée par une humanité plus profonde, elle eût instinctivement fouillé une émouvante tragédie mimée. *Daphnis et Chloé* constitue en réalité un véritable « drame musical » dont la trame sonore offre la cohérence et l'unité d'une vaste symphonie. Toute cette musique se tient et vit par soi-même, autonome, au point que la con-

naissance préalable des leitmotifs permettrait quasiment à un aveugle
e comprendre et de suivre l'action scénique. Car le drame, comme
l convient, est ici transposé tout entier dans la musique, et dans une
nusique intrinsèquement admirable à plus d'un titre. Et peut-être
cause de tout cela justement en serait-on induit à regretter plus
ort que le prétexte d'une composition de valeur aussi exceptionnelle
it été un ballet, qui presque fatalement exige des hors-d'œuvre
omme la « Danse guerrière » ou impose un morcellement choré-
raphique d'épisodes, au lieu de laisser le flot symphonique s'écou-
er logique et ininterrompu. C'est dans le drame lyrique qu'un tel
rt eût mérité de se déployer en toute magnificence et profondeur,
t c'est là qu'il faut souhaiter le rencontrer bientôt et l'admirer. Sans
oute, à priori, le prétexte d'une œuvre d'art est secondaire, et Rem-
randt a fait un chef-d'œuvre avec un étal de boucher. Mais cela si-
nifie simplement que la beauté artistique est d'essence spéciale, spé-
fique, et se divulgue indépendante du sujet autant que du but de
œuvre d'art, en ce sens que celle-ci peut fort bien être imparfaite
u nulle en dépit des intentions les plus nobles ou du plus transcen-
ant prétexte. Le cas de la musique, en outre, est assez différent de
elui de la peinture en l'espèce. On peut assurément, en musique,
réer de la beauté spécifique sur n'importe quel sujet et même sans
ucun. Mais, dans la musique pure, sans texte et sans programme,
est la sensibilité propre de l'artiste qui s'exprime en pleine liberté,
ndis que, lorsque le son doit traduire les actes ou pensées de per-
onnages et en commenter l'état d'âme, il est inévitable qu'un rap-
ort efficient s'établisse entre la psychologie de ceux-ci et la teneur
e l'œuvre d'art et que cette dernière dépende ou participe nécessaire-
ent en quelque façon de l'autre. L'intervention de la créature hu-
aine n'engendre pas seulement une émotion du même ordre, qui
mêle à l'émoi esthétique pour se condenser avec lui en une unique
plus vive impression, mais il n'est guère niable qu'une psycholo-
e plus complexe ne contribue à enrichir et aiguiser la puissance
xpressive de l'art sonore et n'influe directement sur son contenu
pécifique. Wagner en apparaît un exemple et, après en avoir sou-
ent et depuis longtemps médit, je serais assez tenté de croire qu'il
eut pas tort peut-être de risquer la métaphysique et même la
ystagogie afin d'exacerber de grandiloquent sublime, de corser de
ystère et de subtilité, de dilater de profondeur mystique le prétexte
umain de son œuvre. Car le pathos du verbe ici se résoud, radieu-
ment résorbé, dans le lyrisme musical et, selon le mot du drama-
rge lui-même, ce prétexte et tout son fatras, révolus, évanouis dé-
rmais, y sont « annihilés par la beauté sonore ainsi que la lueur
une lampe est éclipsée par la splendeur du jour ». Mais cette
auté purement musicale est née de ce prétexte et sans doute aurait-

elle pâti s'il n'eût pas été ce qu'il fut. Composé entre *Tristan* et *les Maîtres-Chanteurs*, le « ballet » — précisément — de *Tannhaeuser* semble en fournir un témoignage qu'on ne saurait guère méconnaître. Pareillement, les intermèdes chorégraphiques que Lulli et Rameau enchevêtrèrent à leur « tragédie mise en musique » ne font, à l'heure qu'il est, que souligner pour nous l'artificiel de ce spectacle et la superficielle inconsistance de cet art. A moins, comme dans le *Sacre du Printemps*, de s'exhausser au hiératisme et au symbole, la danse, en résumé, demeure entrechats et pirouettes. L'entreprise des Ballets Russes procura à M. Maurice Ravel l'occasion de produire son œuvre la plus considérable à un moment où notre Opéra subventionné ne l'eût probablement pas accueilli sans hésitation, et ce fut excellent. Mais les temps sont changés, par bonheur, et toutes portes sont ouvertes à un musicien de sa taille, qui a dorénavant la faculté d'élire des sujets à sa mesure.

Le genre que les circonstances lui imposèrent confère un peu à *Daphnis et Chloé* quelque chose de « l'opéra français » du XVIIIe, qui ne dépasse pas nos yeux et notre oreille. Grâce à la psychologie fruste des héros de la « Pastorale » du vieux Longus, la beauté musicale en apparaît surtout d'une sensualité apollinienne. Elle n'en est pas moins merveilleuse en soi. On n'y éprouve point ce frémissement intérieur, cette émotion humainement poignante, incisive, que provoquent *Miroirs*, *Ondine* ou *le Gibet* et dont vous étreint le *Trio*. On y a la sensation de la perfection accomplie dans le raffinement suprême. Aucune autre musique peut-être ne suggère à ce point d'emblée l'analyse intellectuelle émerveillée. Les développements ou variations des motifs conducteurs y sont de l'ingéniosité la plus rare, parfois la plus inattendue, telle la métamorphose finale du thème de Chloé pour former le fluctueux dessin obstiné de la « Danse générale » au dénouement. La partition abonde en tableaux de la beauté plastique la plus exquise. Entre tous, l'apparition des Nymphes secourables, dans l'ombre d'un crépuscule de rêve, est une page sans précédent ni modèle dans la musique tout entière et vraiment « une manière de miracle », ainsi que s'écriait naguère Henry Gauthier-Villars enthousiasmé. Jamais certes la magie du pittoresque sonore n'atteignit à une telle intensité. Et la prestigieuse technique instrumentale n'y contribue pas peu. M. Maurice Ravel s'est créé une langue orchestrale qui n'appartient qu'à lui ; qui, par exception rarissime, ne procède pas plus de Berlioz que de Wagner. L'influence des Russes mêmes n'y est guère qu'apparente et il n'y a pas grand'chose de commun entre une semblable maîtrise et la virtuosité brillante, souvent clinquante d'un Rimsky-Korsakow. On constaterait bien plutôt même entre les deux arts une opposition essentielle qui se manifeste en ceci qu'au rebours du musicien russe, jamais

rchestration ravélienne n'aboutit à l'effet de virtuosité pure, oïste, où, comme dans le *Capriccio espagnol* et *Shéhérazade*, r exemple, la matière musicale semble être surtout un prétexte à blouissants jeux de timbres. L'extrême raffinement, au contraire, nble en l'espèce conclure à la simplicité par un épanouissement urel de la totalité multiple des ressources de chaque instrument. base de cette maîtrise intégrale est la connaissance adéquate et profondie de ces ressources. La posséder à ce degré constitue tout bord une marque de probité artistique ; s'en servir ainsi relève demment de l'instinct génial. Il est grand dommage que l'acousue des lieux divers n'en ait jusqu'à présent permis qu'une jouisnce incomplète. C'est dans l'incomparable petite salle de notre cien Conservatoire qu'on voudrait entendre *Daphnis et Chloé*.
On pourrait prétendre que le raffinement implique en soi quele recherche. C'est fort possible. Peut-être bien le musicien a-t-il onsciemment « cherché » en élaborant *Daphnis et Chloé*. Peute même, outre l'insuffisance psychologique du prétexte, cette occupation insue ne serait-elle pas étrangère à quelque inécarle contraste entre la passivité de maintes inspirations mélodiques a luxuriante hardiesse des transformations thématiques et parsus tout de l'harmonie. M. Maurice Ravel, à ce dernier égard, n'a nais arrêté d'évoluer sans cesse. Et cette évolution ne ressemble ère à la brutalité incohérente, quoique souvent géniale, d'un Rird Strauss ; elle se distingue même profondément de l'empirisme ontaire, subjectif et aléatoire du *Sacre du Printemps*. A l'ana-, elle se décèle foncièrement objective, en ce qu'elle est dénuée plus infinitésimal arbitraire et apparaît comme une sorte d'émaion divinatrice du phénomène sonore. Dans *Daphnis et Chloé*, nt la composition fut terminée en août 1910, l'harmonie est d'une nogénéité novatrice, dont nul n'a dépassé depuis l'audacieuse obtivité. Encore qu'issues sans doute d'un empirisme sensoriel, les pogiatures de seconde n'ont rien ici d'un « procédé ». Elles se duisent, à l'épreuve, en une harmonie naturelle qui embrasse la s vaste étendue conquise de la résonnance et use préférablement échelons les plus élevés. Quelques auto-réminiscences témoignent *Daphnis et Chloé*, les *Valses nobles et sentimentales* et le *Trio* été composés d'un même jet, et on y peut suivre à la trace l'assiation progressive des ressources neuves exploitées. Dans *Daphnis Chloé*, — (page 89, mesures 11 et suivantes), — le passage où, ortée du relatif mineur (*Do* ♯ — *mi* — *Sol* ♯) la résonnance de ierce majeure (*mi* — *Sol* ♯ — *si*) est superposée à la tonique (*Do*) la sous dominante (*Fa*), a pour pendant et analogue dans les *lses*, — (page 18, à partir de la 10e mesure), — tout un fragment s lequel les mêmes moyens trahissent nettement un travestisse-

ment traditionnel des harmoniques 13 (La ♭), 17 (Ré ♭) et 19 (Mi ♭). Pareillement, dans la « Danse générale », qui atteste superbement que le raffinement n'exclut pas la puissance, l'affirmation péremptoire de la tonalité de *La*, indélébile en dépit de l'accord *La* ♮ — *do* ♯ — *Mi* ♯ que supporte obstinément cette tonique, s'explique par l'intervention des harmoniques 17 et 13, — (sons 17 — 20 — 26 = Si ♭ — *do* ♯ — Fa,) — qui, sous le déguisement de l'écriture conventionnelle, établissent inéluctablement la résonnance fondamentale. Dans le *Trio*, l'assimilation est définitive. Aussi l'impression de raffinement disparaît-elle et l'harmonie en semble-t-elle comme clarifiée en même temps que renouvelée par une richesse et une diversité chatoyante qui utilise génialement l'intégrité des éléments de la résonnance naturelle, sans en excepter les plus simples — telles, au début de la *Passacaille*, les quartes et les quintes discrètes et pénétrantes qui enlacent soudain de leur souple réseau la mélodie passant au violoncelle. Ce *Trio* est un pur chef d'œuvre qu'on admire toujours davantage à mesure qu'on le connaît mieux et, comme au surplus tous les chefs-d'œuvre, qu'on n'a jamais fini de connaître. L'artiste ici exprima librement la sensibilité qui est sienne, et on éprouve la différence qui s'ensuit d'avec le plus séduisant « ballet ». Il y aurait évidemment du paradoxe à opiner que le plus haut prix de *Daphnis et Chloé* soit peut-être surtout d'avoir engendré ce *Trio*. Si celui-ci pourtant eût été une symphonie, on serait tenté de le faire. Sans doute, autant qu'une sonate, un trio est une symphonie en miniature. Evidemment; mais tout de même en miniature, outre que la nature des instruments choisis y dicte assez étroitement un style spécial et une rédaction corrélative. De la part d'un artiste qui domine aussi souverainement toutes les ressources de son art et qui marche désormais en tête dans la route des avenirs on rêverait d'une véritable symphonie, telle que lui seul serait capable de l'écrire. Caressons-en du moins l'espoir.

§

La **Société Musicale Indépendante**, — et qui décidément le reste, — démontra sa vitalité en donnant trois copieux concerts. Le dernier promettait, avec un *Quatuor* de M. Gabriel Fauré, des *Préludes* pour piano de M. Léo Sachs, *Deux mélodies hébraïques* harmonisées par M. Paul Martineau, *Ragamalika* de M. Maurice Delage, une *Sonate* pour piano et violon de M. Charles Koechlin et enfin le *Trio* de M. Maurice Ravel que je me réjouissais de réentendre. Malheureusement une inconcevable distraction m'amena à 15 heures tapant devant la porte de la salle le lendemain du jour où le concert avait eu lieu. De sorte que j'en suis réduit, en m'excusant très fort auprès des musiciens susnommés, à ne pouvoir qu'énumérer les titres de leurs compositions respectives. La se

e réunion comportait entre autres choses un *Quatuor* à es plein de sincérité et souvent intéressant de M. Jean Huré, élicats *Poèmes arabes* de M. Louis Aubert et *Trois Chansons* chœur *a capella* de M. Maurice Ravel, que juste un mois après ucy Vuillemin chanta délicieusement, arrangées par l'auteur voix seule avec accompagnement de piano, à la matinée « si-anéiste » organisée par *Art et Liberté* au Théâtre des Champs-ées. A la *S. M. I.*, ces *Trois Chansons* furent remarquable-t détaillées par « l'ensemble vocal Engel-Bathori » auquel on rait peut-être reprocher pourtant de les avoir un peu plutôt que chantées. Ces pièces, où il était bien difficile de ne pas r le pastiche de nos vieilles Chansons françoises du xvie, obtin-un succès formidable. Au premier concert, les maîtres ou vété-apparurent les moins heureux. Les *Deux Rapsodies* de M. Florent nitt ne sont certes point des meilleures pages qu'il ait écrites, et brèves mélodies du *Jardin clos* ne compteront pas plus parmi hefs-d'œuvre de M. Fauré. M. Gabriel Grovlez, en revanche, se tra en progrès avec *Trois Pièces* pour le piano, où le souve-le Chopin s'estompe au profit d'une influence ravélienne plus ade. M. Erik Satie, dans *la Statue de Bronze*, s'avéra visible-t hanté par les *Histoires naturelles* en semblant n'y avoir dis-é que la blague à froid du littérateur. Ce morceau néanmoins bissé. Une *Sonate* pour flûte, alto et harpe, signée Claude De-y, résonna fort harmonieusement durant quelques secondes, me paraître toutefois — à unique et éphémère audition — justi-bien formellement son intitulé, et moins encore oserais-je, dans nêmes conditions ingrates, porter un jugement téméraire sur une re plus importante du même auteur, *En blanc et noir*, que MM. vlez et Aubert jouèrent à deux pianos à la seconde séance et que endais là pour la première fois. C'est le grave inconvénient des erts où l'inédit l'emporte, quand on veut en parler consciencieu-ent, et, en confessant derechef l'infirmité d'un intellect qui se d'une impression superficielle et fugitive, je m'avouerai tou-s très vivement reconnaissant aux auteurs, jeunes ou autres, qui, int leurs ouvrages à l'appréciation de la critique, voudront bien ndre la peine et la précaution de me les faire connaître au préala-le façon quelconque. Le hasard me valut ainsi communication nanuscrit du poème symphonique de M. Roland Manuel, *le Ha-du Vice-Roi*, d'après Gérard de Nerval, de quoi l'audition à *. M. I.* n'avait laissé dans ma mémoire qu'une empreinte fort ie à laquelle j'eusse beaucoup regretté de devoir me tenir. On ne ait évidemment attendre un chef-d'œuvre des vingt-six prin-ps de l'auteur qui, retour de Salonique, se bat en ce moment Dixmude et composa ce poème avant la guerre, mais je ne serais

pas surpris que ce musicien-là devînt quelqu'un plus tard. M. Roland Manuel est élève de M. Maurice Ravel et on s'aperçoit bien que lui-même a choisi son maître. Cette œuvre de jeunesse est remplie de promesses savoureuses. On y sent avant tout la musicalité la plus franche et l'instinct de l'harmonie la plus novatrice, qui semble un langage naturel à ces lèvres hier encore adolescentes. La pièce, en outre, est « construite », quoique le musicien ait à acquérir sur ce point. Mais les enseignements d'Apollon, le dieu des formes belles, s'adressent à l'intelligence et ne refusent guère leurs bienfaits à la sensibilité réfléchie. Ce qui ne s'apprend pas et dont importe la perception intuitive, ce sont les secrets de Dionysos, démiurge de la sensation spontanée, et c'est une joie sans mélange que d'en rencontrer le don chez quelqu'un de ces « jeunes » qui préparent inconscients l'avenir qu'eux-mêmes seront, en chantant tout ingénument l'éternelle et toujours nouvelle chanson de la nature.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition *Manzana Pissarro* (Nunès et Fiquet). — *Raymond Kœchlin* : L'Art français n'est pas munichois (Bulletin de l'Art français moderne). — Exposition *Eugène Delestre* (rue des Sablons). — *Vittorio Pica* : Attraverso gli Albi e le Cartelle (Institut italien d'art graphique). — *Gustave Coquiot* : Rodin à l'Hôtel Biron (Ollendorff). — *Léon Rosenthal* : Le Martyre et la Gloire de l'Art français (Delagrave).

Nous avons en France deux types généraux de décorateurs et la différence qui se marque entre eux provient en premier lieu de leur origine artistique, du milieu où ils se sont développés. Les uns sont des artisans qui se sont élevés à une conception d'art. Les autres des artistes qui apportent leurs aptitudes à la création d'un style décoratif. Dans la pratique et surtout dans l'hypothèse d'un meilleur avenir, les choses sont fort bien ainsi, car on voit, sans qu'il y ait à préciser davantage, l'intérêt qu'offrirait la subordination d'excellents praticiens à un directeur d'œuvres artiste, dans l'exécution d'un ensemble décoratif. Mais il est bien rare qu'un ensemble nouveau soit organisé de toutes pièces, et à de rares exceptions nous en sommes encore en France à la mise de bibelots sous vitrines ou à des aménagements mobiliers dans lesquels parfois le décor de fond contraste avec les objets usuels de l'ornementation. C'est un des points où nos adversaires sont plus favorisés que nous, leurs artistes ayant eu plus souvent l'occasion de se concerter pour l'édification totale et l'aménagement d'édifices publics ou privés.

M. **Manzana-Pissarro**, qui vient de nous montrer un aperçu étendu de son art décoratif, est un peintre. Il a voué son activité au meuble, à la verrerie, à la tapisserie. Il y a apporté de solides qualités techniques et un grand bonheur d'invention. L'unité de ses ef-

ts s'affirme dans une recherche de style et de gamme ; ses concepns jouent dans un décor oriental ou plutôt orientaliste. Ses sour-? d'aimables épisodes bibliques et surtout une vision du monde be selon les plus récentes versions des Mille et une Nuits ou eux des Mille Nuits et une Nuit, vis-à-vis desquelles il s'est mon-un précieux illustrateur. On lui a objecté qu'il ne réalisait pas ictement l'impression qu'on attendrait d'un voyageur revenu d'Ont avec sa boîte à pouce pleine de notes, mais ce n'est point un reprobien sérieux. M. Manzano-Pissarro n'a jamais prétendu donner vues d'Orient, ni même réaliser sur un panneau de tapisserie ou s l'image dont il pare le fond d'une coupe, un Orient réel. Passe-il même en cet Orient actuel que tant de misères ont saccagé ou s la région d'Orient prospère où les mosquées de grand style voisit avec les blancheurs des palaces qu'il n'y trouverait l'Orient qu'il rche et qu'il inscrit dans ses œuvres d'après une chimère nourrie de érature et étayée des documents qu'offrent les musées, tapis, mini-es, manuscrits, etc..., pas plus qu'il n'aurait certitude de trouver s le voile, dans la ville, ou à visage découvert, près des fontaines et tentes des tribus bédouines, les silhouettes féminines dont il se plaît nimer ses œuvres. Un type de femme élégant, menu sans être cile, très gai, aux yeux un peu étonnés multiplie ses effigies mi de fraîches verdures, près d'eaux souriantes. L'artiste entoure figurantes d'oiseaux diaprés, d'animaux familiers élégamment més. Il met du soleil près de l'ombre. C'est tout et, pour de l'art oratif, c'est assez. A ses meubles il imprime des couleurs vives, recule pas devant du rouge éclatant qu'il fait dominer par de grands s tout dorés, et c'est plus de la polychromie sonore que de l'orien-sme. L'or chez M. Mauzana-Pissarro joue un rôle infiniment varié radué. Il est souvent appelé à donner la dominante, il est aussi isé pour assoupir les tons, pour créer une sorte d'intimité dans le e. L'artiste l'utilise avec la plus grande variété, en tirant des moations fréquentes, bien déduites, éteignant les dissonances par son ploi aussi bien qu'il résume son harmonie grâce à lui en un accord jeur avec les tons vifs. Evidemment M. Manzana-Pissarro est de x qui peuvent être le plus utilement appelés à créer des ensembles, squ'on le voit occupé de recherches différentes, et on l'imagine n ordonnant un hall de fête lumineux et gradué, l'imprévu d'un u décor à la fois grave et joli.

l est certain que devant la nouveauté qu'il apporte, personne ne roira autorisé, même parmi les personnes qui connaissent le ins l'art décoratif et les autres arts, à parler d'influence munise. L'influence munichoise est devenu la tarte à la crème d'une aine opinion, malheureusement nombreuse, devant les beaux rts de notre art appliqué. Il serait à souhaiter que fût connue

l'argumentation sur ce point de **M. Raymond Koechlin** qui, dans une brochure intitulée *l'Art français n'est pas Munichois*, résume en quelques pages concises la vérité sur ce point. M. Koechlin explique fort bien comment les recherches de nos architectes ont précédé les recherches allemandes. En citant la construction du collège Chaptal par Train en 1870, il eût pu, si son souci de brièveté ne l'eût dominé, indiquer que cette construction a eu une influence sur le bâtiment officiel allemand, dans l'emploi des matériaux et certaines dispositions très apparentes. Il rappelle avec justesse, ne s'attardant pas à prouver ce que tout le monde connaît, soit notre initiative picturale et sculpturale, que si l'Angleterre, par William Morris, nous a précédés dans certaines recherches, les travaux purement décoratifs de Chéret (ses affiches), de Bracquemond (son fameux service), de Deck, de Grasset, de Chaplet, Delaherche, Carriès, Dammouse, Gallé sont antérieurs à toute tentative allemande, ainsi que l'œuvre d'Henry Cros, celle de Lalique, celle d'Alexandre Charpentier. Il indique avec netteté les causes du fléchissement (dans l'ensemble de production, le tonnage, si l'on peut dire, et non dans la qualité) de notre art décoratif par ce fait que nos novateurs sont la plupart du temps des isolés, au début sans capitaux, tandis qu'en Allemagne l'art décoratif est une industrie d'Etat, avec appuis, subventions, musées, la première et la plus soutenue après la métallurgie militaire. Les critiques qui ont eu l'occasion d'assister à des expositions internationales d'art décoratif savent tous que nous y arrivons les derniers, en petits paquets. La délégation est très incomplète. L'étranger et non seulement l'allemand, les autres pays apportent un bloc. Leur pavillon est bâti que les nôtres se présentent et à force d'ingéniosité disposent des salles abrégées avec des moyens de fortune, mais avec assez de goût et de puissance d'improvisation pour tenir le coup. C'est déjà un résultat ; ce n'est pas la victoire qui serait certaine, si nos artistes étaient tous présents en un effort concerté. Monsieur Koechlin voit juste quand il dit que si l'art du meuble a été long en France à se réveiller, c'est que la France « qui au cours de deux siècles avait donné au monde des meubles dont il sera difficile de jamais surpasser l'élégance et la commodité » ne sentait pas réellement le besoin de le renouveler.

En effet nous pouvions, et pour assez longtemps, vivre de copies et tout de même faire montre d'élégance. Mais l'art décoratif français n'est pas fait seulement pour la France. C'est un objet d'exportation. Les industriels qui ont rejeté les modèles nouveaux sont coupables vis-à-vis du pays, et presque autant qu'eux, les industriels qui n'ont pas sollicité une activité nouvelle de nos artistes par d'intelligentes commandes. Il est moins dérangeant en effet de commander sans cesse à des ouvriers éprouvés des meubles qu'ils réussissent depuis

eur tendre jeunesse d'après des modèles acclamés. Mais à ce jeu on e conquiert pas de débouchés nouveaux et les artisans se rouillent. n'est pire usure que celle du matériel intellectuel en art décoratif; e matériel intellectuel contient les trouveurs d'idées qui ne peuvent narcher à vide et les chefs de fabrication qui ont besoin d'apprenre tous les jours à résoudre des difficultés nouvelles pour faire tête une concurrence qui tient excellemment note de toutes nos trouailles de détails comme de tous nos progrès esthétiques. Peut-être out cela ira-t-il mieux. On nous promet pour demain une magnique coordination de nos ressources. C'est parfait ; attendons, mais ouvenons-nous qu'avant la guerre, nous en étions à ne pas savoir xposer. Nos artistes seront toujours excellents et nous aurons la uprématie dès que nous renoncerons à les enterrer vivants sous les erres du passé, c'est-à-dire à leur préférer, pour toutes commandes, es copistes.

§

M. **Eugène Delestre** est un artiste volontaire, doué et très ctif. Sa peinture est très ordonnée, fournie, violente parfois, très en composée toujours. Architecte passé à la peinture, il dispose bien s lignes et ses massifs. Sa prestesse d'exécution s'accommode de ands jardins aux groupes fleuris étalés sans confusion sous de lis ciels quelquefois un peu solides, mais de juste note. M. Delestre aussi abordé heureusement des problèmes d'art décoratif et fourni s contributions à un art populaire et d'exécution aisée.

M. **Vittorio Pica**, le critique italien bien connu, un des plus btils des écrivains d'outre-monts, a groupé sous le titre d'*Attrarso gli Albi e le Cartelle*, une série d'intéressantes études. Il y aite de J.-F. Raffaëlli en se limitant à la notation du grand rôle de affaëlli comme descripteur de la banlieue parisienne et rend justice ce grand effort de vérisme. Il nous promène à travers une Italie crite par les graveurs étrangers et rencontre les belles œuvres des histler, des Chahine. Il analyse le talent curieux de M. Alberto rtini, un commentateur d'Edgar Poe par l'illustration. C'est des istes dont il parle celui qui nous est le moins connu. Il nous préite en lui un visionnaire violent et habile, qui a des points d'attae avec certains de nos romantiques français. Ses compositions t d'un art très littéraire, mais qui n'est pas sans tenir compte de plastique, et il y a de la saveur dans l'étrangeté de ses audauses transcriptions ; à noter aussi une bonne étude sur Steinlen, pages sur Zorn, sur Guys et Toulouse-Lautrec réunis en un seul ai par leurs affinités intellectuelles. C'est de la critique large et icieuse.

M. **Gustave Coquiot** ajoute à ses travaux sur *Rodin* une de sur *Rodin à l'hôtel Biron*; on y trouve quelques détails sur

la vie de Rodin à l'hôtel Biron, quelques opinions d'art, et des pensées de Rodin groupées sous le titre de « Notes d'Album ». C'est le titre que donne Rodin à ses phrases, maximes ou impressions : certaines joliment synthétiques comme celles-ci : « La Cathédrale est la fête des yeux et des ombres... La Grèce est un aperçu de la Force... A l'Institut ils ont empaillé l'antique... La tranquillité est tout un paysage... La correction d'un corps est une faute s'il n'a que cette qualité-là, alors qu'on lui demande des effets d'architecture admirables... » Un chapitre sur Rodin à Meudon contient des échos des conversations de Rodin.« J'ai contre moi toutes les hostilités de l'Institut qui ne désarme pas. Je sais bien, il y avait un moyen radical de tout pacifier : faire partie moi-même de cette maison-là... J'aime mieux mon indépendance et les haines qu'elle m'attire... Je descends de rouliers normands ; je suis un entêté comme ceux de ma race ; je ne souffre pas outre mesure des sournoises embûches que l'on me tend. J'ai, à moi seul, exécuté plus d'œuvres que tout l'Institut par tous ses sculpteurs. » Un intéressant appendice groupe les rapports des parlementaires et les procès-verbaux des discussions qui eurent lieu à propos de l'acceptation par l'Etat du legs Rodin, et de l'installation du grand sculpteur à l'hôtel Biron. Leur lecture n'est point sans curiosité. On y trouve réunis contre Rodin quelques très mauvais sculpteurs, peintres ou musiciens et quelques députés tapageurs dont on est habitué à revoir les noms dans toutes les séances inutiles et mouvementées ; la réunion sous une même bannière de ces deux catégories de personnalités est intéressante pour l'opinion qu'on peut se faire de l'une et de l'autre.

§

Dans le Martyre et la Gloire de l'Art français, **M. Léon Rosenthal**, à propos des bombardements germaniques, explique à un public de lycéens et de lycéennes les lois de la construction des églises et des hôtels de ville du Moyen-Age. La symbolique de la cathédrale est décrite sobrement, en traits justes. Le rapport des nécessités architecturales avec l'esthétique sont expliqués avec détail et précision. Ce livre rend plus clair pour ceux à qui il est adressé les monuments de l'art religieux. Les certitudes sur l'origine française de l'art gothique sont très bien exposées. C'est un très bon livre de vulgarisation bien approprié à son but.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Marcel Herwegh : *Le Centenaire de Georges Herwegh* ; Paris, Tenin, fr. 2 — Paul Lindau : *Nur Erinnerungen*, vol. II ; Stuttgard, Cotta, M. 6,50. — Memento.

Nous ne pensions pas qu'il fût nécessaire d'entretenir les lecteurs du *Mercure* de ce centenaire d'un poète allemand, dont la presse

l'outre-Rhin a cru devoir évoquer la mémoire, non sans un certain mbarras et avec la mauvaise foi dont elle est coutumière. Mais voici ue M. Marcel Herwegh consacre à son père un petit ouvrage de irconstance, auquel le docteur Georges Hervé, professeur à l'école 'anthropologie, a ajouté une préface laudative, et émue. Il convient onc de s'en expliquer. Le fils de Georges Herwegh a obéi à un entiment infiniment louable, mais il s'est peut-être trop efforcé de attacher à la guerre actuelle un écrivain qu'il convient de juger se-on les idées de son temps. En faisant ressortir le côté anti-allemand e son œuvre, il ne tient pas assez compte des circonstances qui ont icté cette attitude. Herwegh a passé vingt-cinq années de sa vie en uisse, où il se fit naturaliser ; ce n'est peut-être pas une raison suf-sante pour le qualifier de « poète suisse », ainsi qu'il est fait sur le ortrait qui sert de frontispice au volume. En 1867, Herwegh s'établit Baden-Baden, où il mourut en 1875. Les huit dernières années de vie appartinrent par conséquent de nouveau à l'Allemagne. Il con-ent d'ajouter cependant qu'il a été enseveli en terre helvétique, à estal, ayant énoncé la ferme volonté de ne pas reposer dans une rre « esclave, étrangère », mais dans le libre canton de la républi-ie où il avait acquis droit de cité. Espérons que, comme il le sou-aite, M. Marcel Herwegh puisse bientôt inscrire sur la tombe pa-rnelle : « *Réjouis-toi, mon père, la Prusse n'est plus* ».

Georges **Herwegh** fut avant tout un très grand poète, l'un des plus parfaits ouvriers que le verbe allemand ait produits », rit fort justement M. Georges Hervé. On ne s'en est pas toujours ndu compte en France, où la critique universitaire s'appliquait ant la guerre à copier servilement les jugements qui ont cours en lemagne. M. Chuquet le trouve « emphatique », ce qui ne veut s dire grand'chose, M. Bossert « naïf et déclamatoire ». M. Bos-rt croit devoir ajouter ; « La poésie de Herwegh est confuse comme vie. Il a de beaux mouvements, mais l'inspiration ne se soutient s et la pensée est souvent obscure. » Ce qui frappe, tout au con-ire, chez le poète, c'est la merveilleuse adaptation d'une langue vamment ciselée à l'idée qui jaillit dans toute sa plénitude. Il n'y a n de déclamatoire dans ces effusions poétiques, parce que l'écri-in est maître de son style et qu'il sait user des rythmes les plus ficiles pour prêter une forme à ses invectives. Son biographe, Victor Fleury (1), — notons que c'est un Français, l'Allemagne nt dédaigné jusqu'à présent de consacrer un ouvrage d'ensemble un de ses plus grands poètes, — M. Victor Fleury a étudié dans plus minutieux détails l'esthétique de Georges Herwegh, pour dé-ntrer la « très grande soupiesse rythmique » qui caractérise ses

(1) Victor Fleury : *Le Poète Georges Herwegh*, Paris 1911. Voir *Mercure de nce* (Lettres Allemandes) du 16 septembre 1911.

vers. On goûtera le ton impérieux des *Poésies d'un vivant*, lors même que les passions politiques qui les ont inspirées paraîtront complètement indifférentes. Par la puissance de son génie littéraire, le poète méprisé et réprouvé des Germanies méritera toujours l'estime des lettrés.

Quand Herwegh publia ses premiers vers, l'Allemagne était en pleine effervescence. Il s'agissait alors déjà de liberté et de démocratisation. La « république allemande », en renversant les barrières qui séparaient encore les différentes nationalités, devait supprimer la tyrannie des princes et apporter le bonheur à la Germanie unifiée. Notre Révolution de Juillet avait suscité outre-Rhin un mouvement d'idées, celle de 1848 devait provoquer des conflits sanglants. Entre ces deux dates se place l'activité politique du poète souabe. Agé de dix-huit ans, Herwegh arriva au séminaire de Tubingue tout farci d'idées libérales et ne jurant que par Boerne. Il y avait beaucoup de chauvinisme dans le mouvement national auquel le jeune poète prêta l'appui de son talent et il ne faût pas s'étonner de trouver dans les *Poésies d'un vivant* des traces de cet état d'esprit. Herwegh croyait sincèrement qu'avec la révolution allemande se lèverait l'aurore de la Grande Allemagne. Les contemporains de notre 89 avaient, avant lui, caressé la même chimère. La nécessité de s'exiler en Suisse, après un banal incident de service militaire en juillet 1839, accentua encore chez Herwegh sa haine de l'ordre établi. A peine ses poésies furent-elles imprimées, et l'on sait le retentissement qu'elles eurent aussitôt dans toute l'Allemagne, qu'il fit son premier voyage à Paris, où il devait séjourner de novembre 1841 à février 1842. Son biographe, M. Fleury, nous dit qu' « il éprouva en France une profonde déception, causée par le spectacle démoralisant de la monarchie de juillet ». Mais une lettre adressée, le 29 novembre, à son protecteur zurichois, Auguste Follen, nous démontre qu'il était encore à cette époque-là le jeune idéaliste teuton, complètement fermé à ce qui fait le charme de la vie française. Pourtant, notre littérature ne lui était pas étrangère et pendant son séjour à Stuttgart il avait traduit cinq volumes des *Œuvres* de Lamartine. Il se console du « lamentable sentiment de vide » qu'il éprouve à Paris en évoquant les « faits colossaux de la Révolution » et il rend visite à Henri Heine, qui venait de se marier.

Sans doute, les impressions de Herwegh se corrigèrent-elles plus tard. Il était trop bon styliste pour ne pas se rendre compte de ce qu'il devait à la discipline française et il sut nouer chez nous de solides amitiés. Il y a cependant dans l'œuvre du poète des poésies de circonstance qui peuvent faire croire qu'il côtoya de près les abîmes du pangermanisme. Les Allemands ne perdent aucune occasion pour les exhumer, mais chaque fois leurs hypocrites insinuations se tour-

ment contre eux. Pour juger un homme il ne suffit pas de le surprendre une fois tandis qu'il poursuit une chimère malsaine. Herwegh avait cru dans sa jeunesse à la possibilité d'une république allemande. Cette république devait naturellement avoir une flotte et quand, en 1841, les Allemands célébrèrent les fêtes séculaires de la fondation de la Ligue hanséatique, il composa quelques strophes où il célébrait la mer libre, en attribuant au peuple allemand — *das grosse Hoffnungsvolk der Erde* — la domination depuis le Pô jusqu'au Sund. « Dans le sillon tracé par Colomb se lève l'aurore de l'Allemagne. » Comment saurait-on blâmer Herwegh de ses illusions? Des libéraux français ont cru beaucoup plus longtemps que lui à la mission de l'Allemagne, et même à la mission de la Prusse. Le poète du *Rheinweinlied* a sur eux l'avantage d'avoir vu clair bien avant eux. Quand le mouvement de 48 échoua lamentablement, il estima qu'il était temps d'abandonner les « libertés allemandes ». Dès lors il resta solitaire au milieu des stériles agitations. En vain ses amis essayèrent-ils encore de l'associer à leurs entreprises. Les socialistes firent des tentatives pour le gagner à leur cause. Il demeura sourd à leur appel. « Laissez-moi tranquille avec mon prétendu parti. Mon parti, c'est moi. »

D'autres Allemands, avant Herwegh, se sont dénationalisés et c'était certainement ce qu'ils pouvaient faire de mieux. Le poète n'a écouté que la voix de sa conscience. Il était assez grand pour avoir droit à la solitude.

§

Le vieux Paul Lindau emploie les loisirs que lui laisse la guerre à publier ses souvenirs. Cela s'intitule modestement **Nur Erinnerungen**, et le second volume vient déjà d'en paraître chez l'éditeur Cotta. On ne se rappelle plus guère chez nous ce personnage douteux mêlé à tous les groupes littéraires, familier de tous les milieux. Il était venu espionner à Paris sous le second Empire, dont il décrit les fastes avec enthousiasme; il connut Sardou et Emile Augier et assista à la première de *Tannhaeuser*. On le revit même après la défaite, le visage souriant, obséquieux et prêt à rendre service, courtier dramatique et entremetteur de profession. Il a même été le premier mari de la seconde femme d'Armand Rosenthal, dit Jacques Saint-Cère. Il y a une trentaine d'années, Maximilien Harden, critique alors presque inconnu qui écrivait à la *Gegenwart*, l'obligea à quitter temporairement Berlin, en dévoilant une louche aventure d'actrice. Ce fut le premier incident de presse soulevé par le fougueux polémiste.

Les familiarités de Paul Lindau incommodèrent beaucoup de gens, et ce sont ceux qui furent ses victimes dont il se plaît à rappeler les faits et gestes dans ses *Mémoires*. Pour avoir toléré ce juif dans leur

entourage, certains écrivains apparaissent maintenant dans une posture assez ridicule. Alors qu'il était directeur du théâtre de Meiningen, Lindau fit représenter les *Revenants*. Ibsen séjourna pendant quelque temps dans la petite résidence allemande et se fit présenter au duc, lequel ne manqua pas de le combler d'honneurs. Après l'avoir nommé chevalier de l'ordre de sa maison, il lui conféra le titre de commandeur. Lindau qui accompagnait le poète à la cour fut scandalisé de voir qu'il arborait à la fois les deux décorations. Il lui fit observer que, d'après les statuts de l'ordre, il aurait dû renvoyer la première décoration au moment où il reçut la seconde. Mais Ibsen, qui se souciait fort peu du protocole ducal, répondit qu'il tenait à la croix de chevalier beaucoup plus qu'à la cravate de commandeur, parce qu'elle constituait un souvenir de ses débuts et que ce souvenir lui était cher. Le duc, à cette occasion, fit preuve de beaucoup plus d'esprit que Lindau. Sans être choqué de l'incorrection, il donna à entendre dans la suite au directeur de son théâtre qu'il avait été particulièrement sensible à l'attention qu'Ibsen avait voulu lui témoigner.

Dans une autre circonstance, Ibsen, pour se venger d'un des nombreux manques de tact dont Lindau était coutumier, vint l'inviter à faire en sa compagnie une longue promenade sous une tempête de neige. L'Allemand, qui ne se promenait jamais, fit bonne mine à mauvais jeu et suivit le poète qui le garda pendant deux heures en plein air, alors qu'il gelait à pierre fendre. Lindau nous raconte encore longuement la façon minutieuse dont Ibsen mettait sa cravate noire. Tous ces ragots de domestiques intéresseront certainement les historiens futurs.

MEMENTO. — La Nouvelle librairie littéraire de Bâle publie régulièrement chaque mois une petite revue qui s'intitule *Das franzoesische Buch* et qui, en même temps qu'elle rend compte des publications récentes, donne encore des biographies très complètes d'écrivains français, accompagnées d'indications bibliographiques. Les fascicules de juin et de juillet nous apportent un Verhaeren et un Paul Hervieu. On nous annonce dans la suite un Baudelaire, un Gourmont et un Mirbeau. MM. Gabriel Darquet et Henry Dérieux signent comme rédacteurs. Les lettres françaises sont en train de conquérir la Suisse alémanique.

HENRI ALBERT.

LETTRES AMÉRICAINES

Drs. Edward Capps, T. E. Page et W. H. D. Rouse : *Loeb Classical Library*, plusieurs volumes, 1 dollar 50 chaque ; New-York, Putnam ; Londres, Heinemann.

La Loeb Classical Library, qui consistera lorsqu'elle sera complétée en 200 volumes environ, doit son origine à un Américain, M. James Loeb, ancien élève d'Harvard, membre d'une famille de

banquiers bien connue de New-York. Un très grand nombre de savants américains ont aidé à réaliser cet important projet.

Voici les termes dans lesquels M. Loeb présente cette grande collection au monde intellectuel :

A une époque où les humanités se trouvent négligées, plus que jamais peut-être depuis le moyen âge, et où les cerveaux humains se tournent de plus en plus vers les choses pratiques, il ne suffit plus de parler simplement, même de façon éloquente, pour préserver l'immense héritage du passé et nous permettre d'en jouir. Des moyens doivent être trouvés pour placer les trésors à la portée de tous ceux qui tiennent à ce que la vie offre de plus beau. Les résultats sociaux et mécaniques que nous avons atteints ne doivent pas nous aveugler sur le fait qu'au point de vue de tout ce qui touche à l'homme, ses aspirations, sa nature, nous avons ajouté peu, sinon rien, aux belles phrases qu'ont exprimées les grands homme d'autrefois. Il m'a toujours paru regrettable que la jeunesse actuelle grandisse avec une connaissance si restreinte des littératures grecque et latine, de leur richesse, de leur variété et de leur qualité impérissable. Le jour n'est plus où les écoles pouvaient donner une connaissance des langues mortes, suffisante pour permettre ce plaisir de lire les classiques qui enrichit toute la vie de nos aïeux. La nécessité d'études plus pratiques, la grande variété des sujets qu'on est obligé d'enseigner, rejettent les humanités à un rang inférieur. Le but de la Collection Loeb est de permettre à tous de jouir de la beauté, de la philosophie, de l'esprit qui anime la littérature ancienne au moyen de traductions qui sont en elles-mêmes des œuvres littéraires et non pas une traduction grise et morne de l'original dont le lecteur ordinaire est exclu.

Parfois des traductions existant déjà ont servi, comme, par exemple, celles belles et inimitables faites au XVIe et XVIIe siècles ; mais généralement les traductions sont originales et sortent de la plume des meilleurs érudits des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et du Canada, et dans quelques cas du continent européen, où le Professeur Kirsopp-Lake, de l'université de Leyde, a traduit les Pères Apostoliques, et M. Salomon Reinach, de l'Institut de France, a fait de même pour Lucain, tandis que le Professeur Maurice Croiset, de la Sorbonne, fait également partie du comité consultatif. Ce fut en effet, M. Reinach qui donna l'idée de cette collection à M. Loeb, ainsi qu'il me le raconta un jour.

James Loeb était bien connu comme possesseur d'une belle collection de trépieds gréco-ioniques découverts en Etrurie et d'une très importante collection de moules provenant d'Arezzo sur lesquels il a fait un livre. Ayant fait sa connaissance, je m'aperçus qu'il s'intéressait encore plus à la littérature grecque qu'à son art. Il a publié de bonnes traductions d'*Euripide* de Decharme et d'*Aristophane* de Croiset, deux livres français excellents, il est inutile d'ajouter. Il a depuis traduit, mais pas encore publié, le *Daos* de Legrand, une étude admirable sur la comédie grecque. Je lui suggérai alors l'idée de faire une belle publication d'auteurs grecs et latins, avec traductions. Je ne fis que suggérer, car je n'avais pas moi-même le temps

d'entrer dans les détails ; ceci fut fait par M. Loeb lui-même d'une façon très approfondie, et le caractère très étudié de cette collection est aujourd'hui universellement reconnu. Dans dix ans d'ici, toute bonne bibliothèque possédera cette édition des classiques, et les citations d'anciens auteurs seront tirées de ces volumes de préférence à tous ceux d'origine française ou allemande.

Cette dernière remarque de M. Reinach paraît d'autant plus probable après ce que le Professeur Edward Capps, de l'université de Princeton, et directeur américain de la collection, m'a écrit deruièrement.

Après la guerre, M. Loeb espère publier une édition française en France et une édition allemande en Allemagne. Des traducteurs compétents dans ces pays se serviront des textes latins et grecs de la série et suivront dans leurs grandes lignes les traductions anglaises et américaines ; de cette façon les dépenses de reproductions seront limitées principalement aux frais de traduction et de composition. Le travail si coûteux de faire des clichés grecs et latins sera aussi économisé. Je suppose que l'idée de M. Loeb est en bonne partie de rapprocher quelques-uns des grands savants des pays actuellement en guerre par un travail en commun. Je ne doute pas qu'il ne rencontrera là de grandes difficultés.

M. Loeb m'a écrit récemment :

Mes propres expériences me prouvent qu'il n'y a pas de meilleur ou de plus heureux refuge pendant les troubles actuels que celui que nous offrent les classiques grecs et latins. Ceux qui ont une maîtrise suffisante du latin et du grec se réjouiront de leur indépendance des dictionnaires encombrants que nos éditions leur assurent et d'autres trouveront dans ces traductions des versions entièrement exactes et agréables des textes anciens.

M. Loeb termine avec cette citation de Guizot :

Ceux qui n'ont pas parcouru les œuvres grecques et latines ne seront de toute leur vie que des parvenus en fait d'intelligence.

Pour donner une idée de la large part que prennent les Etats-Unis à cette grande entreprise intellectuelle et internationale, j'offre une liste brève de quelques-uns des volumes les plus notables auxquels ont travaillé les savants américains. Il faut aussi se rappeler que dans le comité international consultatif se trouvent, à côté de M. Capps, déjà mentionné, deux autres professeurs américains distingués, M. John W. White, professeur de grec à Harvard, qui vient de mourir, et M. William G. Hale, professeur de latin à l'université de Chicago.

Strabon fait partie des publications annoncées, qui sera complété en huit volumes; le premier vient de paraître. Ce sera l'ouvrage de feu le professeur Sterrett, de Cornell, revisé par le professeur Horace Léonard Jones, de la même université, où se trouve aussi le professeur C. E. Bennett, qui fait la traduction « agréable et approfon-

e », pour me servir des mots du Dr Page, rédacteur anglais de la llection, d'*Odes* et *Epodes* d'Horace. M. Bennett m'a écrit les li-ies suivantes à propos de toute la collection :

Il est difficile de dire si la bibliothèque Loeb réussira à mettre les classi-es à la portée de la moyenne des personnes ignorant les classiques com-tement, ou qui ont oublié ce qu'elles en ont su ; j'ai des doutes. Mais je sens très sûr de la valeur de la collection pour ceux déjà un peu fami-risés avec la vie et la pensée antiques.

Plaute, en deux volumes, est l'œuvre du professeur Paul Nixon, premier Rhodes Scholar du Connecticut, qui occupe la chaire de in au collège Bowdoin dans le Maine.

Le Docteur H. R. Fairclough, professeur de latin à l'université anford, Californie, a traduit et annoté Virgile, « ce que j'ai fait *n amore* », m'écrit-il.

Le Docteur Frank J. Miller, professeur de latin à l'université de iicago, est un des plus importants collaborateurs de la série. Le octeur Page m'écrit, parlant de lui :

Il a publié une excellente traduction en vers des tragédies de Sénèque, ais nous a donné maintenant pour la collection Loeb une traduction en ose plus près de l'original, de façon que le génie exact du latin, souvent fficile à rendre chez Sénèque cherchant continuellement des effets de étorique, soit compréhensible.

Ce que le Professeur Page dit du premier ouvrage, *The Tragedies Seneca* (Chicago, University Press, 3 dollars), je puis le confirmer, r j'ai examiné ce volume avec soin. Le Professeur Miller est aussi traducteur, dans la collection Loeb, des *Métamorphoses* d'Ovide.

Le Professeur R. M. Gummere, du collège Haverford, près de iiladelphie, a fait la traduction des *Epistolæ Morales* de Sénèque.

C'est une version brillante de ces lettres, m'écrit le Docteur Page, qui rent hautement appréciées par Erasme et dont il n'y a réellement aucune nne édition moderne, bien qu'elles méritent d'être étudiées.

« Lucien, continue le Docteur Page, est, je crois, une des produc-ons les plus intéressantes de notre série. » C'est l'œuvre du Profes-ur A. M. Harmon, de l'université de Princeton. Il y aura en tout iit volumes, dont deux ont déjà paru.

Le Professeur Walter Miller, qui enseigne le latin à l'université de issouri, est le traducteur des *Officiis* de Cicéron et de la *Cyropé-e* de Xénophon. C'est un des savants les plus profonds en Améri-ie sur les sujets latins et grecs, et on le voit clairement dans les aductions et les commentaires de la collection Loeb.

La seule femme, parmi tant d'hommes, qui collabora à la collection t Mme Wilmer Cave Wright, qui occupe la chaire de grec à Bryn awr, le célèbre collège de femmes près de Philadelphie. Concer-

nant sa collaboration à la bibliothèque Loeb, les œuvres de l'empereur Julien, elle m'écrit :

Je ne puis terminer actuellement ma part de travail à cause de la guerre. Le professenr Franz Cumont, le fameux orientaliste belge, qui s'intéressa pendant bien des années au texte des lettres de Julien, collaborait avec Bidez, de Gand, à uu nouveau texte, et une grande partie de leur travail était déjà sous presse quand les hostilités éclatèrent. C'était le texte dont je devais me servir. Il aurait dû y avoir une Trêve de Savants pour la durée de la guerre, afin de permettre aux choses intellectuelles de continuer. La collection Loeb donnera pour la première fois une traduction littérale ou à peu près littérale de Julien pour le lecteur ordinaire.

Les travaux de Mme Wright ne sont pas les seuls de la collection que la guerre a interrompus. Le Docteur Francis G. Allinson, professeur de littérature grecque à l'université Brown, en Rhodelsland, me dit dans une lettre :

Mon édition de Ménandre est retardée à cause de la guerre et maintenant la découverte d'un fragment important de Ménandre à Oxyrhyneus a rendu nécessaire une révision un peu radicale de l'*Epitrepontes*. Dans la préparation de ce volume la traduction en réalité est de moindre importance ; c'est le texte qui offre des doutes. Dans mes travaux sur Ménandre et d'autres auteurs anciens, j'ai eu l'occasion de me servir beaucoup des œuvres admirables de Maurice Croiset.

Le professeur Grant Showerman, de l'université de Wisconsin, nous donne d'Ovide les *Héroïdes* et les *Amores*, « une brillante et utile traduction », écrit le docteur Page; professeur Carleton L. Brownson, de New-York, l'*Anabase* et les *Helléniques* de Xénophon ; professeur H.-N. Fowler, de Harvard, un volume de Platon, les dialogues concernant les derniers jours de Socrate ; le professeur Bernadotte Perrin, de Yale, dix volumes, dont quatre ont déjà paru, les *Vies des Hommes illustres*, par Plutarque ; et le professeur J.-C. Rolfe, de l'université de Pennsylvanie, les *Douze Césars*, de Suétone, le classique potinier, en plusieurs volumes.

Je termine cette brève notice d'une admirable et très grande collection par un mot sur *l'Histoire Romaine* d'Appien, qui est présentée très heureusement par M. Horace White, le vénérable publiciste de New-York qui est mort l'année dernière. En parlant de cet ouvrage quelques semaines avant sa mort, il m'a dit :

« La traduction qui précéda la mienne du texte d'Appien en anglais fut faite par John Davis en 1679. Il y en a une plus ancienne encore en caractères gothiques par un inconnu, en 1576. Le titre nous dit que cette traduction était faite d'après diverses langues. Les traductions du latin, italien et français existaient mais toutes très imparfaites en raison d'un texte mauvais et de l'état plus mauvais encore des manuscrits. »

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

miral Degouy : *La Guerre navale et l'Offensive ;* Chapelot. — René de Bruyère : *x années de Guerre navale ;* Chapelot. — J. Hutter : *Les Sous-Marins ;* Ber-Levrault. — Albert Milhaud : *La Guerre qui venait ;* Boivin, 3 fr. 50. Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un Artiste,* troisième série ; Emile-Paul, 50. — Florian Delhorbe : *Essai sur le neutre ;* Ed. Bossard, 1 fr. 50. — Johs lbæk : *Forspillet til Verdenskrigen, Le Prologue de la guerre mondiale,* enhague, Aschehoug. — Hans Morf : *Demokratie und Krieg ;* Zurich. Ras-et Cie. — Henry Bordeaux : *La Jeunesse nouvelle ;* Plon-Nourrit. — Auguste ran : *Les Bases d'une Paix durable ;* Alcan — Belevsky et Voronoff : *Les Or-isations publiques russes et leur rôle pendant la guerre ;* Hachette, 3 fr. 50. — s Sageret : *La Guerre et le Progrès ;* Payot, 3 fr. 50. — Alcide Ramette : *Au urs de la Serbie ;* Plon, 3.50. — Georges Bonnet : *L'Ame du soldat ;* Payot, . — Emile Baumann : *L'abbé Chevoleau, caporal au 90e d'infanterie ;* Perrin,

L'amiral Degouy a réuni sous le titre : **La Guerre navale et ffensive**, une série d'études parues pendant la guerre dans di-ses Revues. A la déclaration des hostilités, cet officier général ait d'être atteint par la limite d'âge, depuis peu de temps. Il n'a été rappelé à l'activité ; il appartient donc, encore aujourd'hui, cadre de réserve. On doit le regretter. En effet dans les nombreux its où il s'est essayé à vulgariser les questions navales, avec un réel de conduire et de développer sa discussion, l'amiral Degouy t toujours révélé partisan décidé des méthodes d'offensive. Il est t-être aujourd'hui le seul officier général qui ait manifesté, de ce é-ci comme de l'autre côté de la Manche, le regret que les marines ées se soient bornées à un rôle passif au début des hostilités, et ient pas profité de leur écrasante supériorité pour régler par la vio-ce, au moment le plus favorable pour elles, des questions qui sont jours en suspens et dont l'issue paraît aujourd'hui incertaine. n ne peut lire ce livre, dit le *Prière d'insérer*, sans penser avec amertume profonde aux conséquences décisives qu'aurait eues direction plus énergique des choses de la marine...» Nous avons u à citer cette phrase : elle est le fond de la pensée de l'amiral. is doute, celui-ci a sur ses collègues, à l'heure actuelle, l'avan-e de pouvoir énoncer à peu près librement ce qu'il pense, sans ir eu à jouer un rôle dans l'exécution d'opérations, qui se présen-nt très difficiles et qui le deviendront de plus en plus à mesure l'ennemi perfectionne et étend son armement. C'est ce qu'on t lui objecter. A cela l'amiral peut répondre que ses idées ne sont nées pour les besoins de la cause, et qu'il a toujours pensé — nombreux écrits en témoignent — comme il le manifeste aujour-ui.

m'a semblé [écrit-il, dans sa préface], que c'était l'idée fondamentale l'offensive qui, inspirant toutes mes reflexions, devait servir de lien à faisceau d'études, nécessairement un peu éparses au gré des événements ariés de cette guerre. Je suis, en effet, de ceux qui croient à la vertu de

l'offensive, offensive politique, offensive stratégique, offensive tactique, avec naturellement les réserves qu'impose la nécessité d'un choix judicieux des circonstances et des moyens d'action.

Il ajoute :

Il me semble difficile pour un observateur attentif et indépendant de ne pas arriver à cette conclusion qu'une des causes de la prolongation du conflit se trouve dans l'attitude purement défensive qu'ont adoptée longtemps, pour des motifs dont je ne discute pas la valeur, les marines des Puissances de l'Entente...

Il faudrait encore citer tout au long les réflexions sur la phase actuelle de la guerre sous-marine. Il y a là des vues, des idées qui contrastent avec la banalité décevante des radotages officieux de la plupart des critiques navals. L'étude placée en tête du livre, intitulée « *Les mentalités* », mérite une lecture attentive. On y trouvera la clef des principaux événements maritimes de cette guerre. Il y a là vraiment des pages d'une psychologie pénétrante, — elles donneront lieu, sans aucun doute, à de vives discussions après la guerre.

M. R. La Bruyère, contrôleur de la Marine, s'est essayé, dans un esprit tout différent, à nous présenter sous le titre : **Deux années de Guerre Navale**, un résumé des opérations maritimes jusqu'au 1er janvier 1917. Il s'est proposé, dit-il, de « faire mieux comprendre la grandeur de l'œuvre accomplie par les marines alliées ». Mais il se défend de toute prétention à écrire l'histoire. Il a tout à fait raison. L'histoire des opérations navales exigera le dépouillement de tous les journaux de bord, travail considérable, qui sera cependant peu de chose en comparaison du labeur que nécessitera l'examen des innombrables messages chiffrés, dont le commandement a fait usage soit pour couvrir ses responsabilités, soit pour prescrire des ordres détaillés, soit pour témoigner de son empressement à rendre compte, etc. Il y aura un curieux chapitre à écrire sur le rôle de la télégraphie sans fil et sur l'influence qu'elle a exercée au cours de cette guerre. On constatera peut-être qu'elle a radicalement supprimé toute initiative et que, malgré sa nature d'agent de transmission extra-rapide, elle a abouti à déterminer presque toujours de regrettables retards dans l'exécution. On ne connaît plus le chef, *rara avis*, qui avoue la joie de l'initiative, et s'il existait, je crois qu'il connaîtrait vite une éclatante disgrâce. Mais revenons à l'ouvrage de M. La Bruyère.

Il faut donc considérer comme provisoire toute la partie historique de ce livre. Mais ses qualités de clarté, l'heureuse distribution des chapitres en feront un instrument de travail commode et d'une incontestable utilité. Si l'exposé des faits, malgré la concision dont l'auteur ne se départit jamais, tient la plus grande place dans cet ouvrage, il n'en constitue pas à nos yeux la partie la plus importante. Il y a,

effet, de nombreuses pages où M. La Bruyère fait entendre des ; ou des jugements précieux à retenir, quand il est maître de son et et qu'il exerce son indiscutable compétence sur des questions es que la politique de blocus, adoptée par les alliés, la valeur néga- de la Déclaration de Londres, etc. On éprouve une certaine sfaction à l'entendre affirmer que « notre diplomatie s'est trouvée prisonnée dans de vieilles formules de droit international, qui ne pliquaient en aucune façon au nouveau problème posé par le cus économique ». Si un marin faisait entendre pareil son de clo- , il ne serait pas pris en grande considération. Mais celui qui :prime ainsi est un homme spécialisé, familier avec les questions jurisprudence et de Droit international. Son avis n'est pas négli- ble. Pour le reste, M. La Bruyère fait entendre quelquefois des iques aussi discrètes que courtoises. S'il est contrôleur de profes- n, il se montre contrôleur aimable et indulgent, ce qui est la mar- d'un esprit compréhensif.

I. Hutter, ingénieur en chef de la marine, spécialisé dans la struction des sous-marins, était particulièrement désigné pour senter au public un exposé, à la fois concis et substantiel, des élé- nts qui constituent la guerre sous-marine. Son petit livre, **Les us marins**, édité par la maison Berger-Levrault dans la collec- n des « Pages d'Histoire », nous paraît un modèle d'ouvrage de garisation. Il faut être tout à fait maître de son sujet pour en don- un résumé aussi lumineux. Les pages consacrées à l'utilisation sous-marins sont particulièrement intéressantes.

JEAN NOREL.

§

Inconscients du danger qui nous menaçait, nous avons vécu, du- nt les années qui ont précédé la guerre, dans une sorte de béati- le. Nos dirigeants, qu'absorbaient des soucis plus immédiats, bien e prévenus de la menace allemande, s'imaginaient que l'échéance ale serait indéfiniment retardée. Pourtant, au milieu de l'in- nscience universelle, quelques voix s'étaient fait entendre qui nonçaient le péril et mettaient le public en garde contre un opti- sme qui allait nous coûter cher. Des esprits clairvoyants avaient sumé la tâche aride d'initier le lecteur français aux mystères de la litique extérieure, sans lui cacher que des événements se prépa- ent dont les conséquences seraient peut-être incalculables. Parmi s *avertisseurs*, M. Albert Milhaud, modestement cantonné dans le *ppel*, fut certainement un de ceux qui, par la netteté de ses vues la sûreté de son jugement, méritaient plus que tout autre d'être outé. Il vient de recueillir en volume quelques-uns des articles 'il avait consacrés à la politique européenne pendant les années qui

ont précédé le grand conflit. Son livre s'intitule : **la Guerre qui venait**. On ne saurait mieux en indiquer le caractère prophétique.

Il nous a semblé, écrit l'auteur dans sa préface, que cette preuve devait être produite publiquement ; qu'un journaliste attentif, uniquement préoccupé de rechercher la vérité au milieu des impressions et des fluctuations quotidiennes et contradictoires, pouvait donner opportunément à son pays quelques avertissements salutaires, s'il ne cherchait à plaire ni aux partis, ni aux gouvernements, ni aux puissants quels qu'ils fussent.

M. Albert Milhaud est historien de profession. « La plus grande difficulté, écrit-il encore, pour l'écrivain qui se spécialise dans les questions extérieures, n'est pas d'être informé, mais de juger. » C'est en historien informé des événements du passé qu'il juge et qu'il compare, rapprochant les incidents contemporains d'incidents similaires dont l'histoire lui fournit les exemples, pour en tirer les déductions capables de projeter des lumières sur l'avenir. Les articles qu'il écrivait après la crise balkanique sont pleins d'avertissements. Dès les premières lignes (9 septembre 1913), il raille le bon public qui s'imagine que, la conflagration générale ne s'étant pas produite, elle ne se produira jamais. « Puisqu'on ne veut pas de guerre, on n'en aura pas ! » s'écrie-t-il ironiquement. Mais il ajoute :

Un beau jour, un nouvel incident se produira, là-bas dans les Balkans ou ailleurs, et le branle-bas de combat recommencera, et les journaux s'inquiéteront, et les Parlements deviendront fébriles, et les particuliers verront s'interrompre le cours de leurs affaires. Une crise nouvelle se produira et l'on se dira : « Cette fois-ci, ça y est ! c'est bien la conflagration générale. »

Moins d'un an plus tard, ça y était ! Dans une conférence faite au mois de novembre de la même année, M. Albert Milhaud disait encore :

Il y a, somme toute, quelque chose d'inquiétant à constater que c'est à des bonnes volontés individuelles, à des circonstances fortuites que nous sommes redevables de la paix de l'Europe.

M. Albert Milhaud devient plus pressant à mesure qu'il se rapproche des événements qui ont été la cause immédiate de la guerre. « Que se passe-t-il donc en Allemagne ? » se demande le chroniqueur, le 27 juin 1914, et il constate qu'il existe un parti de hobereaux qui s'oppose « à toute politique pacifique ». En même temps il dénonce courageusement « le désarroi de la Triple Entente » :

Nous avions, il y a quelques années, une bonne Triple Entente. Nous avons le droit de demander à notre diplomatie : « Qu'en avez-vous fait ? »

L'auteur de *la Guerre qui vient* assista, en spectateur, le 11 mai 1913, à la conférence de Berne, dont les agents provocateurs allemands avaient annoncé hypocritement qu'elle serait une « Pen-

ôte des peuples ». C'est à ce moment-là qu'il entendit, de la bouche
n des naïfs pèlerins venus de France, un propos qui témoigne d'une
live clairvoyance : « Nous ne voulons pas être une seconde Po-
ne. » Il me pardonnera de citer ici ce mot qu'il n'a pas recueilli
s son livre, mais qui résume assez bien ce sentiment de vague
uiétude qui, alors déjà, s'était emparé de certains politiciens
nçais. Pourtant ceux-ci se laissèrent « berner » encore une fois,
point que l'année suivante ils retournèrent en Suisse, à Bâle,
e fois-ci, pour jouer le second acte de la même comédie. C'était
ore le jour de la Pentecôte (30 mai) et de nouveau M. Grimm
plissait le rôle de régisseur. M. Albert Milhaud n'y fut point.
s doute se méfiait-il, lui qui avait pourtant écrit (15 mai 1913) :
n allant à Berne, la démocratie française a fait un noble et grand
rt. »

'est que, dans l'intervalle entre les deux conférences, les faits
aient montrés assez éloquents pour inspirer la plus grande mé-
ce de toutes les tentatives de conciliation venant d'Allemagne.
révélations tardives de M. Andler, au sujet de l'impérialisme de
ocial-démocratie, commençaient à faire du bruit, même dans les
eux politiques où l'aveuglement est de tradition. En outre, les
ipéties mouvementées de l'affaire de Saverne avaient permis de
clair dans le jeu tortueux de la politique impériale. M. Albert
haud a consacré plusieurs articles à cet épisode émouvant de l'a-
t-guerre. La caste militaire, soutenue par la clique pangermaniste,
pliquait déjà, selon les formules du *Kriegsbrauch*, à traiter l'Al-
e en « pays ennemi ». Elle se faisait la main, en vue de l'expédition
vue pour l'été suivant. Cependant le gros du public allemand ne
archait » pas encore et nous nous y sommes tous laissé tromper.
ndignation des journaux de gauche fait alors dire à M. Milhaud :
'est à la révolte de la vieille Allemagne contre le militarisme et
ministration que nous assistons. » Il croit encore à « l'autre Al-
agne » et il explique ce qu'il entend par là : « L'autre Allema-
, c'est-à-dire celle des travailleurs et des industriels, des bour-
is et des intellectuels, l'Allemagne qui s'harmonise chaque jour
peu mieux avec les conditions de la vie moderne, celle dont les
irations reflètent les sentiments de l'humanité civilisée. » L'inter-
ation qui se produisit au Reichstag, le 9 décembre 1913, pouvait
e croire que l'opposition contre l'oligarchie dominante existait
itablement. Mais quand, un mois plus tard, le même Parlement
rouva toutes les mesures prises contre les Alsaciens, il fut certain
c'en était fini de la vieille chimère d'une Allemagne civilisée, ou
moins civilisable. La suite a montré que ce furent précisément les
ieux industriels et intellectuels, sur lesquels le rédacteur du
ppel semblait vouloir compter, qui se distinguèrent par leur

chauvinisme belliqueux. Il faut louer M. Albert Milhaud d'avoir su discerner l'importance du problème franco-allemand, dans les multiples questions qui se posent aujourd'hui à l'Europe. Dès avant la guerre, il posait la « question d'Occident », dont il n'a cessé de s'occuper depuis lors, sans se laisser halluciner par les chimères du balkanisme.

Dans la troisième série de ses **Cahiers d'un artiste**, M. Jacques-Emile Blanche nous apporte le reflet des événements qui se sont déroulés depuis la Pentecôte de 1915 jusqu'au mois de novembre de la même année. Dès les premières pages de ses notes on s'aperçoit qu'il ne partage pas les illusions dont nous nous bercions encore presque tous il y a deux ans. Pour lui la guerre sera longue ; il semble même parfois qu'il voudrait laiser entendre qu'elle ne finira jamais. Il sait que nous manquons de munitions et que la crise du matériel préoccupe les pouvoirs publics. Autour de lui ce sont les angoisses des familles qui ont des enfants au front ; il sténographie des conversations de permissionnaires et des récits de blessés. Mais, plus souvent que dans les premiers mois de la guerre, il se surprend à évoquer des souvenirs du passé. Il se revoit tout enfant, à Montmartre, l'esprit occupé par les épisodes de la Commune :

Depuis lors, Montmartre reste pour moi un lieu sacré, baigné de sang. Pèlerinages, congés des jeudis et des dimanches, époques imbriquées les unes dans les autres, lesquelles je confonds comme les films d'un cinéma détraqué : robes de prêtres, généraux martyrs, théories de fidèles, scapulaires, chapelets ; robes de percale, chignons de polkeuses du Moulin, impressionnisme et... jusqu'au Julien et à la Louise de Gustave Charpentier, protecteur de Mimi Pinson (page 47).

La vision, dans son tohu-bohu, est assez jolie pour l'épingler ici. Il y en a d'autres du même genre : La forêt de Saint-Germain, où l'on s'aventurait en berline, la forêt pleine d'horreurs, où « ma mère croyait voir la gueule d'un pistolet à la portière » (p 51). Sa maison même, à Auteuil, rappelle au mémorialiste les ans qui s'écoulent. Plus loin, à propos du 14 juillet, il fait un retour sur les épisodes de la guerre :

Douze mois ont fait de nous des automates, des figures de cire qui rient... Serons-nous toujours ceux des prodromes ? Les « pauvres caractères », comme dit Barrès, qui croient prendre une vue plus large et plus philosophique de cette histoire mondiale ? Qu'avons-nous acquis de sagesse ? Nos yeux n'aperçoivent rien de plus, ni plus loin devant eux, qu'à la veille du cataclysme, en ce jour d'anniversaire... Nous ne savons pas encore si ceci aura été une autre série de jours de la Création ou une sinistre plaisanterie faite par la Nature à l'humanité (page 136).

Mais il faut s'intasller dans le cauchemar. D'autres années vont succéder à cette première période d'angoisses et de deuils, durant

quelle nous pouvions du moins vivre d'illusions. Le premier lume des *Cahiers* paraît le 2 août. L'auteur le range dans sa bliothèque, « à côté des divers mémoires de 1870-71, près de *Revue indépendante*, de la *Revue blanche* et autres curiosités antan » :

Je relis dans le *Parnasse contemporain*, que me donna Mallarmé, mon ofesseur d'anglais à Condorcet (ici la reproduction du sonnet *Des alanches d'Or...*). Je relis les *Eblouissements*, de Rimbaud, le *Parnasulet*, les *Taches d'Encre*, quelques-unes de ces plaquettes sur des planettes de laque noir et or. Je veux relire, en ces jours d'anniversaire, euilleter les albums de photographies d'un demi-siècle, voir les images tant de disparus qui se promenèrent dans ces allées le dimanche. Je un jeune homme de toutes les curiosités ; je fus « un jeune homme tingué », hélas ! Je ne sais pas ce que je suis à l'absurde âge de cinante-cinq ans (pages 148-49).

L' « absurde moment ! » ajoute M. Blanche, et il se demande s'il a toujours un homme de « l'avant guerre ». A le lire, il semble e non, car il est peu de Français qui, comme lui, aient saisi la signiation profonde de la guerre, en essayant sans cesse de voir clair ns les nouveaux problèmes qu'elle pose. Ses *Cahiers*, avec leur sordre d'impressions quotidiennes, mêlées à des vues d'ensemble, à visions poignantes et vraies, seront, pour les hommes de l'avenir document unique sur la sensibilité française pendant la grande erre.

Et puis, si l'artiste a des moments de découragements, ses « crises » tiennent pas devant l'émouvant spectacle des héroïsmes dont il le témoin.

n ne s'étonnera que plus tard, note-t-il, de ce que l'instinct de conseron, pendant la grande guerre, ait presque cessé de diriger les actes de d'hommes. Il faudrait pouvoir dire cela tout haut, le proclamer avec ueil ; mais passons sous silence, en même temps que l'humilité du nbattant qui se refuse à l'éloge, ce qu'il y a d'anormal et de surhumain s l'enthousiasme de cette jeunesse encore prête à s'offrir à la mort, ès y avoir échappé (p. 132).

i y a encore, dans cette nouvelle série, d'innombrables portraits sont autant de fiches exactes et véridiques, consacrées aux « types » de la guerre. Dans la seconde partie de son volume, pendant séjour en Normandie, M. Blanche s'est attaché à reconstituer, par documentation directe, l'histoire de trois familles que les événeats ont sorties de leur évolution naturelle. Nous avons sous les yeux premières ébauches des chapitres qu'il se propose de ramasser s tard, sous le titre de *Portraits du temps de la guerre*. L'au- avoue qu'il a pris avec ses personnages « une liberté que lui seille un désir de généraliser les caractères et les anecdotes ».

Il nous apporte de la vérité imaginative, telle que Balzac se l'était permise avec les figures épiques des guerres napoléoniennes.

HENRI ALBERT.

§

Une partie de l'**Essai sur le neutre** a paru dans cette revue. Il y était question, plus particulièrement, de la Suisse. M. Florian Delhorbe, dans son petit volume, se complaît aux considérations générales, et d'apparence abstraite. Mais toujours on sent le souci de l'application de ses idées au monde concret. Que signifie le mot « neutre »? Qu'est-ce que l'homme neutre, le pays neutre? Il y a bien un sens vulgaire du mot, mais auquel on ne peut se tenir. Le vrai sens, bien qu'il soit moins immédiatement perçu, est un sens positif. « Neutralité signifie : *pour le droit* ». Et « il s'agit de savoir maintenant si le neutre est pour la paix, pour le droit, et en définitive pour lui-même ».

M. Florian Delhorbe est donc partisan d'une intervention active des neutres, — ce qui ne veut pas nécessairement dire, sans doute, une intervention militaire. Mais la vie courante les retient. Cependant, comme celle des belligérants, leur indépendance est menacée. Toute la différence est que la menace est moins immédiate. C'est pourquoi ils cherchent des solutions de compromis.

Le Prologue de la guerre mondiale, de M. Johs Lindbæk, est, je crois, l'étude d'ensemble la plus importante qne l'on ait écrite dans les pays scandinaves sur la « politique des grandes puissances de 1870 à 1914 ». L'ouvrage est bien composé, clair, et la part attribuée à chacune des questions traitées est, en général, calculée avec un juste sens des proportions, sauf, peut-être, une certaine insuffisance en ce qui concerne la Russie et les affaires d'Extrême-Orient. L'auteur a, de plus, fait un visible effort pour être impartial, et devait par là même être assuré d'obtenir succès et autorité, surtout dans un pays où la crainte de ne pas paraître suffisamment neutre domine encore un grand nombre d'esprits. Impartial..., neutre... sont ici pris dans le sens le plus habituel, où ils signifient incolore.

M. J. Lindbæk sera peut-être choqué de cette appréciation. Impartial, certes, il avait la volonté de l'être, mais il était sans doute résolu à prendre les couleurs de l'un ou de l'autre parti, s'il y avait eu lieu. Il ne se refusait pas d'avance à porter un jugement, à formuler des conclusions. Au contraire : chercher, à propos de chaque question, la conclusion équitable, a été son souci évident. Et comment pourrait-on, dans les pays de l'Entente, ne pas s'estimer satisfait, puisque cette conclusion est constamment favorable aux alliés ? Car le pangermanisme est analysé assez sévèrement, et l'importance de son action est mise en évidence ; les accusations allemandes contre la

gique, qui avait elle-même violé sa neutralité, sont repoussées ; lemagne est la principale responsable de l'échec de la mission ifique Haldane. Par contre, s'il y a eu, après 1900, un certain nbre d'Anglais qui ont conseillé une guerre préventive contre lemagne, c'étaient presque tous des militaires ; la concurrence imerciale allemande n'aurait pas suffi pour amener l'Angleterre ovoquer la guerre ; par sa politique d'encerclement, l'Angleterre eulement « cherché à se garantir contre le danger allemand tuel par des ententes avec d'autres Etats, afin d'atteindre ce ltat que le risque d'en venir à une agression fût trop grand pour lemagne ». Peut-on dire plus clairement que l'esprit belliqueux fort d'un côté, faible de l'autre? n'est-ce pas montrer une susibilité de chauvin que de trouver insuffisante une bienveillance s'exprime en termes si formels ?

écrivain danois est bien obligé, en effet, en historien consciens, de dire, lorsqu'il se trouve en présence d'une des accusations ont été portées contre les pays de l'Entente : Non, en cette cirtance, ils n'ont pas manifesté une volonté de préparer la guerre. , inversement, lorsqu'il se trouve en présence d'une initiative nande plus ou moins audacieuse, dangereuse pour la paix, il ue de passer, sans se poser la même question de responsabilité. e part, les actes des alliés sont analysés, et de cette analyse il l'impression, à défaut d'une intention mauvaise, au moins, risque couru. Et d'autre part, on s'abstient, en général, de juger litique allemande, et quand il n'y a pas moyen de l'éviter, on très vite. Deux exemples vont montrer ces deux procédés sés.

citation précédente indique assez que la recherche des alliances 'Angleterre a été l'effet naturel d'un souci légitime de défense. avait donc un but pacifique. Mais l'auteur ajoute :

Angleterre] a ainsi fait obstacle à l'Allemagne sur bien des points de itique mondiale, et a dû irriter le peuple allemand susceptible et oreux, et provoquer chez lui un désir croissant de s'en remettre, à l'oc-, à une décision militaire.

si, la politique de l'entente, même si elle était pacifique d'intention, a e cause importante de l'accroissement de l'inquiétude en Europe, et prochement du danger de guerre.

mot « cause » est employé ici d'une façon bien singulière, puisest précisément appliqué à un geste de précaution justifiée le danger même que l'on reproche à ce geste d'avoir provo- L'Angleterre devait-elle donc, dans l'intérêt de sa sécurité, cer à la garantir?

contre, lorsqu'il s'agit de l'Allemagne, l'auteur fait observer comme celui-ci :

Les deux grandes pensées du règne de l'empereur se manifestèrent toutes deux au cours des années 1897-98, qui par là furent décisives pour tout l'avenir. L'une est le projet de puissance sur mer, l'autre tend à une relation étroite entre l'Allemagne et tous les musulmans du monde.

C'est l'occasion d'examiner la responsabilité de la politique de Guillaume II. Dans un livre conçu comme le sien, l'auteur devait ici s'arrêter, scruter les intentions, puis énoncer les effets que devaient développer les actes, même en dépit des intentions. Il le devait d'autant plus que ces deux grandes pensées du règne, si décisives, n'étaient pas suggérées par la conduite de la partie adverse. Elles étaient d'initiative purement allemande. Elles ont été, l'une et l'autre, une surprise, une révélation. M. J. Lindbæk se demande, en effet, s'il y avait un élément agressif dans l'idée de créer la flotte, et après avoir constaté en quelques lignes qu'il n'y avait presque plus de colonies à prendre, il conclut en disant que les projets de Guillaume II contiennent « une menace cachée de guerre future. Il a introduit l'inquiétude dans la politique de l'Europe. » Et quelques pages plus loin, il consent que « le chemin de fer de Bagdad fut une menace à la fois contre les trois Etats qui devaient plus tard former la Triple Entente ». Les formules sont très nettes, mais énoncées ainsi en passant, et comme noyées dans le récit d'un grand nombre de faits, souvent accompagnés de jugements sur des questions secondaires, elles ne portent pas, et il ne semble pas qu'elles aient porté même sur l'esprit de l'auteur qui les a rédigées, puisqu'il n'a pas senti la grande différence qu'elles établissent entre les deux partis belligérants. Il ne s'en souvient plus, en effet, dans ses conclusions d'ensemble.

C'est un système. On constate que les accusations contre les alliés ne tiennent pas, mais il en reste tout de même une suspicion. Contre l'Allemagne, on avoue qu'il y en a de graves, mais sont-elles décisives ? On passe assez vite sur les armements de l'Allemagne entre Agadir et Serajevo ; on reconnaît pourtant qu'elle ne fut jamais si bien armée, et qu'il y avait là un danger, mais on ajoute qu'il faut se garder de conclure de cette préparation militaire au désir de provoquer la guerre.

En ce qui concerne particulièrement la France, l'auteur a complètement adopté la théorie de M. Brandès, d'après laquelle il y a eu, après 1911, un soudain réveil du chauvinisme et de l'esprit guerrier. Son interprétation de la politique intérieure française avant la guerre est une des parties les plus faibles de son livre.

Et c'est ainsi que son impartialité aboutit à la plus parfaite neutralité. L'Europe avait, pendant des années, accumulé les matières inflammables. Le monde s'est trouvé poussé à la guerre « comme avec l'inéluctable nécessité d'une loi naturelle », « à l'aveugle et sans but ». Voilà, c'est tout simple. Il n'y a pas de responsabilité.

s, au fond, s'il n'y a pas de responsabilité, pour M. J. Lindbæk, t parce qu'il est neutre.

on dernier chapitre traite très rapidement des origines immédiates la guerre. Là encore, il est neutre. Il l'est obstinément. Mais sa cérité l'amène à exprimer, devant certains faits, un sentiment de prise parfois bien étonnant. On a cru, en Autriche, que la Russie sentirait à ce que la Serbie fût châtiée, dit-il, et cela lui paraît, c une raison, bien étrange. « C'est une énigme que l'Autriche ne oit pas déclarée satisfaite » de la réponse serbe à son ultimatum. « il faut dire que cette croyance qu'il serait possible de localiser uerre à l'Autriche et à la Serbie est tout à fait incompréhensible ». énigmes, en effet, sont assez nombreuses dans cette histoire : ont tous les cas où l'on renonce à formuler contre l'Allemagne accusations qui ne seraient pas compatibles avec la neutralité.

P. G. LA CHESNAIS.

§

I. Morf est correspondant à Paris du journal suisse : *Basler Nachhten*. Depuis le début de la guerre, il a noté au jour le jour, c grande attention et grande sagacité, les palpitations de l'âme nçaise, ses réactions, ses tendances, ses émotions. Parmi les corpondants étrangers, M. Morf a été assurément un des mieux aver-et un des plus autorisés. Il lui a semblé que son œuvre n'était pas iplète et le journaliste a voulu se transformer en historien. De sa ogne quotidienne, il a tiré un livre philosophique où il étudie une nocratie : « la France aux prises avec une aventure formidable. » tudie ses crises, ses états d'âme, ses déboires et ses enthousiasmes journaliste habile et curieux, attentif à la vie quotidienne d'une ion sous les armes, il a écrit des pages objectives et sûres, pleines nseignement et de leçons : **Demokratie und Krig.**

l est hors de doute — et comment en serait-il autrement? — que Morf est plein d'admiration pour cette France éternelle dont les tus ont sauvé le monde, il le sait et il le dit. Le vrai Suisse qu'il découvre, à l'épreuve du feu, dans la démocratie française, de ssantes et invincibles assises. Son œuvre de Suisse alémanique sine, demeuré fidèle aux vraies traditions de l'Helvétie primitive, est hommage sans fin à la République et à la France.

.e livre de M. Bordeaux, **La Jeunesse nouvelle**, vaut surt par les magnifiques, documents et lettres qu'il y cite. Son ana- de cette génération magnifique qui n'a voulu laisser à la France un souvenir splendide et héroïque, est assez superficielle et un trop à l'usage des gens du monde. En revanche, il a recueilli hommes qu'il nous présente, des phrases sublimes et des accents ns prix, ce qui fait qu'il faut lire son œuvre.

M. Auguste Schwan, un ancien diplomate suédois, recherche, dans **Les bases d'une paix durable**, les conditions nouvelles qui doivent déterminer, au lendemain de la guerre, la constitution du monde moderne. Le livre est d'importance et témoigne d'un sincère effort pour se dégager des vieilles formules. Naturellement, l'analyse la plus minutieuse des formes et des procédés politiques actuels arrive à la condamnation de l'Allemagne. De quelque côté qu'on aborde la question, on ne peut tirer une autre conclusion.

MARCEL ROUFF.

§

C'est un livre tout à fait réconfortant que celui de MM. Belevsky et Voronoff, **les Organisations publiques russes et leur rôle pendant la guerre.** Il a été écrit avant la révolution russe et n'en a que plus d'autorité. C'est grâce à ces organisations et notamment aux trois grandes unions, celle des zemstvos ou districts ruraux, celle des villes et celle des industries de guerre, que la Russie a pu résister à la formidable attaque du dehors et à la non moins dangereuse paralysie du dedans. Mais on peut dire que déjà avant la guerre ce vaste pays ne vivait que par ces organismes locaux; le gouvernement se bornait à exercer une action politique et policière, et tout ce qui était vie économique et sociale provenait de ces forces à peu près inconnues des étrangers. Sans faire un historique de l'évolution du monde slave, il suffira de rappeler qu'en Russie, pour reprendre le mot de Mme de Staël sur la France de 1789, c'était la liberté qui était ancienne et le despotisme qui était nouveau ; le Slave a le tempérament républicain, égalitaire et communiste, et à l'aurore de l'histoire russe elle-même, ce sont des républiques qu'on voit prospérer, celles de Pskov et de Novgorod ; ces institutions locales n'avaient jamais complètement disparu, même au temps du servage des paysans, et quand, après la guerre de Crimée, le tsar Alexandre II voulut reconstituer économiquement le pays, ce fut à elles qu'il fut obligé de s'adresser, en présence de l'absolue incapacité du personnel administratif et de la capacité strictement policière du personnel gouvernemental. De là les lois de 1864 organisant les assemblées de districts, de 1870, celle des villes. Ces institutions se développèrent avec une vigueur et une intelligence administrative qui font le plus grand éloge de la race slave ; la race allemande, en dépit de son soi-disant génie d'organisation, n'eût pas mieux fait, ou certainement n'eût rien fait du tout, étant donné que ce développement s'opéra contre la volonté du gouvernement, et qu'en Allemagne tout ce qui essaie de se faire ainsi est voué à l'échec. Pendant un demi-siècle, en effet, ce fut un duel opiniâtre entre le gouvernement et les institutions locales, mais où celles-ci ne se laissèrent jamais

aser ; le tsarisme ne s'occupant que de compression et de répres-
n, le *zemstvoïsme* assuma tout le reste, et la guerre de 1914 mit
dain en lumière éclatante son rôle organisateur : services de
té, secours aux populations envahies et aux réfugiés, fournitures
r l'armée, mobilisation industrielle, réorganisation alimentaire ;
trois grandes unions se chargèrent de tout et s'acquittèrent de
t aussi merveilleusement que possible dans l'état de crise aiguë où
trouva le pays. Si la Russie a pu se sauver de la double menace
sériste et tsariste, c'est à elles qu'elle le doit, et la longue pré-
ce à la tête du gouvernement provisoire du prince Lvov, président
l'union des zemstvos, montre que la nouvelle Russie, quelque révo-
onnaire bouillonnante qu'elle fût, ne leur marchanda pas sa
onnaissance. De même peut-on être assuré que ce sont ces institu-
ns locales qui garantiront la Russie contre le nouveau danger, très
l, bien qu'on s'en exagère parfois la gravité, des partis extrémis-
, prôneurs de défaite, fauteurs de jacqueries, agents plus ou moins
nscients de l'Allemagne tant marxiste que kaisérienne. La Russie
ange de peau, ce qui, pour les peuples comme pour les serpents,
une maladie ; mais heureusement sa féroce ennemie a laissé pas-
l'occasion de la frapper à mort à ce moment ; la crise se termine,
c'est une Russie saine et libre, une vraiment « Sainte Russie » que
us verrons paraître, et qui prendra dignement sa place dans le
œur de la civilisation moderne.

Pour être de philosophie scientifique, le livre de M. Jules Sageret,
a Guerre et le Progrès, n'en est pas moins d'actualité brû-
te, ce qui explique les blancs, vraiment abusifs d'ailleurs, dont l'a
richi la Censure ; on devrait avoir le droit de parler librement
ns un livre de genre aussi grave. L'idée centrale du livre est qu'il
a aucun parallélisme ou antagonisme entre la guerre et le pro-
ès, et que la guerre actuelle, qui semble favoriser, par exemple, le
ogrès démocratique en Allemagne ; pourrait bien s'y opposer en
ance ; mais en ceci je crois que l'auteur prête trop d'importance
x criailleries de notre presse réactionnaire ; l'anathème de la dé-
ocratie et des « idéologies », comme on dit dans ce milieu, et l'a-
héose correspondante de la raison d'Etat et de la *realpolitik* n'est
fait que d'une bien faible minorité qu'on ne peut même pas qua-
er élite, en dépit des quelques académiciens qui s'y trouvent, pas
is qu'on ne pouvait qualifier élite le parti marxiste, en dépit des
mbreux agrégés de l'université qui s'y engageaient. Il n'y a donc
cune crainte à avoir, dans l'état des prévisions, sur la victoire des
ées libérales et républicaines ; le monde se dirige vers une « So-
té des nations » à base contractuelle et juridique, donc morale, car,
mme le dit M. Sageret, la raison d'Etat est une raison d'apache ; et
ns l'intérieur de cette Société, chaque nation s'organisera de plus

en plus en coopération synergique aussi peu autoritaire que possible. Mais, avouons-le, tout cela ne se fait que parce que les forces contraires de droit divin dynastique et de volonté de puissance sont en train d'être brisées, et de l'être par la force, d'où la nécessité de celle-ci; et ainsi peuvent se réconcilier les partisans du droit et les tenants de la force, celui-là sans celle-ci étant impuissant, et celle-ci sans celui-là étant odieuse et malgré tout instable, car tous les empires basés sur la violence brutale ont fini par s'écrouler, et celui des Allemands, plus vite encore que celui des Turcs ou des Huns.

HENRI MAZEL.

§

La librairie Plon a donné de curieux récits de M. Alcide Ramette sur la première période de la campagne d'Orient : **Au Secours de la Serbie**, mais dont un épisode de début a malheureusement tournure de roman, puisque l'auteur s'est inquiété d'une vague affabulation. Je veux dire que le travail en somme inutile d'établir une intrigue, comme dans l'histoire qui nous est contée, ne fait rien gagner au livre, qui rapporte le départ des troupes de Toulouse, la traversée et le débarquement à Salonique, bientôt le transport rapide jusqu'aux territoires serbes qu'envahissent les hordes bulgares. C'est Strumitza, les Portes de Fer, Krivolak où le bataillon quitte le train pour s'enfoncer dans un pays sans routes, en pleine montagne. On atteint Koru, Ribarci, village où l'on campe et près duquel coule la Crua, rivière torrentueuse et jaune de limon. Sur l'autre rive du cours d'eau on aperçoit Roseman, bourgade plus importante, dont on rétablit le bac qui avait été supprimé. Puis l'auteur donne des tableaux d'Orient : un cimetière serbe ; le cortège des femmes venant puiser de l'eau à la rivière. La bataille se développe cependant au lointain et les Bulgares sont repoussés avec des pertes sérieuses. Mais les Serbes ont dû se replier d'autre part, et l'ordre arrive aux troupes françaises de regagner Salonique. Le bataillon atteint le camp de Kavadar, près la ville du même nom, dont M. Alcide Ramette décrit tout le pittoresque, — puis doit remonter au nord de Krivolak pour protéger la retraite et l'évacuation du matériel. A sa première escarmouche, l'officier dont il nous rapporte l'aventure se trouve blessé, et peu après il meurt, tandis qu'au lointain les ponts sautent, les incendies rougeoient, et que les trains emportent nos dernières troupes vers Salonique, qui reste la base de l'armée d'Orient.

Le deuxième épisode du volume, *le Retour d'un blessé*, donne plus logiquement l'aventure d'un officier parti en reconnaissance près de Kara-Eliazli lors de l'agression bulgare,— par des chemins à se rompre le col ; il y a des coups de feu et l'on finit par capturer une

rouille ennemie ; mais l'officier qui a organisé l'affaire se tord et foule le pied sur une roche. Impotent, il doit se faire porter sur le d'un bulgare prisonnier, qui « sent le Boche », — par esprit nitation sans doute — et, après la visite du médecin, se trouve cué sur Strumitza, puis sur Salonique. Un chirurgien grec l'exa-ne au bout de quelques jours et lui annonce qu'il en a pour trois is ; et ce sont les choses de l'hôpital, les blessés et les malades, le sonnel de la maison, — l'opération nécessaire, — une jolie infir-ère grecque qui se révéle bonne et compatissante. Il est enfin dési-é pour être admis dans un hôpital de la métropole et on l'embar-e sur *la France,* navire aménagé pour le transport des éclopés. voyage effectué dans la saison favorable est d'ailleurs délicieux, l'officier ne peut qu'admirer en route d'admirables paysages nme ceux qui se développent sur les deux rives du détroit de ssine ; le Stromboli au large ; ensuite les îles Sanguinaires, près quelles naufragea la *Sémillante*, lors de l'expédition de Crimée. Il eint enfin Toulon, la terre de France, que tous accueillent avec cris de joie, mais doit passer encore de longues journées à l'hô-al. Il guérit enfin et, réuni à ceux qu'il affectionne, se trouve prêt eprendre la tâche interrompue. — Ce récit, dont on ne peut don-en définitive que la trame, est beaucoup meilleur que le premier. a été vécu, et on pourrait presque dire souffert avec le personnage i parle, — et dont il donne les réflexions, les cris, les impres-ns en même temps curieuses ; — qui pense surtout aux autres, rant les longues heures d'immobilité où il lui faut se maintenir en oquant les victimes innombrables de cette affreuse guerre ; et in-nciblement, le livre refermé, on revoit les incidents, on évoque les constances du récit : les blessés qui meurent en route sur le navire i les ramène, et qu'on expédie à la mer avec quelques paroles in aumônier de hasard ; le tableau évoqué des pauvres femmes i attendent au logis, inlassablement, le retour de ceux qui souvent sont plus, — et les vieux, les enfants que la guerre isole et deuille, et qui ne peuvent que pleurer et maudire — épaves ballot-s et que le flot rejette sur la grève, — en invoquant devant Dieu la échanceté foncière et l'imbécillité malfaisante des hommes.

De M. Georges Bonnet il faudra prendre également, chez Payot, e intéressante série d'essais sur **l'Ame du Soldat**, datant, nous l'auteur, des premiers mois de la guerre, lorsque les troupes, rès le grand choc de la Marne, — auquel il faut toujours revenir, se trouvèrent immobilisées sur le front et que chacun put réflé-ir à l'étrange aventure que se trouvait être la guerre actuelle. Georges Bonnet indique qu'il a surtout voulu présenter le soldat qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, montrer ses défaillances mme ses actes de courage, — enfin rechercher les modifications

apportées par la guerre à ses idées et à ses sentiments, — sujet sans doute bien vaste, car il a trait à la vie, à la mort et à l'avenir de ceux qui combattent. Il s'élève d'ailleurs contre notre propension à créer des légendes : la légende du « poilu » comme la légende du « boche ». Les tranchées non plus ne sont pas un lieu de délices, — nous avons pu l'affirmer maintes fois déjà. Le troupier, en général, est un être simple et qui n'est nullement soutenu par l'idée de défendre la patrie, mais envisage des conceptions en somme plus simples : la famille, l'amour du sol, l'amitié. Encore ne faudrait-il pas chercher trop loin. — Il a du reste des qualités précieuses : — l'esprit d'initiative, le calme devant le danger, la décision, la patience, l'habitude des privations plutôt nombreuses et assez diverses. Mais il n'a nullement l'héroïsme théâtral qu'on a voulu nous montrer ; c'est surtout un être patiemment résigné qui supporte, en murmurant souvent, mais en somme avec simplicité des choses presque toujours très dures. Très souvent de même, il ne voit que son petit coin, ne s'intéresse qu'aux choses immédiates et aux résultats directs. Les grands mots, les déclamations pour la galerie l'agacent comme il est juste. Il se souvient d'avoir été un « civil » et n'aspire qu'à le redevenir. C'est qu'après l'enthousiasme, le grand entraînement des débuts, il s'est ressaisi, — par la lenteur même des « opérations » ; l'armée en somme s'est « installée » dans la guerre, et l'héroïsme s'y montre surtout individuel, — plus rarement collectif. L'état de conflit que nous vivons est du reste, on peut facilement le croire, une mauvaise école de morale, car il détruit à peu près toutes les notions sociales qu'on nous enseignait. La vie humaine a perdu de sa valeur par le spectacle des hécatombes quotidiennes, et les sacrifices consentis invitent souvent à chercher d'immédiates et fugitives compensations. On peut ajouter d'ailleurs que, parmi ceux du front, — et c'est une conséquence toute naturelle, — assez nombreux se trouvent ceux qui cherchent à « en faire le moins possible ». — Quant à la légende du « Boche », peut-être contient-elle beaucoup plus de vérité que ne veut l'admettre M. Georges Bonnet. Sans doute on a été excessif en lui refusant toutes les qualités ; il a de la bravoure, encore qu'on raconte couramment qu'il marche surtout sous le revolver de l'officier, qu'on doit enchaîner les canonniers à leurs pièces et que le soldat en général s'est complu à des massacres sans excuses et dont il a surtout espéré l'impunité. On a condamné en bloc toute l'œuvre allemande en musique, et la philosophie des Allemands et l'érudition même, ce qui est une exagération, mais qu'on doit excuser par les faits de la guerre, dont il est d'ailleurs bien difficile de les justifier. Sur le front même, est-il indiqué, « on joue de la musique allemande, de même qu'on lit la philosophie allemande », ce qui n'implique pas que nous devions nous rapprocher de l'Allemagne et

ouvrir les bras. Toutefois, je me méfierais un peu ; on commence r s'attendrir et l'on se trouve peut-être un peu trop porté à oublier e ceux qu'on voudrait excuser ont souvent mérité la corde. Georges Bonnet se trouve d'ailleurs conclure qu'il faut mieux ıdier l'Allemagne, surtout pour s'en méfier et la combattre. — Un ıg chapitre : *Réflexions à propos de la mort d'un soldat*, « tué service commandé », comme dirait la citation, essaye cependant donner la psychologie de l'homme du front, du « poilu », comme continue à l'appeler, et cherche à expliquer comment le même e qui déclarait peu avant qu'il ne fallait penser qu'à « conserver peau », s'en va tranquillement, sur un ordre, réparer des fils éphoniques coupés et se trouve frappé d'un éclat d'obus qui l'en-ie *ad patres*. — C'est qu'il y a l'instinct combatif de la race qui se veille brusquement ; la volonté de la nation tout entière, imposant rtaines aspirations ; puis le fait de l'action collective se substi-ant à l'action individuelle et poussant dans un sens déterminé. C'est effet l'héroïsme collectif qui emporte le troupier, lui fait accom-ir des actes dont il n'a parfois qu'une conscience obscure, — mais ant leur raison d'être et leur grandeur, — et qui s'appellent sim-ement peut-être : le sacrifice. — La fin de ce volume se trouve nsacrée à discuter d'autres questions et qui concernent la fin du nflit : *La guerre et la religion*, — pour savoir si les croyances ligieuses, indubitables sur le front, se trouveront subsister à la ix ; sur *la guerre et le pacifisme ; la guerre et le régime poli-que*, — où nous pourrions voir peut-être quelques changements ; *guerre et la question sociale*, etc.. En appendice le volume nne des notes curieuses sur *la légende du Boche*, qu'on a eu bien rt de ridiculiser, car il est surtout malfaisant ; sur *le manuel de guerre allemand et les conventions de La Haye ; le senti-ent de l'invulnérabilité* chez quelques hommes du front ; un ar-cle de M. Alfred de Tarde sur *la démocratie et le commande-ent*, etc.. Les essais de M. G. Bonnet sont curieux en somme ; ils éritent qu'on s'y arrête et qu'on les discute, — ce qui est, je crois, meilleur éloge à faire du travail qu'il a publié.

En écrivant la biographie de **l'abbé Chevoleau**, *caporal au .. d'infanterie*, M. Emile Baumann, d'autre part, nous dit très stement, sans doute, que « la France doit à son ossature catholique plus ferme point d'appui de sa résistance surprenante », et qu'elle montré ainsi qu'elle est investie de miraculeuses prérogatives et peut mourir. Ses fils, en effet, sont accourus de tous côtés pour défendre, même ceux qu'elle avait reniés, qu'elle avait jetés sur les utes de l'exil, et d'abord les moines, les membres des congréga-ons réfugiées au dehors. L'abbé Chevoleau, vendéen du Bocage, parenté aux Celtes et aux Bretons, être d'imagination mélancoli-

que, mais sérieux, tenace, fidèle à ses traditions et ses amitiés, — avait passé sept années en Hollande, puis à Bouchou-les-Anvers chez les frères de Saint-Gabriel. Il revint pour prendre les armes dès la déclaration de guerre et, en attendant d'être appelé, commença des études théologiques au grand séminaire de la Rochelle. Après un mois de caserne, lorsqu'il eut rejoint, il se trouva cantonné près de Chinon, « dans la douceur du climat de Touraine », si résigné que « chacune de ses impressions ressemble à un adieu ». Ce sont ses notes, ses lettres durant quatorze mois de campagne que M. Emile Baumann a pieusement recueillies et publiées : la vie sur le front, les tranchées, les boyaux effondrés par le bombardement, la pourriture des corps restés dans les lignes et qu'on ne peut évacuer, — parfois quelques jours à l'arrière pour se reprendre. Il se trouve au nord d'Arras, — dans un endroit non désigné, puis à l'affaire de Loos ; mais déjà il est accoutumé au feu, aux brutalités de la guerre. Avec novembre il doit passer des journées sous la pluie, dans le vent du Nord, qui cingle et apporte la voix du canon. C'est la Noël bientôt, et dont il entend la messe de minuit dans une cave humide, à deux cents mètres des Allemands. Puis il est encore dans les tranchées, la nuit ; « il est impossible de faire un pas sans heurter un corps et quand on veut donner un coup de pioche, on rencontre encore des cadavres. Par endroits, le parapet est établi avec l'entassement des morts sur lesquels on a jeté seulement un peu de terre ; on peut heurter des pieds, l'angle d'un coude qui dépasse, — et le terrain est tellement boueux qu'on y enfonce jusqu'à mi-jambe ». Après quelques jours de détente, de permission, l'abbé Chevoleau se retrouve sur le front, dans les lignes, puis est envoyé à Zuydcoote dans la Flandre belge, près de Furnes, avant de revenir aux tranchées « où l'on a de la boue jusqu'au ventre ». Il se trouva enfin dirigé sur Verdun qui devait être sa dernière étape, et où il prit part aux combats acharnés du Mort-Homme et de la Cote 304. Les Allemands, dit-il à ce propos, sont des lâches qui font « Kamerad » avec un ensemble parfait quand ils se voient vaincus ». Envoyé à l'arrière pour un court répit, il se trouva quand même sous le bombardement. « Du côté boche, a-t-il écrit encore, cette guerre est satanique et dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. » Mais son sacrifice était fait depuis longtemps. Il allait tranquillement sous le canon de l'ennemi pour assurer le ravitaillement en munitions. « Si je tombe, dit une de ses dernières lettres (29 avril 1916), ne pleurez pas sur moi. » — Il fut tué peu après, enfoui par l'éclatement d'un obus (2 mai) et, la tranchée se trouvant sous le feu infernal de l'adversaire, dont cent batteries tiraient à la fois, « tant que le terrain sous l'avalanche des bombes semblait un volcan en éruption », — son corps ne fut pas retrouvé. — C'est tout dernièrement, on le sait d'ailleurs, que les

Allemands ont pu être délogés de ce côté (17 juillet 1917), et très probablement le pauvre abbé Chevoleau, s'il est « mort au champ d'honneur », n'aura pas même eu de croix sur sa tombe.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LA JOURNÉE DES DUPES. — Les affaires d'Allemagne sont rentrées dans leur ornière. Après quinze jours d'une crise telle que le pays n'en avait pas vu d'aussi grave depuis la fondation de l'empire, le gouvernement a retrouvé devant lui une représentation parlementaire crédule et docile. « Nous avons offert au monde le spectacle d'une apparente confusion, d'une apparente faiblesse, mais ce ne fut qu'un spectacle », a pu écrire sans honte la *Gazette de Cologne* (22 juillet). Et quand le rideau s'est levé pour le dernier acte, les députés, dûment chambrés, étaient si bien revenus à leur rôle, qu'ils en avaient oublié toute velléité d'indépendance. Subjugués par les rodomontades de leurs généraux, ils ont été saisis d'une crainte sacrée et le public déconcerté a assisté aux phases mécaniques d'un jeu équivoque concerté d'avance.

Si l'on feuillette maintenant les journaux allemands, on y trouvera les mêmes criailleries, les mêmes récriminations dont le public s'était déjà trouvé saturé la veille de la crise et qui n'avaient pas peu contribué à la faire éclore. Conservateurs et radicaux se chamaillent sur les buts de guerre, en se reprochant réciproquement leur manque de patriotisme. La réforme électorale en Prusse est aussi précaire que la parlementarisation des institutions impériales est incertaine. La censure favorise, du reste, ces débats, mais elle interdit en même temps de parler des incidents fâcheux que provoque la situation alimentaire du pays. Tout semble donc rentré dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre, et la *Gazette populaire de Leipzig* (28 juillet), parlant des quelques semaines d'agitation qui viennent de prendre fin, arrive à cette conclusion :

On peut dire qu'aucun résultat positif n'est sorti de la crise allemande. Par contre, il est facile de constater le résultat négatif auquel cette crise a abouti. D'une part, la couronne a promis le suffrage universel à la Prusse, sous la réserve que cette réforme serait appliquée par le Landtag prussien qui y est nettement hostile. D'autre part, le Reichstag a voté une résolution de paix à double sens. Enfin, jamais le Reichstag n'a eu moins à dire que maintenant. C'est le fiasco complet de la parlementarisation dont on a tant parlé.

Dressant le bilan de la crise, dans sa revue de la semaine du *Berliner Tageblatt* (23 juillet), M. Théodor Wolf écrit :

On peut résumer d'un mot ce qu'a pu obtenir le Reichstag pour la rénovation intérieure de l'empire allemand. Ce mot s'appelle : rien. Les députés qui ont été appelés auprès du kronprinz pour donner leur opinion sur M. de Bethmann-Hollweg avaient peut-être le sentiment que leur prestige était rehaussé. Ceux qui chargèrent l'ancien chancelier par leur déclarations, croyaient qu'ils faisaient faire un pas en avant à l'histoire universelle et étaient eux-mêmes mus par des fils invisibles. Lorsque le chancelier qui avait cessé de plaire fut jeté par-dessus le bord, il leur fut permis de garantir l'équité de ce jugement, et fièrement ils donnèrent leur signature. Et lorsque l'homme nouveau fut choisi et nommé, personne ne s'occupa plus d'eux.

On ne saurait avec plus de désinvolture se moquer de la représentation nationale. Les radicaux israélites de Berlin sont sans respect. Pourtant, quand, le 6 juillet, M. Mathias Erzberger fit ses révélations sensationnelles, ils croyaient bien que l'heure était venue où l'opinion publique compterait pour quelque chose dans les conseils de l'empire. Faut-il penser que l'armature des institutions prusso-allemandes est si forte qu'elle résiste aux chocs les plus rudes et que la menace de la défaite militaire ne parvient même pas à l'ébranler ?

Le conflit entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire existait à l'état latent bien avant la guerre. L'Allemagne, divisée sur bien des questions, avec ses partis politiques nettement tranchés, où une démocratie utilitaire s'oppose à la caste privilégiée, l'Allemagne avait cependant fait preuve, depuis le mois d'août 1914, d'un accord à peu près complet sur deux points importants :

La guerre est une guerre défensive imposée au pays.

La guerre, quels que soient ses résultats, doit être profitable.

Avec certaines variantes dans les détails, dont l'affirmation a pris çà et là, durant ces derniers mois, une forme assez aiguë, il y avait donc unanimité, à la fois sur les origines et sur les buts de la guerre. Cette unanimité — si l'on tient pour négligeable l'action des petites minorités sans mandat — a permis à l'Allemagne de soutenir pendant trois ans les dures épreuves de la lutte. Or, l'initiative de M. Erzberger a consisté à affirmer qu'il convenait d'être modeste quant aux buts de la guerre ; par contre le député centriste n'a pas dit un mot des origines. Son effort unilatéral a été facilement contrecarré par les affirmations de l'état-major. Le général de Ludendorf a été jusqu'à prétendre, au cours de l'entretien qu'il a eu avec les chefs de partis, que la guerre sous-marine a amoindri la production de munitions des ennemis de l'Allemagne. Le sens critique étant peu développé chez ces messieurs ; ils se sont aussitôt empressés de modifier, en lui donnant une allure plus belliqueuse, leur motion pacifiste, envisagée primitivement comme une démarche presque révolutionnaire.

Cependant, toute la combinaison hypocrite, sur laquelle l'Allemagne appuie ses revendications, menaçait de crouler si l'on mêlait

aux débats une allusion quelconque aux origines et aux responsabilités de la guerre. M. Michaelis s'est vu blâmer par le *Vorwaerts*, pour avoir introduit dans la première partie de son discours du 19 juillet un passage où il était question des responsabilités de la Russie. L'organe officiel du socialisme impérialiste intitule son article : « Etait-il sage? » (20 juillet) et il se demande, entre autres choses, s'il était sage de parler en ce moment des causes de la guerre. M. de Bethmann-Hollweg était l'homme du « chiffon de papier » ; son successeur, aux yeux du *Vorwaerts*, apparaissait, à la veille de son discours, comme un « chiffon de papier encore vierge ». Maintenant la presse de l'Entente va le considérer comme le continuateur du « système maudit ».

Tout journaliste, obligé par nécessité professionnelle à suivre depuis trois ans la presse de l'étranger ennemi, vous aurait conseillé, vous qui devez être chancelier de paix, d'éviter cette faute de tactique.

Les timides efforts de M. Michaelis pour blanchir l'Allemagne n'ont pas empêché M. Haase de faire allusion au conseil de guerre de Potsdam, au cours duquel, le 5 juillet 1914, la guerre fut décidée En relisant l'article du *Vorwaerts*, on comprendra mieux pourquoi l'ensemble de la presse allemande, à l'exception de la *Leipziger Volkszeitung*, a mutilé le discours du député minoritaire, en évitant de reproduire tous les passages qui affirment la responsabilité écrasante de la politique impériale.

Pour avoir la paix, il ne faut pas que l'on parle de la responsabilité de la guerre. C'est le mot d'ordre accepté par tous les journaux de l'empire. Mais les gouvernements de l'Entente ne se laisseront pas entraîner sur ce terrain. Avant de déposer les armes, ils exigeront que l'Allemagne s'avoue coupable. La manœuvre Erzberger a échoué parce qu'elle ne pouvait obtenir de résultats que si elle avait été soutenue par des révélations analogues à celles de Haase. Ce n'est que quand l'opinion publique comprendra *à la fois* ces deux vérités : la guerre sera sans profit ; c'est notre gouvernement qui en est responsable, que l'ordre des choses commencera à se modifier en Allemagne. D'ici là toutes les tentatives de démocratisation et de parlementarisation seront sans résultat.

En Allemagne, toutes les initiatives se terminent par des discussions académiques. Aussi les journaux ont-ils ergoté à perte de vue sur la possibilité de modifier la Constitution impériale. Un article de l'officieuse *Bayrische Staatszeitung* du 12 juillet, suivi d'une démarche du gouvernement bavarois à Berlin, a montré la vanité de l'effort de ceux qui prétendent parlementariser les institutions impériales. L'Allemagne est un Etat fédératif. Si son souverain est l'empereur, celui-ci n'exerce son pouvoir qu'en vertu d'une délégation qui lui a été

remise par les Etats confédérés, représentés par leurs 61 délégués au Conseil fédéral. Il est vrai que la Prusse, avec ses 17 voix, est prépondérante dans le sein du Conseil fédéral et peut y exercer un droit de veto; mais la Bavière, qui exerce la présidence, possède 6 voix; le Wurtemberg et la Saxe en ont chacun 4; le grand-duché de Bade, la Hesse et l'Alsace-Lorraine, 3; Mecklembourg-Schwerin et le Brunswick, 2; les autres Etats, chacun une. Le chancelier ne fonctionne que comme organe exécutif des gouvernements confédérés. Il ne saurait donc être responsable devant le Reichstag. Si la majorité parlementaire possédait la faculté de le congédier, les ministères de tous les petits et grands Etats de l'Allemagne, dont le Conseil fédéral est l'incarnation, devraient s'en aller, ce qui est inadmissible. Le professeur Laband a développé longuement dans son *Droit public de l'empire allemand* cette théorie byzantine. La *Gazette de Francfort* (15 juillet) lui oppose avec bon sens le fait que le chancelier et les secrétaires d'Etat sont nommés par l'empereur, qui ne prend pas la peine de consulter les autres souverains. Il n'en reste pas moins vrai qu'avant d'établir la responsabilité ministérielle dans l'empire, il faudrait parlementariser les vingt-cinq Etats qui le constituent, ce qui demandera beaucoup plus de temps que n'en a mis Bismarck à imaginer la bizarre Constitution de l'Allemagne du Nord qui, après l'adjonction des Etats du Sud, en 1871, continua à rester en vigueur.

Lorsque l'Alsace-Lorraine se vit octroyer, en 1911, une nouvelle Constitution, nous demandâmes par qui les trois plénipotentiaires au Conseil fédéral seraient « instruits ». On nous répondit que ce serait par le gouvernement, en d'autres termes par l'empereur, l'Alsace-Lorraine devant continuer à être « Terre d'empire ». En admettant que le Parlement eût été investi de pouvoirs suffisants pour donner aux représentants du pays, dans le Conseil de Berlin, des instructions sur l'attitude qu'ils devaient tenir dans les votes sur les projets militaires, les lois sociales et économiques, etc., on eût pu dire que le pays possède des institutions démocratiques. Il n'en était pas ainsi, car la représentation de l'Alsace-Lorraine était tenue dans l'ignorance de ce que ses plénipotentiaires décidaient à Berlin. Cet exemple suffira à démontrer qu'il est impossible d'imposer à une nation, qui tolère l'existence d'un gouvernement occulte des transformations constitutionnelles qui en feraient un Etat moderne. Car, ce qui était vrai pour l'Alsace-Lorraine en 1911, l'était pour les Etats particuliers de l'empire depuis 1871, avec cette différence que ceux-ci possèdent presque tous une dynastie propre qui, jalouse de ses prérogatives, à la fois vis-à-vis des institutions impériales et des Parlements particuliers, a le plus haut intérêt à perpétuer un état de fait qui maintient l'Allemagne sous la domination d'une caste.

Ces indications sommaires étaient indispensables pour montrer

combien sont justifiées les récriminations de ceux qui s'aperçoivent que, chaque fois qu'il s'agit d'aborder une question de front, le gouvernement imagine un subterfuge qui lui permet de se réfugier dans l'équivoque. Pour se débarrasser du Reichstag, M. Michaelis n'a eu qu'à imiter les procédés de son prédécesseur. Il a prononcé un long discours, où l'obscurité de la pensée n'a d'égale que l'inélégance de la forme. Après avoir fait des promesses qui n'en sont pas et s'être déclaré d'accord avec le Parlement, sans oser dire si c'est avec la droite ou avec la gauche, il a conclu en disant que les prérogatives du gouvernement demeuraient entières et qu'il n'entendait pas qu'elles fussent amoindries. La formule de paix, présentée ensuite par la majorité et à laquelle le chancelier s'était contenté de faire une allusion vague, offrait également cette particularité que, conçue dans des termes obscurs et imprécis, elle pouvait à la fois impliquer la renonciation aux annexions et la demande de garanties, corollaire de la paix victorieuse.

On l'a bien vu le lendemain, quand la presse s'est mise à discuter les termes de la résolution. Les conservateurs ont alors tenté de faire croire qu'elle est inexistante, tandis que les nationaux-libéraux insinuaient que l'interprétation qu'on en donne est inexacte. La *Gazette de Cologne* écrivit entre autres choses :

Une paix de conciliation n'est pas une paix de renonciation. Le Reichstag n'a pas fait solennellement abandon des droits de l'Allemagne sur la Belgique.

Par contre, la *Gazette de Francfort* (23 juillet) affirmait que la décision du Reichstag visait à n'en point douter la Belgique : « Si M. Lloyd George et les Anglais combattent pour la libération de la Belgique, la paix sera bientôt possible. »

On a donc abouti à cette situation paradoxale que le Reichstag s'est prononcé à la fois pour la paix blanche et pour les annexions et que le nouveau chancelier se voit maintenant accaparé tantôt par les pangermanistes, tantôt par les gens de gauche qui n'aperçoivent en lui que l'exécuteur du plan conçu par M. de Bethmann-Hollweg.

Faut-il donc croire que l'opinion française s'est trompée en accordant une trop grande importance à la crise provoquée par l'intervention de M. Erzberger? Faut-il penser que le député catholique s'est trompé quand il a parlé des déceptions, de l'inquiétude et du mécontentement dont le public allemand fait preuve? Les faits condamnent cette hypothèse. Il est exact que la plupart des démocrates et des catholiques, commerçants des villes, ouvriers des provinces de l'ouest ou paysans de Bavière, sont las de la guerre et aspirent à une paix prochaine. Il est exact aussi qu'ils sont las de la dominations des conservateurs, qu'ils souhaitent plus de liberté, un mode de suffrage

plus équitable, des réformes politiques. Mais ils n'imaginent la paix que dans la victoire et les réformes que dans le cadre d'un empire solide et discipliné. Lorsque les formules que beaucoup répétaient ont pris pour eux une forme concrète, lorsqu'ils ont aperçu les conséquences de la manœuvre où se hasardaient les parlementaires, ils ont brusquement réagi. Ils désavouent les ambitions pangermanistes et supportent impatiemment le régime de l'état de siège, mais ils sont très éloignés d'accepter la paix blanche, à plus forte raison la paix du renoncement, ou toute réforme intérieure qui paraîtrait s'inspirer d'idées républicaines. La grande leçon qui se dégage de la récente crise est que l'Allemagne, en dépit de ses souffrances, n'est mûre ni pour une capitulation, ni pour une révolution. Aussi longtemps que sa force militaire ne sera pas brisée, elle conservera le respect des formes gouvernementales auxquelles elle attribue sa puissance, et la volonté de tirer profit de son effort et de ses sacrifices.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

La conférence de Paris vient d'examiner le problème balkanique dans son ensemble. Le fait nouveau est que cette fois-ci la Grèce, rendue enfin à ses véritables traditions, y a participé comme alliée. Les délégués ont tenu dès le début à prendre l'engagement de ne rien communiquer au sujet des conversations engagées. Mais est-il possible que certaines questions d'une importance capitale n'aient pas été discutées autant qu'elles le méritent, comme par exemple celle concernant l'avenir de la Bulgarie? L'inquiétude manifestée à ce sujet par les gouvernants de Sofia nous rassure et nous voulons espérer que, dans le règlement du problème balkanique aussi, les Alliés se décideront à aller jusqu'au bout. Car il ne suffit pas de vaincre. Il faut aussi utiliser la victoire dans les limites de la justice et de la logique.

Depuis le traité de Bucarest, les Bulgares ont accès à la Méditerranée. Aidés par les Allemands, ils pourraient créer sur plusieurs points de ce littoral des bases navales redoutables. Ne serait-il pas d'une prudence élémentaire que de leur enlever ces atouts qu'ils ne peuvent songer qu'à utiliser contre les puissances de l'Entente?

Le jour de l'ouverture de la conférence de Paris, M. Jonnart disait: « La Grèce ne peut retrouver en Orient la situation que la mauvaise politique du roi Constantin lui a faite que par une victoire sur les Bulgares. Nos intérêts et les siens sont identiques, car je ne crois pas qu'un accord satisfaisant pour nous soit possible avec la Bulgarie ou la Turquie sans des succès militaires remportés dans les Balkans. »

M. Jonnart, en diplomate réservé, ne précise pas. Mais n'est-il pas raisonnable d'estimer qu'un accord avec les Bulgares ne peut être satisfaisant que si ces derniers cessent de communiquer directement avec la Méditerranée? Que les sensitifs ne se hâtent pas de dire : « Quoi, allons-nous mutiler la Bulgarie? Sèmerons-nous par une politique de conquête de nouveaux germes? »

Non, il ne s'agit aucunement de faire une politique de conquête dans les Balkans. Le littoral méditerranéen qu'occupe actuellement la Bulgarie est en très, très grande majorité peuplé des Grecs. Si Venizelos a fait cette concession territoriale aux délégués bulgares à Bucarest, c'était uniquement dans l'espoir que l' « ennemi héréditaire » renoncerait désormais à toute tentative de domination. Cet espoir a été déçu. La Bulgarie aspire plus que jamais à tenir sous son joug la majeure partie de la péninsule. La seule garantie contre l'âpreté du tzar Ferdinand et de son peuple est de les mettre hors d'état de nuire. Si ce raisonnement est bon, est-il admissible que les Bulgares conservent le littoral qui leur donne accès à la Méditerranée?

Les gouvernants de Sofia, pleins d'appréhension pour l'avenir, essaient déjà de troubler l'opinion publique dans les pays de l'Entente en y faisant courir des bruits étranges. Des délégués bulgares, laissent-ils dire, se seraient déjà rendus en Suisse en vue de conclure une paix séparée. La manœuvre est d'une évidence transparente, pour ceux qui connaissent la mentalité bulgare. « Puisque ces gens-là sont prêts à déposer les armes, soyons indulgents pour eux. » Voilà ce qu'ils voudraient faire dire aux peuples de l'Entente, tant que la conférence durait. M. Radoslavof et ses collaborateurs savent parfaitement que la mainmise allemande est tellement forte sur eux qu'ils sont incapables de suivre une politique individuelle. En paysans madrés, ils espèrent pourtant leurrer une fois de plus les Alliés. Les déclarations de M. Jonnart sont très explicites à ce sujet. Il faut que la Bulgarie soit vaincue militairement. Car, après une guerre comme celle-ci, il serait vraiment impardonnable qu'il y eût encore des Prussiens menaçants soit en Occident, soit en Orient.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Danemark.

Il a été beaucoup question de l'Alsace-Lorraine dans le *Social-Demokraten* de Copenhague, au cours du mois de juin. Cela est naturel, puisque la commission hollando-scandinave de Stockholm oblige les partis socialistes à formuler leurs diverses conceptions de la paix, ce qui entraîne aussi de nouvelles déclarations gouvernementales. On sait la position prise par le journal socialiste danois. Dans un éditorial du 8 juin sur « la situation du monde », il estime

que la prétention, officiellement exprimée au nom de la France par M. Ribot, de recouvrer l'Alsace-Lorraine a encore aggravé la guerre. Vouloir l'Alsace-Lorraine « sans égard pour le principe des nationalités, sans plébiscite, c'est vouloir une annexion terriblement périlleuse ». Si la France n'a pas voulu la guerre en 1914, « elle montre en tout cas ainsi qu'elle en veut la continuation ». Cette revendication est « la plus forte digue contre la volonté de paix des socialistes en France. On ne tardera pas à voir si cette digue tiendra encore quelque temps. »

Ainsi, pour le journal danois, l'Alsace-Lorraine est allemande, la France, en la réclamant, veut une annexion de conquête, et se rend par là responsable de la continuation de la guerre. Les socialistes français devraient donc s'y opposer, selon leurs principes, et pourtant ils sont annexionnistes, eux aussi. Mais cela leur passera bientôt.

Ce n'est pas, cependant, par ignorance que le journal ajoute ainsi les perfidies aux erreurs. Il publiait en même temps une série de quatre articles pour exposer la question d'Alsace-Lorraine, et dans cet exposé tendancieux et incomplet, mais aux détails précis, il est impossible d'attribuer les lacunes au manque d'information. Naturellement, l'Alsace est représentée comme un pays tout à fait allemand, jusqu'au jour où la révolution, par les avantages économiques qu'elle procure surtout aux paysans, rend la population française de sentiment. Mais elle reste allemande de mœurs aussi bien que de langage. Enfin elle est reprise par l'Allemagne. « La France l'avait conquise par la force, l'Allemagne la reprit par la force. »

Ici, un silence étrange. La protestation des Alsaciens-Lorrains n'est pas même mentionnée.

Par contre, une large place est faite, avec raison, aux protestations de Karl Marx et de Friedrich Engels. Et même, l'histoire de la résistance alsacienne, et des efforts du gouvernement allemand pour germaniser ou mater le pays est simplement remplacée par le rappel des déclarations de la social-démocratie allemande en faveur de l'autonomie du *Reichsland*. On pourrait croire que l'attitude des socialistes allemands va gêner le journaliste danois. Pas du tout. Après une citation de Bebel, qui disait encore au Reichstag, il y a peu d'années, que l'annexion avait été une grande faute politique, on passe brusquement à cette affirmation :

Mais, d'autre part, les socialistes allemands ne voudraient pas aujourd'hui rendre l'Alsace-Lorraine à la France, car ces pays sont habités d'une façon tout à fait prédominante par une population allemande de sentiment et de langue.

Comme preuve, on cite le manifeste où les socialistes alsaciens, en 1913, déclaraient qu'ils préféraient demeurer une province allemande, plutôt que de voir la France déclarer une guerre pour re-

prendre ses anciennes provinces. Il faut vraiment beaucoup de complaisance pour voir dans ce manifeste l'affirmation d'une sympathie allemande. Cette seconde partie de l'exposé se termine à la gloire de la générosité des socialistes allemands :

Par contre, on peut penser à une rectification de frontières, par laquelle la population de sentiment français redeviendrait à la France, et la social-démocratie allemande est favorable à cette idée.

Le chapitre suivant parle des langues et n'a pas de peine à montrer que l'allemand domine en Alsace-Lorraine, et de beaucoup. Conclusion : le retour à la France « mettrait donc une écrasante majorité de la population d'Alsace-Lorraine sous une domination étrangère ». Cette confusion entre la langue et la nationalité n'est pas pour nous surprendre. La population, dit encore l'auteur, a bien changé, un demi-million d'Alsaciens-Lorrains émigrés ayant été remplacés par un nombre d'Allemands à peu près équivalent, et il ne lui vient pas à l'esprit qué ce changement est une violence, suite de la violence faite en 1871 : il y voit seulement le fait que le pays est devenu plus allemand.

Il a encore cet argument singulier que, par suite de la situation nationale particulière de l'Alsace-Lorraine, les progrès du parti socialiste s'y sont trouvés facilités. Enfin, touchante sollicitude, dans l'intérêt de l'ouvrier alsacien, il préfère la législation sociale allemande.

Enfin, dans sa quatrième partie, il montre que les progrès économiques des pays annexés ont été considérables sous la domination allemande, et que leur vie économique est liée à celle de l'Allemagne. Car certains socialistes éprouvent toujours le besoin d'expliquer même les sentiments par un avantage économique immédiat. Tout à l'heure, un progrès économique dû à la révolution française transformait soudain les Alsaciens en Français. Aujourd'hui, c'est « l'organisation » allemande qui a dû les faire Allemands. Avec une conception d'un matérialisme aussi étroit, comment ne deviendrait-on pas pangermaniste à la Friedrich Naumann ?

Les socialistes danois savent bien, pourtant, que l'organisation n'est pas tout. Ils sont démocrates, et Borgbjerg lui-même, se lamentant sur les faibles progrès que fait « la nouvelle orientation » en Allemagne (22 juin), prend un ton découragé pour dire : « Cela va si lentement en Allemagne ! »

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Norvège.

M. Hjalmar Christensen est l'un de ces rares Norvégiens qui ont entrepris la défense de l'Allemagne. Dans le numéro d'avril de la

revue *Samtiden*, il étudie « le problème de la paix ». Il faut, à son avis, la conclure au plus tôt, c'est-à-dire la discuter, pour arriver à s'entendre. Car « il ne faut pas qu'il y ait de vainqueurs ». C'est là, en effet, un fort beau principe. Pas de vainqueurs, afin qu'il n'y ait pas d'humiliation infligée, pas de haine, pas d'esprit de revanche. Au commencement de l'hiver dernier, le président Wilson souhaitait que la paix juste pût être obtenue sans victoire. Et qui ne le souhaiterait? Mais il paraît avoir abandonné cet espoir, s'il l'a jamais eu. Mais « pas de vainqueurs », ce n'est pas un principe, c'est un vœu seulement, dont la réalisation dépend des conditions de paix. Pour montrer que l'on pourrait les discuter, M. Hj. Christensen devrait surtout nous montrer que l'Allemagne sera très raisonnable, qu'elle est prête à offrir des conditions fort acceptables, en sorte que le mince surplus que pourrait rapporter la victoire ne vaudrait pas les sacrifices nécessaires pour l'obtenir. Or, sur ce point essentiel, le germanophile norvégien est obligé de glisser très vite. Il se contente de citer un auteur suédois, M. Adrian Molin, qui affirme que « l'offre de paix » allemande de l'hiver dernier a été faite loyalement.

Mais le long article est surtout une occasion de passer en revue les accusations qui pèsent sur l'Allemagne, afin de les atténuer, ou d'adresser aux alliés des reproches analogues, et de prendre successivement aussi les arguments favorables à la cause de l'Entente, afin de les affaiblir dans l'esprit des lecteurs mal informés. Le grand argument, c'est que la victoire n'est pas possible. Car il ne s'agit pas de démoraliser les alliés, à qui ne s'adresse pas l'article, mais de détruire chez les neutres la confiance dans leur succès. C'est bien là, en effet, l'argument qui porte. Si la victoire est impossible, le neutre ami lui-même conseillera la paix de compromis.

Il est inutile d'entrer dans le détail des raisonnements de M. Hjalmar Christensen. Ils sont souvent d'une faiblesse qui étonne de la part d'un écrivain estimé. Il en est encore à prétendre que les pangermanistes n'étaient rien de plus en Allemagne qu'un parti plus bruyant que nombreux, et il suggère que la France était mieux pourvue de chauvins. Si le prince de Bülow déclare que l'Allemagne doit être prête, à propos de tout conflit, à aller jusqu'au bord d'une guerre mondiale, il trouve que cela est parfaitement justifié par les échecs coloniaux de l'Allemagne. Au sujet de la guerre sous-marine, il estime que la méthode allemande n'est pas plus barbare que la « guerre de la faim » menée par l'Angleterre : « Chacune des deux puissances a employé les moyens que sa situation et sa force lui recommandaient. »

Dans le même numéro a paru, sur « la guerre mondiale et les petits Etats », un article d'une tendance opposée, par M. Johan Castberg, ancien ministre radical socialisant. Il observe que l'Allemagne

menait, avant la guerre, une politique de conquête pacifique avec un tel succès que l'empire allemand aurait bientôt obtenu une « place au soleil » qui n'aurait laissé que l'ombre aux autres. En venir aux armes dans ces conditions, c'était du romantisme.

Les sympathies de M. Castberg pour les alliés sont déterminées par ses idées démocratiques. L'Angleterre et la France ont été les boulevards de la liberté civique en Europe. Elles ont été aussi les amies des nationalités en lutte. Maîtresse de la mer, l'Angleterre s'est montrée libérale. Tandis que le militarisme continental a été un fléau, elle a maintenu la liberté des mers sans nuire à personne.

Il y a une solidarité naturelle entre les petits Etats. Ils veulent la paix. Mais il ne faut plus que ce soit la paix de la concurrence des armements. L'intervention américaine et la révolution russe permettent d'espérer la seule paix qui garantirait l'humanité contre un recommencement d'une pareille guerre, « la paix fondée sur l'organisation juridique du monde ». M. Castberg est partisan d'un tribunal mondial armé d'un pouvoir et de forces suffisants pour châtier les Etats perturbateurs.

M. Johan Castberg a repris le même sujet plus amplement dans le numéro de juin, sous le titre : « la paix de la démocratie ». Ce sont les audiences données par le comité socialiste de Stockholm, naturellement, qui lui ont inspiré son article, et il remarque d'abord très justement que les socialistes des pays alliés comparaissent dans des conditions bien différentes de celles des socialistes germains et hongrois. On ne peut imaginer que la France, l'Angleterre et la Russie mènent une politique contraire à la volonté certaine des masses, tandis que les socialistes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie sont sans réelle influence. Il n'y a pas partie égale.

Ensuite, il note l'attitude réservée des organisations ouvrières américaines, alors que la conclusion de la guerre, en définitive, va être déterminée, pour une grande part, par les Etats-Unis.

Le but que cette grande république libre et démocratique a fixé pour la paix future, et auquel se sont ralliées les nations libres d'Europe, est la base de paix dont ne peut s'écarter aucune représentation d'aucune partie de la démocratie du monde aujourd'hui : la victoire et la garantie future de la démocratie, de la liberté et du droit. *C'est seulement en mettant ce but en évidence que les congrès d'opinion internationaux peuvent actuellement exercer une influence sur la terminaison de la guerre.*

C'est l'auteur qui souligne. Et il montre combien l'heure que nous vivons est solennelle dans l'histoire de l'humanité.

Le grand fait décisif est que la guerre est devenue une révolution, — différente des révolutions précédentes en ceci, qu'elle n'est pas un soulèvement de classe contre classe dans les limites d'un pays isolé, mais de nations contre nations, une *révolution mondiale*. C'est une ère nouvelle qui est enfantée

pendant cette guerre. La lutte est plus formidable, les douleurs de l'enfantement plus aiguës, les victimes plus nombreuses que jamais auparavant. Mais aussi ce qui se prépare de nouveau est de dimensions plus grandes, et commande plus l'avenir du monde tout entier qu'on ne l'a jamais vu auparavant. La nouveauté prête à éclore va-t-elle s'épanouir, sera-t-elle apte à se développer, et paiera-t-elle ainsi les souffrances et les sacrifices que la lutte a déjà coûtés, cela ne dépend pas en première ligne du jour et de l'heure où se fera la paix, mais de savoir *quelle* sera cette paix. Une paix *juste* et par conséquent durable.

Le monde serait aujourd'hui inférieur à ce qu'il est sans les sacrifices consentis dans les révolutions antérieures. Il vit aujourd'hui sur les résultats des souffrances par lesquelles furent achetées les victoires.

Lorsque la guerre mondiale, il y aura bientôt trois ans, a éclaté, tout ce qui avait été gagné se trouvait remis en question. Le militarisme et l'autocratie ne menaçaient pas seulement de se soumettre le monde; le danger ne consistait pas seulement en ce que le système de « la force prime le droit » pouvait triompher et faire de toutes les petites nations la proie des grandes. Le danger était plus grand et plus profond. L'idole, dont il s'agissait, par le fer et le sang, d'imposer l'adoration au monde, était *le matérialisme* lui-même. L'idole victorieuse, ce serait la destruction de l'idéalisme, ce serait Gœthe, Schiller et Kant asservis à Bismarck, Krupp et Ballin. Ce serait proclamer qu'un bénéfice économique et le développement de la puissance militaire aux dépens des autres est le but d'Etat suprême de l'organisation d'un « peuple-maître », — qu'en cela consiste la véritable « culture ».

L'organisation est un moyen, non un but. Elle est nécessaire pour les faibles. Mais une organisation des moyens de puissance de l'Etat pour renforcer ce qui déjà possédait un pouvoir excessif, une organisation dont le centre est l'autocratie, et dont le but a été de transformer un grand peuple en soldats de caserne, — cette organisation-là n'est pas un moyen de civilisation et ne mérite pas qu'on l'admire.

Ces formules sont d'autant plus remarquables que l'auteur s'est occupé principalement de questions économiques, et qu'en ce sens, il est un sectateur politique du matérialisme, — considéré comme moyen.

Voilà donc pourquoi l'on se bat. La Russie, grâce à la révolution, n'est plus un empêchement à la paix juste, basée sur la liberté et le droit. Et qui se bat pour cette cause? Les grandes nations libres, la démocratie mondiale, et au premier rang la troupe immense des travailleurs. Si l'on raisonne sur la paix, il convient de « faire entrer en ligne de compte les valeurs morales dans les buts de guerre que les nations libres se sont posées dès le début, et qui ont obtenu maintenant l'adhésion des Etats-Unis. Tout projet de paix qui ne prend pas là son point de départ est condamné d'avance à échouer ».

M. Castberg cite ensuite quelques discours prononcés par les

représentants des gouvernements alliés, notamment un discours de M. Robert Cecil, en réponse au « pacifiste » Philip Snowden, qui lui demandait d'accepter la formule russe : « Pas d'annexions, ni d'indemnités. » Le ministre anglais écarte la formule par des raisons si évidentes de justice et d'humanité qu'il est inutile de rien ajouter à sa critique. Le discours de Wilson sur la déclaration de guerre des Etats-Unis est rappelé, ainsi que celui de Lloyd George à ce propos : « La libération de la Russie et le message du président Wilson annoncent le lever du jour. » On comprend, à relire ces documents officiels, que la signification attribuée à la guerre par M. Castberg n'est pas une interprétation arbitraire et personnelle, qu'elle n'est pas un sens caché qui se révélera peu à peu. Il s'agit d'un but clair, bien en vue, vers lequel on marche avec confiance et résolution.

Il n'est pas possible de penser qu'aucune paix mondiale puisse être conclue, si elle ne répond pas aux grands buts désintéressés qu'a posés l'Amérique à son entrée dans la guerre. Les congrès de paix socialistes que l'on convoque, pourront-ils ranimer l' « Internationale » et rallier à ces buts la social-démocratie des pays belligérants ?

Il est pénible de penser que cela peut faire question. L'Internationale a fléchi, et l'on ne sait même plus si elle est capable de se hausser à une volonté de justice et de démocratie aussi ferme que celle des gouvernements « bourgeois ». Mais M. Castberg n'a aucun désir d'humilier les partis socialistes et de leur faire honte. Au contraire, il leur exprime une certaine confiance, et il ne veut que les avertir. L'Internationale doit comprendre que « la guerre est devenue une guerre de libération, une révolution mondiale ». C'est la paix de la République américaine qu'il faut vouloir, la paix vraiment juste et durable, la paix de la liberté et du droit, la paix de la démocratie la plus ambitieuse.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suisse.

AU CONSEIL NATIONAL. LE NOUVEAU CONSEIL FÉDÉRAL. — Les 27 et 28 juin, en présence du nouvel élu, M. Ador, le Conseil national s'occupait de l'affaire Hoffmann. Resté muet, huit jours plus tôt, sous le coup de la catastrophe, le Conseil, une fois la savante prothèse politique opérée et un calme relatif rebaignant les esprits, recouvrait la parole et se sentait de force à affronter la discussion. Non toutefois sans avoir rejeté, par 102 voix contre 27, une proposition du député valaisan de Lavallaz et du député neuchâtelois Naine demandant la sténographie des discours, proposition combattue par le député bernois Kœnig, selon qui « il était préférable que les paroles qui seraient prononcées dans cette salle tombassent dans l'oubli, sans laisser de

traces officielles ». Le débat s'engageait à l'occasion de l'examen des 6e et 7e rapports du Conseil fédéral sur les mesures assurant la neutralité.

Dès l'allocution du président Bueler, de Schwytz, on vit quelle allait être l'attitude des députés allemands : celle même de leurs journaux. L'honorabilité de M. Hoffmann, victime d'une simple erreur de procédure, restait entière, ses intentions demeuraient irréprochables, sa neutralité exemplaire.

C'est avec un profond regret, exprimait le président Bueler, que les Chambres fédérales ont accepté la démission de ce magistrat, auquel elles *témoignaient* une confiance illimitée et le plus grand respect.

Au moins le président Bueler avait-il le scrupule de mettre son verbe au passé.

Avec M. Spahn (Schaffhouse), rapporteur en allemand, le présent reprenait tous ses droits. Les accusations dont M. Hoffmann a été l'objet sont « grotesques ». Nul plus que ce grand citoyen n'a été le serviteur dévoué de la démocratie et de la neutralité suisses. « Pas un mot de sa dépêche ne traite d'une paix séparée. » Analysant les documents et s'ingéniant à les détourner de leur sens, le rapporteur alémanique en arrivait à laver si bien M. Hoffmann de toute calomnie, que la démission de celui-ci devenait inexplicable. Plus qu'une justification, c'était une véritable apologie.

Il est permis de déduire de tout cela, concluait-il, que M. Hoffmann n'a pas eu l'intention de travailler à une paix séparée russo-allemande au détriment de l'Entente, mais seulement à une paix qui, bien que *séparée peut-être pour commencer entre la Russie et l'Allemagne*, fût dans l'intérêt de l'Humanité et en particulier de tous les belligérants ; c'était bien la paix générale qu'il avait en vue. Et, si l'on avait les moindres doutes sur les intentions de M. Hoffmann, il suffirait, pour les écarter définitivement, de se rappeler sa loyauté, son ardent patriotisme et son sens politique admirable.

Avec M. Secretan (Vaud), rapporteur en français, le côté pile de la médaille se voyait délicatement retourné. Sans doute M. Secretan qui, à Berne ou quand il revient de Berne, est toujours très prudent, commença-t-il par déclarer qu'il aboutirait aux mêmes conclusions que M. Spahn et que « l'idée de représenter M. Hoffmann comme un *agent* de l'étranger (1) n'avait pu naître que dans un cerveau malade ».

Mais qu'avons-nous vu depuis le début de la guerre? continua-t-il. Nous avons successivement perdu deux officiers supérieurs, un diplomate, un conseiller fédéral. Et partout c'est la même main que l'on a rencontrée. Le

(1) « Avec tout ce que ce mot comporte », spécifie M. Secretan, ce qui signifie semble-t-il, que M. Hoffmann n'était pas personnellement payé par l'Allemagne. Dans ce cas, nous sommes d'accord.

peuple s'est demandé : Qui donc gouverne en Suisse (1)? Il a été profondément bouleversé.

Examinant à son tour les fameuses dépêches, le rapporteur romand estimait qu' « il n'est en tout cas pas contestable qu'elles ont l'apparence de viser à une paix séparée entre la Russie et l'Allemagne ».

Grimm affirme que « le besoin de paix se fait sentir partout »; cela est inexact; cette première phrase déjà devait éveiller l'attention de M. Hoffmann. Grimm ajoute qu'une prochaine conclusion de la paix est « une pressante nécessité », et que « cette conviction existe dans les milieux dirigeants »; cela aussi, c'est faux, si l'on songe à une paix générale; tous les belligérants affirment être en mesure de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire, et Grimm ne pouvait parler que des milieux fréquentés par lui ; il ajoute d'ailleurs que la France et l'Angleterre ne sont pas d'accord, qu'elles suscitent des difficultés et cherchent à entraver le mouvement en faveur de la paix. N'est-ce pas la preuve que lui au moins entendait une paix séparée, russo-allemande? Mais voici la phrase la plus importante : « Le seul empêchement possible, et le plus dangereux, à toutes les négociations, pourrait résulter seulement d'une offensive allemande dans l'est; sans cet empêchement une liquidation serait possible dans un temps relativement court. » M. Hoffmann réfléchit huit jours, du 27 mai au dimanche 3 juin. Puis il répond par cette affirmation : « L'Allemagne n'entreprendra aucune offensive aussi longtemps qu'une entente amiable paraît possible avec la Russie.» Il n'a pas pu prononcer une affirmation aussi nette, aussi catégorique, sans avoir au préalable consulté quelqu'un; aussi bien fait-il allusion à « des conversations réitérées avec des personnalités éminentes ». Quelles sont ces « personnalités »? Nous ne le savons pas; nous en sommes réduits à des suppositions. Il indique ensuite, avec force détails, les conditions allemandes pour une paix séparée avec la Russie, et l'on sent très bien que c'est là l'objet principal de sa dépêche (2).

Malgré cet exposé, et en dépit de l'affirmation contraire de son préambule, le rapporteur vaudois crut devoir se garder de conclure. « Nous avons des scrupules, dit-il, à interpréter la dépêche de M. Hoffmann sans lui faire tort, et nous préférons renoncer à en donner une interprétation certaine et garantie vraie. » Sur quoi, après avoir en passant tenu à exonérer le démissionnaire de toute responsabilité dans les intrigues du Dr Ritter, et s'être déclaré disposé à « attendre avec confiance le rapport du Conseil fédéral sur les résultats de son enquête complémentaire », il se contenta d'espérer que « nous aurons un jour la preuve que, si M. Hoffmann a commis une lourde faute politique, il ne saurait cependant pas être question de l'accuser d'avoir agi délibérément et consciemment contre les intérêts de son pays ».

Méfiant de toute enquête conduite par le Conseil fédéral, même rénové par la présence de M. Ador et l'évolution de M. Schulthess,

(1) C'est ce que je me suis demandé dès 1915, au grand scandale de mes compatriotes.
(2) D'après le compte rendu de la *Gazette de Lausanne*.

M. Borella, député du Tessin, réclama une enquête parlementaire, qui « seule permettrait de projeter sur tous les recoins de cette affaire une lumière complète ». Puis on entendit successivement M. Henri Fazy, de Genève, qui s'éleva judicieusement contre la façon dont la Suisse est représentée à l'étranger par sa diplomatie ; le député socialiste de Zurich, Greulich, qui défendit âprement Grimm, trouvant qu' « au fond ce que Grimm et M. Hoffmann avaient fait était tout naturel » ; M. Jaton (Vaud) qui demanda la limitation des pleins pouvoirs ; M. Maillefer (Vaud), qui appuya les postulats Borella et Jaton, déclarant que « trois choses doivent avoir vécu : les pleins pouvoirs, l'omnipotence de l'état-major et la diplomatie secrète » ; M. Bertoni (Tessin), qui demanda également la constitution d'une commission d'enquête parlementaire, « seule capable d'assurer la paix dans le pays et de rétablir notre situation à l'étranger » ; M. Willemin, député jeune-radical de Genève, qui, au milieu des protestations, des dénégations et des rappels à l'ordre, prononça un réquisitoire accablant contre tout l'ensemble de la politique Hoffmann, ce qui lui valut une réplique insultante du doyen du parti socialiste Greulich, le maître et le complice de Grimm et de Lénine, le corrupteur gonflé d'or allemand du congrès de Bologne ; M. Hæberlin, du canton de Thurgovie, chef de la gauche radicale, qui plaida pour M. Hoffmann, suivi par M. Otto Weber, de Saint-Gall, et par M. Jæger, d'Argovie, ce dernier corsant sa harangue de hargneuses attaques contre les Welches et d'invectives indignées contre les « honteuses » démonstrations de Genève. Et l'on eut, pour finir, l'obligatoire discours ministériel de M. Schulthess, taxé à l'envi par les gazettes de « morceau d'éloquence d'une haute tenue et d'une grande modération », qui, tout en « rendant hommage » à M. Hoffmann et à « la pureté de ses intentions », désolidarisa le Conseil fédéral de son « imprudente manœuvre en faveur de la paix », et, dans une « vibrante péroraison », répandit sur l'auditoire dompté, qui le « salua d'applaudissements quasi-unanimes », les promesses réconfortantes, les assurances patriotiques et les gages précieux pour l'avenir.

Au vote, le postulat Borella fut rejeté par 99 voix contre 12 de la députation tessinoise, des socialistes romands et de M. Willemin (on voit que, selon leur tactique habituelle, les radicaux romands, après avoir parlé contre le gouvernement, ont voté pour lui) ; un postulat Willemin et Bossi, réclamant la suppression des pleins pouvoirs, réunit 2 voix ; enfin un postulat Jaton, demandant au Conseil fédéral un rapport sur la limitation éventuelle des pleins pouvoirs, fut écarté par 95 voix contre 16.

Telle fut cette lamentable fin de session, qui dressa de nouveau l'une contre l'autre les deux Suisse, d'un côté les députés alémani-

ques, irréductiblement germanophiles, de l'autre les députés latins, à quelques exceptions près irrésolus et transigeants.

Que sera l'enquête du Conseil fédéral, dont, par une habileté de M. Schulthess, c'est M. Ador lui-même qui a été chargé? L'élection de M. Ador fut une concession à la Suisse romande; après la grande et trop courte crise qui faillit un instant tout emporter, ce fut un geste effrayé de conciliation. M. Ador le sait et le sent, et il veut être l'homme de ce geste. Il fera tout ce qui ne sera pas absolument incompatible avec sa conscience pour rétablir une douteuse concorde. Il cherchera à sauver la mémoire de l'honorable défunt; il ne voudra point piétiner un cadavre, ni même en opérer l'autopsie pour révéler à tous la maladie pestilentielle dont il est mort. Peut-être, selon l'exemple du président Schulthess, tiendra-t-il à répandre lui aussi des fleurs sur le corps et répétera-t-il comme lui : « La pureté de ses sentiments ne fait aucun doute ; il n'a voulu agir que dans l'intérêt du pays. » Au reste, cela ne lui sera pas difficile. Des intrigues du genre de celles auxquelles se livrait M. Hoffmann laissent généralement peu de traces. Tout se passe oralement, et M. Hoffmann ne manquait pas de prudence. Les conciliabules quotidiens de plusieurs heures avec le ministre d'Allemagne, M. von Romberg, ne se consignaient pas par écrit, et s'il y a des documents à ce sujet, ils sont à Berlin, non à Berne, et aucun livre blanc ne les publiera. Si j'en crois d'ailleurs des allégations qui ne viennent pas de mauvaise source, M. Hoffmann, mettant à profit le répit de vingt-quatre heures que lui laissèrent les hésitations de MM. Forrer, Muller et Calonder, n'aurait pas quitté son Département sans avoir au préalable brûlé honnêtement quelques papiers. M. Ador n'aura pas à brusquer trop sa conscience pour être généreux.

Depuis plus de quarante ans qu'il s'occupe des affaires publiques, tant cantonales que fédérales — grand conseiller, conseiller d'Etat à Genève, conseiller aux Etats, conseiller national à Berne (1), — c'est pour la première fois que M. Gustave Ador, à l'âge aujourd'hui de soixante-douze ans, pénètre au gouvernement helvétique, après en avoir, jadis, décliné à deux reprises les hautes fonctions, devenues, maintenant, dictatoriales. Il y accède en un temps difficile et dangereux. Plus que de juge ou de réparateur, sans doute entend-il y faire surtout figure d'arbitre et y jouer, dans le domaine national, un rôle analogue à celui que, président du Comité international de la Croix-Rouge, créateur de l'Agence internationale des prisonniers de guerre, il tient avec honneur et dévouement dans le domaine mondial, trônant magistralement au-dessus de la mêlée, ou plutôt entre les lignes des combattants. La Suisse n'est-elle pas, elle aussi,

(1) Il remplaça en 1889, à Berne, au Conseil national mon grand-oncle Antoine Carteret.

un champ de bataille et le conflit national qui s'y déchaîne n'est-il pas, lui aussi, un conflit international? M. Ador y apportera ses précieux offices d'intervention, ses accommodements persuasifs, ses rappels à la modération et au respect des conventions, ses listes d'échanges.

L'homme est représentatif, c'est sa fonction. Conservateur par tempérament, libéral par tradition, démocrate par doctrine, il met son point d'honneur et presque sa coquetterie à se voir l'élu de tous les partis. Il figure immuablement, aux jours de scrutin, comme une étiquette de concession et de savoir-vivre, sur les affiches les plus disparates. C'est l'aristocrate genevois, chez qui la morgue est remplacée par un orgueil de bon goût. L'allure est belle, le port haut, la barbe drue et fortement charpentée sous le nez puissant et le regard franc. Ce huguenot grand seigneur ressemble à Henri IV. Mais s'il en a la verdeur, il n'en a point la gauloiserie; il n'en a point non plus l'absence de scrupule, et il est incapable de penser que Berne vaille bien une messe, surtout une messe germanique. Il n'aime pas la France, mais c'est un ami de la France, qu'il se préoccupe de considérer avec une courtoise indulgence. Il doit regretter que la France n'ait pas embrassé la réforme : elle fût devenue alors un grand pays. Il n'aime pas non plus le peuple, mais c'est aussi un ami du peuple. Ainsi se concilie son particularisme et sa condescendance. C'est un juste. Il fera tout pour la France, à condition de ne pas se compromettre; et il ne fera rien pour l'Allemagne, à condition non plus de ne pas se compromettre. Et se compromettre pour lui, ce sera sortir de la neutralité, ou plutôt paraître en sortir, ou plutôt encore risquer de se faire reprocher d'en sortir, sous les yeux, croisés comme des feux, des Romands et des Alémans. Et si, par aventure, il est partial, ce sera pour ces derniers, par scrupule de ne pas paraître assez impartial. Distant, mais avec générosité, chevaleresque, mais avec un secret dédain, il prépare avec soin ce que pensera de lui l'histoire et pose en pied dans son cadre pour la postérité. Il cultive la finance, le monde et la philanthropie. Il aime à être en contact avec les puissants de la terre, à traiter de pair à égal avec toutes les altesses, et rien ne remplit plus d'aise ce calviniste de grand style que quand il reçoit une lettre du pape.

Ce gentilhomme se trouvera peut-être moins assuré en compagnie des affairistes du Conseil fédéral et il est à craindre que sa discrétion de bon ton ne soit guère de mise avec la grosse politique marchande de nos radicaux. Mais sous le vent de la tempête Hoffmann, un souffle nouveau passe sur le Palais fédéral. Dans cet air moins chargé des lourds miasmes germaniques, peut-être la parole ailée et loyale de l'homme d'Etat genevois trouvera-t-elle un essor favorable.

Des changements dans l'esprit gouvernemental sont, en effet, ma-

nifestes. Si MM. Forrer et Muller doivent demeurer inébranlablement germanophiles, leur influence, comme leur nocivité, est appelée à péricliter. Celle de M. Calonder, déjà médiocre, comme son talent, n'existe plus. De majorité que formaient, avec M. Hoffmann, ces trois calenders, les voilà maintenant minorité, et la non valeur du troisième, qui est un acolyte né, changera volontiers de signe. Trop heureuse d'être rendue sans effort à ses tendances romandes, la nonchalance de M. Decoppet, appuyée sur la robustesse de M. Schulthess, suivra tout naturellement la nouvelle orientation, comme la vigne vaudoise que dirige le tuteur. La finesse et l'opportunisme de M. Motta ondoyaient depuis longtemps. Lorsque j'étais en Suisse; en 1915, on disait : « M. Hoffmann prend son mot d'ordre à Berlin, M. Motta cherche le sien au Vatican. » C'était alors la même chose. Mais le Vatican a évolué, et M. Motta a évolué avec le Vatican. Il n'est même pas certain que, sous la décisive pression de ses électeurs tessinois, l'évolution de M. Motta n'ait pas précédé celle du Vatican.

Très intelligent, très sûr de lui, très objectif, M. Schulthess était, avec M. Hoffmann, l'autre grand homme du cabinet. C'est une activité et c'est un caractère. Plongé jusqu'au cou dans les affaires allemandes avant son entrée au Conseil fédéral en 1912, avocat pour la Suisse de l'*Allgemeine Elektricitæt Gesellschaft*, cet Argovien retors et prosaïque est un des maîtres de la *Realpolitik*. Son très réel patriotisme est tout matériel. N'envisageant les intérêts du pays que sous leur angle économique, il n'a jamais mis sur son programme que ce seul mot : enrichissement. A ce point de vue unique, total et suffisant, l'Allemagne lui apparaissait comme la terre d'élection, dont le plus bel avenir de la Suisse était de devenir l'heureuse dépendance. La prospérité de l'empire le fascinait, sa puissance le captivait. Aussi, de tous nos conseillers fédéraux passait-il pour le plus germanophile, sans en excepter M. Hoffmann. Cette réputation justifiée, il tint à honneur de la soutenir pendant plus de deux ans, depuis le début de la guerre. Il disait alors à qui voulait l'entendre : « Ch'aime peaugoup la Vrance ; ch'ai ébousé une Barisienne ; foui, ch'aime peaugoup la Vrance... Mais il vaut tire la féridé à ses amis ; eh pien, la Vrance est voudue ! » Nul doute que, pendant cette période, il n'ait rendu à l'Allemagne, sur le terrain économique, des services tout aussi importants et tout aussi contraires à la neutralité que ceux de M. Hoffmann dans le domaine politique. Mais à la différence de M. Hoffmann, M. Schulthess est Suisse avant tout ; alors que celui-là aurait suivi l'Allemagne, *perinde ac cadaver*, jusque dans les pires cataclysmes, M. Schulthess, en bon réaliste, était capable, du jour où les affaires du grand voisin tourneraient mal, de dissocier les intérêts de la Suisse de ceux de l'Allemagne.

C'est ce qui lui arriva en automne 1916, quand la bataille de la Somme et les premières manœuvres pacifistes de Berlin ayant commencé à lui faire concevoir quelques doutes sur la victoire allemande, il put s'apercevoir que la France n'était pas aussi « voudue » qu'il l'avait cru, et que c'était au contraire l'Allemagne qui risquait de l'être. C'est de ce moment que date l'évolution de M. Schulthess et que s'ouvre la période de ses conflits avec M. Hoffmann. La dispute était au camp d'Agramant. Ce ne fut d'ailleurs point sans quelques trêves où les deux champions se retrouvèrent d'accord. C'est ainsi qu'en février et mars 1917, M. Schulthess, qui crut à la guerre sous-marine, retrouva toute sa germanophilie d'antan. Mais le rendement inefficace du blocus sous-marin et la déclaration de guerre des Etats-Unis en avril, rendirent M. Schulthess à ses doutes, et si ceux-ci ne se sont pas encore transformés en certitude, ils ont du moins pris une ampleur suffisante pour amener enfin à la neutralité effective ce *Realpolitiker*, que n'embarrasseront jamais les principes, non plus que les sentiments.

Tel est notre nouveau Conseil fédéral, nouveau pour un septième seulement dans sa composition, mais nouveau quant à son esprit et nouveau quant à ses mœurs.

Un de ses premiers actes a été le rappel de M. Lardy de Paris.

Au bout de trois ans de guerre, et malgré tous les chantages qu'elle pourra encore réussir, on peut maintenant augurer, avec quelque soulagement, que ce n'est plus l'Allemagne qui gouverne à Berne.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — L'idée d'une Société des Nations ne trouve plus guère, je crois, d'adversaires, tout au moins qui s'avouent. Les gouvernements des nations belligérantes l'acceptent entièrement, et, dans tous les pays, des sociétés s'instituent pour en déterminer les bases. Sur l'initiative de M. Jean Hennessy, président de la Ligue régionaliste, un Congrès s'est réuni récemment à Paris, dont les travaux, semble-t-il, n'auront pas été vains. M. Edouard Engel envoie de Londres à la *Patrie Belge* ce qu'il pense de cette Internationale juridique de demain :

> L'heure viendra où les masques seront arrachés et où dans la foule de ceux qui trompent le peuple apparaîtront, marqués de l'indélébile flétrissure, le courtisan, le mercanti, l'agioteur, le mouchard, le diffamateur et le traître, comme se dévoileront les Pharisiens qui, de leurs haines, de leur lâcheté et de leurs appétits, souillent et déshonorent le Temple...
>
> J'ai déjà dit combien la Belgique est intéressée à la solution du problème.

« Sommes-nous officiellement pour ou contre la Société des Nations ? » ai-je demandé. Le silence a seul répondu...

Nos rhéteurs ignorent la puissance invincible d'une énergie mise au service d'un idéal pur et désintéressé. La Société des Nations n'est pas qu'une utopie, un mot creux tout juste bon à alimenter des discours, c'est aussi un projet positif et pour le réaliser point n'était nécessaire de changer la nature humaine. Il suffisait de réveiller sa conscience.

L'homme pris en groupe est-il vraiment encore toujours une indomptable bête de proie ? Répondre par l'affirmative est vite fait. « L'ambition et l'intérêt continueront à régler les rapports internationaux des nations », dit M. Wallez du *XXe siècle*, naturellement. Peut-on cependant nier que, de toutes les nations de l'univers, l'Allemagne seule était belliqueuse ? Sa politique ambitieuse et agressive alimente l'histoire politique de l'Europe depuis 1864 ; sans elle la paix n'eût jamais été troublée, car il importe de faire place à part aux guerres balkaniques qui furent des guerres d'émancipation. Il appartient au Congrès de la paix de faire droit aux revendications légitimes des groupements sociaux se réclamant du principe des Nationalités, pour éviter leur retour. J'ai déjà laissé entrevoir l'énorme part de responsabilité qui, dans le conflit actuel, incombe à l'Europe du fait de l'injustifiable faiblesse qu'elle a toujours montrée à l'égard des prétentions impérialistes de la politique européenne. Le dogme de l'intégrité territoriale de l'Empire Ottoman, l'affaire des Duchés, le rattachement de la Belgique à la Hollande, l'innovation — à nos dépens — du régime de la neutralité perpétuelle, l'annexion par la Prusse de l'Alsace-Lorraine, la cession d'une partie du Congo français à l'Allemagne, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, la création du Royaume d'Albanie, l'obstacle mis à l'extension légitime de la Serbie jusqu'à la mer, etc., etc., autant de concessions néfastes aux intérêts supérieurs (?) de l'Internationale Couronnée et dont nous payons aujourd'hui les conséquences, car chacune a pour sa part contribué à rendre une conflagration générale inéluctable.

L'agression teutonne n'a malheureusement pas rendu cette éclatante leçon assez perceptible au cerveau des masses impulsives et peu raisonneuses. Elle a plutôt favorisé au sein de certaines nations l'éclosion d'un nationalisme exclusiviste haineux, qui n'est en somme que la forme originale de ce pangermanisme monstrueux qui a transformé l'Europe en un immense charnier. Or, répétons avec M. Mereu, directeur de la *Revue d'Italie* : « Pour soutenir toutes les ambitions et tous les rêves de l'impérialisme, il faut une mentalité haineuse. Un peuple qui fonde sa politique sur la haine, un peuple qui ne sait que haïr, condamne son œuvre à la stérilité, déserte la cause du progrès et ne peut jouer qu'un rôle non seulement négatif, mais malfaisant dans l'action collective des races supérieures pour la Civilisation. » Et c'est là le danger qui nous guette et qu'il faut combattre avant qu'il ne soit trop tard. L'histoire du « chiffon de papier » fait crier à la faillite du droit international, c'est absurde. C'est à croire en vérité que les Allemands ont raison quand ils se disent le peuple élu, puisque nous semblons admettre que tout l'édifice de la civilisation s'écroule par sa seule défection à l'œuvre commune de l'humanité.

L'Internationale est morte... les socialistes allemands l'ont trahi ; le Droit International est un leurre... l'Allemagne n'en a pas tenu compte ; la Jus-

tice et le Droit agonisent... l'Empire a semé la haine. Le centre de la vie planétaire est-il donc Berlin que plus rien ne peut subsister sans elle? Si l'Allemagne n'a tenu aucun compte des Traités, des conventions et des lois de la guerre, c'est que le Droit international dont elles sont l'expression n'avait aucun moyen pour les imposer au respect des Etats qui eux-mêmes les avaient édifiés. Est-ce l'explosion de notre haine, légitime, mais dangereuse pour nous-mêmes, qui le lui fournira?

L'idée de Patrie est respectable entre toutes et nul ne le conteste, mais nous nous devons à nous-mêmes, nous devons surtout à ceux qui dans les tranchées versent leur sang pour la liberté du Monde, de nous souvenir aussi qu'au-dessus de la Patrie, il y a encore la conscience humaine.

Sous son égide se placera — intègre, forte et sereine — la Société des Nations...

La guerre ne disparaîtra que lorsqu'elle sera ramenée dans les limites du droit humain et sortira de la loi de nature pour tomber sous la loi de l'homme. De solides institutions devront donc en être la base; un Parlement, où chaque nation sera représentée, non par un fonctionnaire ou un diplomate de carrière désigné par les Gouvernements, mais par un ou plusieurs délégués élus par les Chambres, disposera du pouvoir législatif et aura pour tâche de donner au Droit international appliqué aux Etats la valeur du Droit commun appliqué aux individus; un pouvoir judiciaire organisé — n'ayant rien de la solution bâtarde des cours d'arbitrage — jugera sans recours des conflits et appliquera conformément aux lois édictées les sanctions prévues ; en dernier ressort, il lui appartiendra de faire appel à la force armée pour imposer ses décisions.

Considérant, en outre, que plus l'indépendance économique, morale et intellectuelle des Nations sera complète, plus le gage d'une paix durable sera sérieux et plus sera effective et stable l'organisation des rapports entre Etats, la Société des Nations aura à favoriser cette interdépendance et à garantir internationalement à l'individu un minimum de Droits imprescriptibles. La réalisation de ce rêve est-elle possible?

Oui, si dans l'Europe de demain l'esprit démocratique triomphe de la réaction. Ne triompherait-il cependant pas que je répéterais aujourd'hui comme je l'écrivais déjà en 1914 dans l'*Odeskia Novosti :*

« ... Et tandis que mourra l'Empire d'Allemagne, sur les ruines de la monarchie autrichienne désagrégée par la tourmente, se dressera formidable la race slave, libre et régénérée, la Pologne renaîtra de ses cendres, la Bohême sera forte, la Serbie sera grande, la Russie sera libre... 160 millions d'individus slaves auxquels un brillant avenir semble réservé et dont un jour la puissance et la volonté pèseront lourdement sur les destinées de la vieille Europe. » L'armée révolutionnaire vient de naître..., elle n'a pas encore dit son dernier mot.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le professeur Fr. W. Foerster, de l'Université de Munich, a eu souvent maille à partir avec les autorités académiques allemandes à cause de ses opinions, maintes fois exprimées du haut de sa chaire, hostiles au prussianisme et au pangermanis-

me. La *Münchner Post* a récemment publié, de lui, des considérations de politique réaliste dont j'apporte ici une bonne partie ;

Qu'après la guerre les armements continuent dans les mêmes proportions qu'auparavant et que l'anarchie demeure dans les relations internationales, voilà qui ne dépend pas uniquement de notre vouloir ou de notre non-vouloir allemand. La France sait qu'elle ne peut plus se risquer dans une nouvelle guerre comme celle-ci. L'Angleterre veut supprimer le service général obligatoire. La Russie a besoin d'une Europe tranquille pour solutionner le problème intérieur. L'Amérique croit ne pouvoir devenir maîtresse de la menace japonaise que par une alliance pacifique universelle. Pour tous ces motifs, nos adversaires sont inébranlablement résolus à ne pas terminer la guerre avant que ne soit assurée une organisation internationale qui rende impossible une seconde guerre mondiale. Ou cette organisation s'établira avec l'Allemagne, ou elle s'établira *sans* elle et *contre* elle. Si nous nous isolons de nouveau, il reviendra au ministère de la guerre prussien d'élaborer, au point de vue financier et militaire, un plan d'armement contre le monde entier et de le rendre plausible au peuple allemand. Mais une continuation des armements est déjà rendue impossible par les difficultés insurmontables à se relever que rencontreront tous les milieux économiques, si, après la guerre, il n'est point de garanties certaines qui offrent à l'esprit d'entreprise des perspectives calculables. Bref, toutes les meilleures raisons parlent pour que nos annexionistes fantaisistes rentrent dans le silence, s'ils ne veulent pas que le peuple allemand soit obligé à un isolement qui pourrait, après la guerre, avoir les suites des plus catastrophales. Ce n'est que si le marché mondial se rouvre à notre travail national que nous pourrons, après cette guerre, nous relever et acquitter notre gigantesque dette, nous dont la population vit, depuis des siècles, sur l'exportation ; et ce rattachement à la vie économique du monde ne saurait être obtenu par la terreur ; bien plus, chacune des soi-disant garanties que nos annexionistes réclament à grands cris, ainsi que tout exposé de moyens violents, ne peuvent que provoquer, du côté opposé, une politique de boycottage correspondante. Il ne nous reste plus qu'à diriger désormais notre pensée, et sans réserve, du côté de l'union des peuples ; à parler en conséquence, et, dans une organisation pacifique et juridique du monde cultivé, à rechercher les garanties réelles les plus sûres pour le développement vital de notre peuple.

Avant tout, le peuple allemand a besoin de *garanties* contre les menées des provocateurs pangermanistes. Des documents feront connaître, après la conclusion de la paix, la part de responsabilité que leurs discours et écrits agressifs eurent dans cette guerre. Le peuple allemand ne se doute pas non plus combien l'animosité et la méfiance de l'étranger à l'endroit de « l'élément pangermaniste » contribuent à prolonger la guerre. L'étranger se refuse à la paix aussi longtemps que cet élément n'aura pas été désavoué par le peuple allemand plus fortement et plus haut qu'il a pu l'être jusqu'ici sous le régime de la censure. Un Français disait récemment en Suisse que si le gouvernement allemand savait la vertu qu'ont les « extraits » des proclamations pangermanistes et nationalistes pour ranimer l'esprit de guerre en France, — il prendrait soin de les faire censurer...

On parle sans cesse de la « volonté de détruire » de nos adversaires. Celui qui suit, en pays neutre, la presse ennemie, ne tarde pas à reconnaître que cette volonté de détruire n'est en vérité dirigée que contre une certaine clique politique dont le crédit et l'influence sont en train de décliner rapidement. A mesure que l'Allemagne se démocratise et qu'elle oppose à la domination prussienne, contre les allures politiques de laquelle tout l'étranger réagit presque explosivement, un contre-poids supérieur, consistant en une influence plus grande accordée à tous les milieux sociaux, plus s'approchent les possibilités de conclure la paix. Le très influent « New Statesman », qui n'est rien moins que pacifiste, écrivait naguère : « Toute colombe de la paix venant d'Allemagne, et portant avec elle un nouveau mandat populaire, sera accueillie favorablement par les Alliés. » Et le « Manchester Guardian » remarquait : « Il faut que soient offertes à une Allemagne *démocratique* des possibilités de paix et de rétablissement refusées à une Allemagne *militaire et autocratique*. Pourtant il faut naturellement que chaque pays se rédime lui-même. L'Europe libérale doit se rendre compte clairement qu'il ne s'agit nullement pour nous d'imposer des institutions de liberté à la nation allemande. Mais nous avons le bon droit de faire une différence entre les classes qui sont responsables de cette guerre et de sa direction, et les masses qui ont eu à en souffrir. Plus encore : *Les sentiments que l'Europe ressentirait vis-à-vis une Allemagne démocratique sont semblables à ceux qu'éprouve aujourd'hui l'Allemagne devant la Russie démocratique.* »

Puissent ces déclarations d'une minorité très influente, qui peut devenir très vite majorité si elle réussit à s'appuyer sur des signes réels de transformation allemande, amener le peuple allemand à réfléchir profondément.

LA PRESSE NEUTRE. — Un historien anglais, Mr Holland Rose, qui fait autorité en Grande-Bretagne et est particulièrement connu par ses études sur Napoléon et l'époque napoléonienne, parle, dans la *Bibliothèque Universelle*, de Lausanne, de la liberté des mers, défendant les revendications britanniques. Je donnerai le début de cette étude du célèbre professeur d'histoire moderne à l'Université de Cambridge.

Pendant le siège de Paris par les Allemands en 1870-71, Bismarck jeta au négociateur français, M. Thiers, lors d'une discussion sur la loi maritime, cette exclamation caractéristique : « Qui a fait le code des lois maritimes ? Vous et les Anglais, parce que vous avez la puissance sur mer. Il n'y a pas de code du tout, c'est simplement la loi du plus fort. » A quoi M. Thiers répondit tranquillement que Bismarck et les Allemands en général, par leur conduite du moment, semblaient approuver la règle : « La force est le droit. » Assurément, c'est ce qu'ils firent sur terre durant la guerre de 1870 et maintenant, croyant leurs sous-marins invincibles, ils se comportent de même sur mer. Cependant, en ces temps critiques entre tous, leurs politiciens et leurs publicistes discutent sur les bienfaits extraordinaires que leurs triomphes sous-marins rendront à l'humanité en établissant la « liberté des mers » au lieu de la « tyrannie anglaise des mers ». Il est vrai qu'un de ces publicistes — si je me souviens bien, c'était Maximilien Harden — a déclaré que

la nouvelle liberté doit être une « liberté germanique », et ainsi il a révélé le secret de la campagne de presse allemande à ce sujet. « Aidez-nous à nous débarrasser de la suprématie navale anglaise et vous verrez ce que l'Allemagne fera pour le monde », tel est le programme de Berlin auquel la guerre sous-marine prête un éclat sinistre.

Il y a naturellement une part de vérité dans l'assertion de Bismarck que jadis le maître des mers imposait sa loi comme bon lui plaisait. En effet, au cours d'une étude sur la Ligue des Neutres armés (fondée par Catherine II de Russie, en 1780), je fus frappé de la scandaleuse effronterie avec laquelle Kitty, — comme sir James Harris l'appelait dans sa correspondance privée, — après avoir couvert d'injures les Anglais parce qu'ils confisquaient tout ce qu'ils estimaient contrebande de guerre sur les navires neutres, n'en appliqua pas moins leur système avec encore beaucoup plus de rigueur qu'eux dès qu'elle fut devenue maîtresse de la mer Noire. Napoléon aussi fournit d'excellente « copie » à tous les journaux de son empire et des autres pays en déblatérant contre la tyrannie maritime de l'Angleterre. Il prétendait que c'était pour maintenir cette tyrannie qu'elle avait mis le continent en flammes en 1805 et versé ensuite de l'huile sur le feu. Mais, si nous examinons sa propre conduite à l'égard des neutres, nous le voyons donner soudainement l'ordre de saisir tous les navires américains dans ses ports dès le 17 avril 1808. En outre, les opinions qu'il émettait dans le privé le montraient bien décidé à restreindre le commerce aux plus étroites limites. Ainsi, en mars 1806, alors qu'il y avait quelque chance de paix, il dit au Conseil d'Etat : « Quarante-huit heures après la conclusion de la paix avec l'Angleterre, j'interdirai l'importation de tout produit étranger et je promulguerai un acte de navigation qui exclura de nos ports tous les navires non français. Même les charbons et les mylords anglais ne pourront entrer chez nous que sous pavillon français. » Plus curieuse encore est la déclaration qu'il fit à Gourgaud à Sainte-Hélène, à propos des facilités commerciales en Orient apportées par la paix de 1815 : « A la place des Anglais, je me serais réservé le droit de naviguer et de trafiquer seul dans les mers orientales. Ils sont absurdes de laisser Batavia aux Hollandais et l'île Bourbon aux Français (1). »

Les gouvernants allemands d'aujourd'hui sont les descendants directs de Napoléon-le-Grand par la morgue tranchante de leur *Weltpolitik*, la violence des méthodes qu'ils emploient pour la réaliser, leur maëstria à mettre tout le monde contre eux et la malignité hypocrite de leurs diatribes contre la Grande-Bretagne. Les hommes de Berlin, tout enfiévrés par le désir d'imiter l'incontestablement grande manière de Napoléon, ont copié presque mot pour mot les décrets et proclamations où il cherchait à persuader les neutres que l'Angleterre était l'ennemi, que sa tyrannie sur mer était systématique, tandis que les mesures qu'il était obligé de prendre, malheureusement, pour sa politique maritime n'étaient que temporaires et visaient à délivrer le monde de cette tyrannie. Pendant quelque temps les neutres le crurent, car la recherche irritante de contrebande par les vaisseaux anglais — un expédient auquel les belligérants navals sont bien forcés de recourir — donnait quelque vraisemblance à sa thèse, qui fut encore confirmée par

(1) Gourgaud, *Journal*, vol. II, p. 315.

notre injustifiable capture de la flotte danoise en 1807. Mais la prétention de Napoléon que les procédés anglais sur mer étaient systématiquement rudes ne supportent pas l'examen...

Comme tous les peuples marins de l'antiquité et du moyen âge, l'Angleterre a cherché à acquérir, puis à conserver la « souveraineté des mers ». Cette expression n'est pas moins élastique que son contraire, la « liberté des mers ». Souveraineté peut signifier, comme c'est le cas sur terre, le contrôle absolu et despotique qui ne permet à aucun étranger de pénétrer dans la zone réclamée comme soumise; et, employé dans ce sens, le mot impliquait une exclusion rigoureuse de tous les bateaux nationaux, ainsi qu'une stricte juridiction sur tous les cas qui pouvaient se présenter dans ce domaine maritime. Mais la souveraineté peut supposer aussi un contrôle moins serré, se bornant à prévoir en dernier ressort la réduction par la force de quiconque attaque ou lèse la puissance dominante. En temps ordinaire, cette puissance ne s'arroge pas et n'a pas besoin de s'arroger le contrôle de la mer, mais tolère la présence d'autres bateaux, pourvu qu'ils soient inoffensifs.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie

G. de Waële : *Flamands et Wallons ;* Alcan. 0 60

Histoire

Jacques Bainville : *Petit musée germanique, suivi de la Russie en 1916 ;* Société, litt. de France. 3 50

Paul d'Estrée : *Le maréchal de Richelieu;* Emile Paul. 6 »

A.-Ferdinand Herold : *La Guerre française ;* Giard et Brière. 2 »

René Lote : *Germania ;* Berger-Levrault. 3 50

Paul Verrier : *Le Slesvig;* Alcan. 1 »

Gaspard Wampach : *Le Luxembourg et les Luxembourgeois ;* Alcan. 0 60

Littérature

Les Œuvres de la pensée française : I. Des Origines à la fin du XVIIe siècle; Didier. » »

Les Œuvres de la pensée française : II. Du XVIIIe siècle à nos jours ; Didier. » »

Robert Vallery-Radot : *Le Réveil de l'esprit ;* Perrin. 3 50

Musique

Divers : *Pour la Musique française.* Préface de Claude Debussy ; Crès. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Gabriel Alphaud : *La France pendant la guerre.* Préface de M. P. Deschanel ; Hachette. 3 50

Henry Bordeaux : *Les Captifs délivrés.* Avec 3 cartes; Plon. 3 50

Capitaine Canudo : *Combats d'Orient;* Hachette. 3 50

E. Gomez Carillo : *Au Cœur de la tragédie.* Trad. de l'espagnol par Gabriel Cados; Berger-Levrault. 3 50

Paul Crokaert : *La Surprise des jours épiques de Liège;* Van Oest. 0 60

Maurice Dekobra : *Messieurs les Tommies ;* Renaissance du livre. 3 50

René des Touches : *Pages de gloire, et de misère;* Boccard. 3 50

Divers : *L'Effort serbe;* Alcan. 0 60

André Dollé : *La Cote 304 et souvenirs d'un officier de zouaves,* illust. de P. Magnaldi et de l'auteur ; Berger-

Levrault. 3 50
Gén. de Lacroix : *L'Effort de la Roumanie ;* Alcan. 0 60
Charles Maurras : *Le pape, la guerre et la paix ;* Nouv. Libr. Nationale. 3 50
F. Maurette : *Ce que les Etats-Unis nous apportent ;* Hachette. 0 60
J. Mélot : *La Propagande allemande et la question belge ;* Van Oest. 0 60
Les prisonniers allemands au Maroc. Avec 32 pl. h. t. ; Hachette. 2 »
Henri René : *Jours de gloire, jours de misère ;* Perrin. 3 50
Sem : *Un pékin sur le front.* Avec 150 dessins de l'auteur. Préface de Fernand Vandérem ; Laffitte. 5 »

Philosophie

Gabriel Huan : *La Philosophie de Frédéric Nietzsche ;* Boccard. 7 50

Poésie

Oscar-Paul Gilbert : *Les Clartés intimes.* Préface de M. Loumaye. Dessins de Suz. Huré ; chez l'auteur. 2 50
Charles Mary : *Avant et pendant la mêlée ;* Jouve. 1 50
Henry Spiess : *L'amour offensé ;* Cahiers Vaudois. » »
Edgar Tant : *Quelques poèmes ;* S. n. ni d. » »

Publications d'art

Les Grandes époques de l'art français : I. Des Origines à la fin du XVIe siècle ; Didier. » »
Les Grandes époques de l'art français : II. Du XVIIe siècle à nos jours ; Didier. » »

Questions coloniales

Conférences Franco-marocaines. Tomes. I et II ; Plon. 8 »
Onésime Reclus : *Un grand destin commence ;* Renaissance du livre. 2 »

Questions religieuses

Clodius Piat : *Idées directrices de la morale chrétienne ;* Alcan. 3 »

Roman

Léonid Andréief : *Le Jour de la guerre.* Trad. par Denissiewitsch et Desormonts ; Didier. 3 50
Démians d'Archimbaud : *Une Vie intime ;* Plon. 3 50
André Billy : *La Malabée.* Dessins par Laboureur ; Soc. litt. de France. 3 »
Emile Clermont : *Histoire d'Isabelle ;* Grasset. 3 50
M. Elder : *La Vie apostolique de Vincent Vingeame ;* Calmann-Lévy. 3 50
André Gide : *L'Immoraliste.* Portrait de l'auteur dessiné par Theo van Rysselberghe ; Crès. 7 50
Michel Georges-Michel : *L'assassinat du Président Roosevelt ;* Laffitte. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *La grande Capricieuse ;* Flammarion. 3 50
Jehanne d'Orliac : *Un grand Blessé ;* Flammarion. 3 50
J. d'Or-Sainclair : *Les Noces de Jade ;* Calmann-Lévy. 3 50
E. Estaunié : *Solitudes ;* Perrin. 3 50
J.-H. Rosny aîné : *L'énigme de Givreuse ;* Flammarion. 3 50
Colette Yver : *Mirabelle et Pampelune ;* Calmann-Lévy. 3 50

Sociologie

J.-Marcel Auburtin et Henri Blanchard : *La Cité de demain dans les régions dévastées ;* Colin. 6 »
Victor Boret : *La Bataille économique de demain ;* Payot. 3 50
R. Chabrié : *La Pologne et l'Union franco-polonaise ;* Imp. Flinikowski. » »
Gaston Gaillard : *Judaïsme et Kultur ;* Giard et Brière. 1 »
Georges Hersent : *La Réforme de l'éducation nationale ;* Hachette. 7 »
Ivan Krek : *Les Slovènes.* Avec 2 cartes ; Alcan. 1 »
Maxime Leroy : *La Société des nations ;* Giard et Brière. 3 50
P. D. : *Sur l'Après Guerre ;* Giard et Brière. 1 50
Joseph Reinach : *Le Village reconstitué ;* Van Oest. »

Théâtre

Max Daireaux : *Nos sœurs latines*, tableau allégorique en vers ; Calmann-Lévy. 1 50

Ch. Le Goffic et André Dumas : *Sans Nouvelles*, drame inarchine en un acte, en prose : Crès. 1 50

Marcel L'Herbier : *L'Enfantement de la mort*, miracle. Hors texte de Féguide ; Crès. » »

Varia

Jean Goldsky : *La Réincarnation de Judas ;* « Tranchée républicaine ». 0 70

Voyages

Charles Diehl : *Dans l'Orient byzantin* ; Boccard. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Sur la tombe de Verhaeren. — Prix littéraires. — Une jolie Légende russe. — Le Latin, l'Italie et la guerre. — Un Monument à la mémoire des soldats alliés. — Le Cafard. — La Bataille de Grünwald. — Superstitions de guerre. — Les Bas fonds de l'Astral. — Les derniers jours d'Auguste Strindberg. — Tu n'assassineras point. — Un monument à Christophe Colomb. — Clôture de l'Exposition d'Art français à Barcelone. — Le Docteur Royce et le Kaiser. — Jane Austen. — Publications du *Mercure de France*.

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Paul-René Cousin a été tué le 27 mars 1917 à l'âge de 27 ans. Il avait fondé avec Charles Moulié les revues *Chloé* et *l'Acanthe*.

Marcel Demongeot, auteur de *Citoyen et Soldat* publié en 1905, est mort le 6 mai à Saint-Jean-de-Luz, de la suite de ses blessures. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

§

Sur la tombe de Verhaeren. — Une pierre, ne portant d'autre inscription que le glorieux nom : Emile Verhaeren, a été récemment posée sur la sépulture du poète, au cimetière d'Adinkerque-la-Panne, par les soins d'un groupe d'officiers et de soldats belges : les uns, littérateurs et artistes, les autres, conscients comme eux de la haute action et de l'influence tant morale que sociale de son œuvre impérissable et de sa parole ardente d'apôtre, se sont réunis pour témoigner de leur piété envers celui qui vécut et mourut dans l'amour de son pays, de sa race, de l'humanité libre et grande.

L'inauguration donna lieu à une cérémonie émouvante. Un peintre-soldat découvrit la pierre ; un poète-soldat prononça quelques paroles. Des couronnes, des fleurs furent posées sur la tombe. Aucun personnage officiel n'était présent, ou ne prit part à cet hommage, qui fut bien celui, anonyme et discret, de tout un peuple reconnaissant. Seule, une palme parmi les autres fut apportée au nom du général Léman, le défenseur de Liége : dans sa fière captivité d'Allemagne, il se souvient et se découvre devant celui qui, au souvenir de la patrie opprimée, est son égal en héroïsme, notre grand, notre noble Emile Verhaeren.

§

Prix littéraires. — L'Académie des Belles-Lettres d'Aix vient d'attribuer son prix Thiers, d'une valeur de 3.000 francs, à M. Emile Ripert, pour le manuscrit de sa thèse principale de doctorat ès-lettres : *La Renaissance provençale de 1800 à 1860.*

Le prix Jacques Normand a été partagé par la société des Gens de Lettres entre M. André Larnandé (500 francs), pour ses *Fresques et Bas-Reliefs*, et M. Gustave Rouger (300 francs), pour ses *Sept marches du temple.*

Le prix de Mme la Duchesse de Rohan a été partagé par la Société des Poètes français, chargée de l'attribuer, entre quatre veuves de poètes morts au champ d'honneur.

§

Une jolie légende russe. — M. Paul Claudel nous envoie de Rio-de-Janeiro la légende qu'on va lire, et qui est née des derniers événements de Russie. Elle lui a été communiquée par une personne du Gouvernement de Mohilev.

LÉGENDE

RECUEILLIE CHEZ LES BONNES FEMMES

(Mars 1917).

Ces jours-ci une paysanne du village de Budnia, dans le voisinage de Wydranka, accoucha d'un fils. Tout alla bien. Le père du petit était absent, là où se trouvent tous nos hommes. Les voisines prêtèrent aide et conseil. Parrain et marraine furent appelés, — et comme la paroisse était à quelques verstes du village, ils prirent le nouveau-né et l'emportèrent pour le faire baptiser. Voilà qu'étant arrivés dans leur traîneau chez le prêtre (en Russie on baptise dans le logement du prêtre, pas à l'église), la marraine s'occupa de défaire les langes, — et quel fut son effroi quand elle vit que l'enfant s'était transformé en une hache de bûcheron ! elle jeta les hauts cris ! — Le prêtre s'en prit au parrain et les mit à la porte.

Tout confus et chagrins, ils reprirent leur route pour rendre compte à la mère de l'enfant. Mais de retour au logis du nouveau-né, la hache reprit la forme de l'enfant. La mère se refusa à croire à l'histoire qu'on lui contait, insistant pour que l'enfant fut reporté au baptême. On refit le trajet : cette fois-ci l'enfant se changea en un paquet de cordes, comme celles qu'achètent les paysans pour lier leurs chars de foin. Le prêtre fut moins rude, néanmoins il renvoya les bonnes gens. Au retour, l'enfant reprit sa forme et la patiente marraine dit : Il faut tenter une troisième fois car la Trinité l'ordonne ainsi. A la troisième fois, l'enfant devint une belle gerbe de mauves fleuries. Le prêtre dit alors : Puisque c'est une chose vivante et fleurie, il faut tenter le baptême, seul salut contre les fourberies du diable.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Dès que le sacrement s'accomplit, la belle fleur redevint une créature humaine. L'enfant parla et dit : Bon père, tu as bien fait de me baptiser quand même, car voici la vérité. Si j'étais resté hache, la Sainte Russie aurait vu des jours sanglants, malgré la liberté acquise. Si tu avais baptisé le paquet de cordes, les Allemands l'auraient assujettie. Tu as reçu une branche fleurie au baptême, — et cela signifie la liberté qui fleurira !

§

Le Latin, l'Italie et la guerre. — A l'occasion de la clôture des cours universitaires d'Oxford, sir Herbert Warren parla en latin du peuple italien et de la guerre qu'il soutient.

Italus, interea, ut olim, de suo agit, Italiam illam a patribus abreptam, nerdum redemptam, sibi iterum vindicare obstinatus.

Iam Alpes cum Alpinis transcendit, cacumina montium funiculis ferreis connectit, per nives, per glaciem, viam sternit, rupes, ab Hannibale ipso olim ductus, perforat vel perfringit, flumina transiit, oppida occupat. Iam Tridentum,

iam Tergeste tremit dum spolia opimâ, nec procul a campis illis ubi olim Marcellus, a barbaris Cadorna capit, paratus ille quoque velut Antenor alter.

Illyricos penerare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi.

Presque en même temps, l'illustre professeur de latin Ettore Stampini, pour célébrer le 40e anniversaire de son doctorat, vient d'écrire une épigraphe latine : *Post — XL — Annos*, où il célèbre la jeunesse italienne et son sacrifice.

Stampini évoque les traits de ses anciens maîtres.

Venerendæ — Magistrorum — Meorum — Imagines
Quorum — Nemo — Iam — Vivit
In — Mentem — Veniunt — Et — Pectus — Moestitiae — Perfundant

Il célèbre aussi ses compagnons, les professeurs qui *Italam gentem ad latinitatem informant* et élève ainsi sa pensée et son lyrisme jusqu'aux combattants :

Qui — Nunc — Pro — Patria — Pugnant
Qui — Nunc — Pro — Patria — Mori — Non — Dubitant
Immortale — Æqualium — Morum — Exemplum — Seculi

et il finit en souhaitant que Dieu les conserve :

Salvete — Discipuli — Mihi — Egregiæ — Prœter omnès — cari
Vosque — Servet — Deus — Rebus — Italiæ — Secundus.

Il eût été étonnant que la langue latine fût restée muette quand la civilisation latine même est en jeu.

§

Un Monument à la mémoire des soldats alliés. — Dans la banlieue de Cherbourg, il y a à Tourlaville, dans la paroisse Saint-Joseph des Mielles, un chapelain épiscopal fort actif, qui, après avoir fait de cette paroisse le siège de la dévotion à la Sainte Famille, dévotion qui en résume trois, s'est fait confier par l'évêque de Coutances et Avranches le soin de mener à bien « l'érection d'une église, pieux souvenir monumental élevé à la mémoire de toutes les victimes de cette guerre ».

Quant aux raisons pour lesquelles Cherbourg a été choisi pour l'érection de ce monument, elles sont historiquement exposées dans la brochure relative à ce mouvement, d'une façon si saisissante qu'elle dépasse le but religieux qu'on se propose et constitue un document de premier ordre.

Tout le monde sait maintenant que l'Allemagne convoitait Cherbourg, comme étant, par le Cotentin et par la Normandie, *une des clefs de la France*.

Voici du reste des faits dont il est inutile de souligner l'éloquence :

Le mardi 3 août, M. le Sous-Préfet de Cherbourg recevait l'avis de se tenir prêt à faire évacuer la ville, pendant que de tous côtés on creusait des tranchées, en vue d'arrêter l'envahisseur.

Ce même jour, l'escadre allemande quittait ses ports avec l'ordre de détruire le Havre, Cherbourg et Brest, si cette mesure était nécessaire pour s'emparer plus sûrement de la Normandie. En tout cas, elle devait faire de Cherbourg, ancienne escale des transatlantiques allemands, le Gibraltar Germain, face à l'Angleterre.

L'entreprise paraissait d'autant plus aisée, que les installations de Diélette, où Thyssen, l'ami du Kaiser, avait dépensé plus de dix millions, sans compter celles du Calvados, qui en avaient coûté une cinquantaine, étaient toutes prêtes pour faciliter le débarquement de l'artillerie et des troupes destinées à prendre à revers l'armée du Cotentin.

Ainsi occupée par l'ennemi, la Normandie serait devenue pour la France entière

une menace très dangereuse et il ne paraît pas douteux que ce premier succès eût empêché la victoire de la Marne.

Mais, dès le mercredi 4 août, au matin, toute l'escadre anglaise, commandée par l'amiral Jellicoe, reçut l'ordre de s'opposer, par tous les moyens, au passage de la flotte allemande. Elle la rencontra au nord de l'Ecosse et la força à rentrer dans ses eaux.

Le même jour, à midi, la France entière recevait avec joie le fameux radio : « *War Germania act* ». L'Angleterre venait de déclarer la guerre à l'Allemagne.

Aussi paraît-il juste de dire que notre région a été épargnée, grâce à la protection divine sans doute, mais aussi par l'*intervention de l'Angleterre*.

Il convient donc d'élever à Cherbourg, centre particulièrement cher aux Anglais et aux Russes, un *monument de souvenir et de reconnaissance*.

§

Le Cafard. — Félix Le Dantec, qui se préoccupait fort de cette guerre, ne dédaignait pas de se livrer quelquefois à des plaisanteries de savant où l'interlocuteur pouvait toujours trouver un enseignement. C'est ainsi qu'à un poilu de sa chère Bretagne, venu en permission de sept jours et qui lui parlait du « cafard », le regretté biologiste répondit : « Le cafard, ce monstre bizarre, issu de l'imagination fébrile des forçats et des légionnaires, n'a pas encore été dépeint par les poètes ni les dessinateurs et vous ne sauriez me le décrire. Il exhale, disent les naturalistes, une odeur fétide, c'est pourquoi ceux qui ont le cafard pourraient fort bien être groupés et leurs exhalaisons tiendraient avantageusement lieu de gaz asphyxiants. Les naturalistes ajoutent qu'il dévore particulièrement les denrées alimentaires, donc plus on le laissera se multiplier, plus on aura à constater le renchérissement de la vie. D'autre part, les cafards ont été utilisés en médecine. Dioscoride assure que, pétri dans l'huile d'olive, il fournit un remède efficace contre l'ophtalmie. Cela montre assez que son utilité, qui n'apparaît pas au premier coup d'œil, pourrait être dégagée. Et la guerre aurait fait un grand pas le jour où l'on saurait enfin se servir du cafard. »

§

La Bataille de Grünwald. — Si le 14 juillet est la fête nationale française, le 15 juillet, les Polonais ont pu célébrer dans leur cœur le cinquième centenaire de la bataille de Grünwald.

Le 15 juillet 1410, le roi Ladislas Jagellon battit à Grünwald les Chevaliers teutoniques, malgré leur artillerie et malgré les reliques miraculeuses qu'ils avaient apportées jusque sur le champ de bataille.

Le combat commença après-midi et finit par un désastre pour l'ordre militaire dont la Prusse actuelle peut se réclamer. Le chiffre des morts teutoniques fut de 30.000, les prisonniers qu'ils laissèrent aux mains des Polonais fut de 40.000, plus 51 drapeaux et bannières.

Le jour de la « grande bataille » fut mis au nombre des fêtes nationales ; les étendards conquis flottèrent pendant près de deux cents ans dans la cathédrale de la capitale polonaise.

Les Polonais ne se souviennent pas sans orgueil de Grünwald, et tous souhaitent qu'une autre grande bataille détruise à tout jamais la puissance prussienne, que leur victoire de 1410 retarda de près de quatre siècles.

§

Superstitions de guerre. — Un journal signalait naguère que l'un des fétiches les plus goûtés des poilus était le billet d'aller et retour du

Métro pris le matin à la station « Combat » et poinçonné à l'aller seulement.

Sous les galeries du Palais-Royal on vend des breloques d'agathe, « pierre qui, dit le commerçant, a la propriété de détourner les projectiles ».

Une autre superstition curieuse est celle qui veut que le blessé qui a eu la précaution de conserver le projectile qui l'a blessé et qui le porte sur soi, ne puisse plus être blessé par un projectile de même nature.

On signale aussi les cartes postales représentant un éléphant blanc comme étant un fétiche passable, ainsi que la carte postale coloriée intitulée : *En Embuscade,* marquée L. V. C.

§

Les Bas-fonds de l'Astral. — Une publication théosophique attirait récemment l'attention de son public spécial sur les dangers que présente le monde astral. Entre autres exemples, elle racontait que le directeur d'une revue allemande provoqua des communications avec l'au-delà qui causèrent sa perte. Il voulait créer une théosophie « allemande et chrétienne ». Il lui fut révélé que lui et ses amis étaient des réincarnations des douze apôtres et qu'ils devaient aller dans l'Inde. En route, des ordres d'en-haut les dirigèrent à Madagascar où ils moururent de la fièvre jaune.

Un avocat de Londres qui communiquait avec les Mahatmas se crut la réincarnation de Jean Sobieski, au point qu'il voulut reconquérir le trône de Pologne. Il emprunta des sommes importantes à son entourage et fut se suicider dans une chambre d'hôtel à l'étranger.

Nous avons connu un ingénieur français qui crut être la réincarnation de la Dubarry, et, régulièrement une fois par an, il souffrait tout ce qu'elle souffrit en montant à l'échafaud.

Il se suicida sur un ordre qu'il reçut d'une puissance astrale qui ne lui révéla pas son nom.

§

Les Derniers Jours d'Auguste Strindberg.—Pendant ses dernières années, Strindberg vécut à Stockholm dans une des grandes artères de la ville, au quatrième ou cinquième étage d'une maison d'angle.

Dans l'antichambre, des brosses reposaient dans des pochettes ornées de devises sur l'ordre domestique et la propreté.

On traversait le cabinet de toilette pour gagner le cabinet de travail, dont la fenêtre et le balcon donnaient sur la rue. On voyait avant tout des rayons de livres, le divan couvert de coussins, un fauteuil et une table de fumeur.

Au-dessus du divan, sur le mur, il n'y avait qu'une couronne de laurier et un agrandissement photographique, portrait de la plus jeune fille de Strindberg : Anne-Marie Bosse-Strindberg.

La table de travail, couverte de lettres et de papiers, se trouvait près de la fenêtre. Par terre gisaient des piles de lexiques et de bibles en grec et en hébreu.

Sur un guéridon d'acajou s'empilaient des feuillets surmontés d'une fiche qui portait cette indication : *Notes sur les langues hindoues.*

Partout régnait un ordre parfait. Une rangée de crayons se groupait près d'un bloc de papier blanc et plusieurs boîtes de cigarettes complétaient l'ornement de la table de travail.

Au reste, il y avait des cigarettes partout et le parfum du tabac flottait dans la pièce.

Du cabinet de travail on passait dans la salle à manger, tapissée de vert et meublée de chêne.

Strindberg ne regardait jamais sans plaisir son buffet, qu'il appelait « ma Notre-Dame de Paris », parce que le style lui rappelait celui de la Cathédrale de Lutèce.

Des chaises en vannerie et un guéridon encombré d'ustensiles de fumeurs meublaient un coin de la pièce; le long de la muraille, il y avait le piano surmonté du masque mortuaire de Beethoven.

Il y avait auprès dans un cadre doré le portrait de Gustave Wasa.

Il y avait encore dans la salle à manger une copie du portrait d'Anne-Marie.

Devant la fenêtre se trouvaient deux guéridons supportant les fleurs que Strindberg affectionnait.

Auprès se trouvait la chambre à coucher, très simplement meublée : un lit de fer, une armoire à vêtements, une commode, un tapis vert. La fenêtre donnait sur un grand balcon.

Quelques marches menaient de là à un atelier transformé en bibliothèque. Les hauts rayons s'appuyaient à la muraille vert clair; une large fresque à motifs sylvestres courait près du plafond. Devant la fenêtre se groupaient des meubles de bois blanc autour d'une table à écrire qui paraissait devoir crouler sous le poids d'ouvrages grecs et chaldéens, de bibles hébraïques, de lexiques égyptiens, de poètes et de prosateurs de tous les temps, de toutes les langues et de tous les pays.

Des tas de photos, de plumes d'acier, de crayons gisaient sur une chaise à laquelle s'appuyait un parapluie, et de ci de là se trouvaient encore des boîtes de cigarettes.

Il y avait encore des flambeaux d'argent, de belles lampes, d'autres meubles d'acajou ou de chêne. Sur la table à écrire se trouvait encore un crucifix et dans la chambre à coucher il y avait un appareil téléphonique. Sur la table de nuit il y avait un livre de messe en français, des bibles et des psautiers, quelques-uns avec des annotations dont l'encre avait pâli. Une bible était ouverte au livre de l'Ecclésiaste, dont des passages étaient soulignés au crayon rouge.

Cela se passait en 1911. Strindberg depuis six ans vivait en ermite. Un jour, son ami le plus intime sonna, faisant le signal auquel seul Strindberg répondait. Il alla à la porte et dit : « Non, non, je n'ouvrirai pas. »

Strindberg se levait à 7 heures et, après le déjeuner préparé par sa gouvernante, la silencieuse Mina, et composé d'une tasse de café, il faisait une promenade d'une heure dans les rues de la ville. A 9 heures et demie, il était toujours à sa table de travail et travaillait jusqu'à midi. Après le léger repas de midi, qui venait du restaurant, il faisait une sorte de sieste et lisait sa correspondance, dont la plus grande partie contenait des demandes de secours en argent. Strindberg donnait beaucoup et volontiers. Puis Mina devait lui rapporter ce que disaient les journaux (il détestait les lire lui-même); il dînait à 4 heures, puis travaillait jusqu'au soir. Alors venaient souvent ses filles qui habitaient Stockholm. Une fois par semaine, le soir, venaient ses vieux amis pour faire de la musique, tandis que Strindberg, dans

un coin, fumait en écoutant sans rien dire ; comme souper, il prenait un bon verre de vin et, à 10 heures, quand sa fille Greta n'était pas venue, il lui téléphonait pour lui souhaiter le bonsoir, après quoi il allait se coucher.

§

Tu n'assassineras point. — Les catholiques disent :

Homicide point ne seras
De corps ni de consentement.

Mais les protestants formulent plus simplement : *Tu ne tueras point.*

Un pasteur, aumônier dans une unité du front, propose de modifier ce commandement de Dieu qui ne lui paraît pas assez nuancé. Il souhaite que l'on dise désormais :—

Tu n'assassineras point.

C'est ce que l'on appelle chercher la petite bête... Mais pourquoi tant de scrupules durant une si longue guerre ?

§

Un Monument à Christophe Colomb. — Le journal *El Liberal* de Séville a pris l'initiative d'une souscription publique destinée à solder les frais d'un monument à Christophe Colomb.

Les artistes chargés de ce travail sont le sculpteur Coullant Valera et l'architecte Tulavera, tous deux Sévillans.

Le monument sera élevé au centre d'un bassin circulaire qui orne la plus belle promenade de Séville, près du parc et à côté de l'endroit où se tient la fameuse foire sévillane. Il consistera en un perron qui surgira du bassin et servira de base à un piédestal de trois mètres.

Ce piédestal supportera deux colonnes de plus de dix mètres cinquante, terminées par une plinthe de deux mètres cinquante, sur laquelle, à son tour, se dressera un lion colossal.

La hauteur totale du monument dépassera vingt-deux mètres.

§

Clôture de l'Exposition d'Art français à Barcelone. — La cérémonie de clôture de l'Exposition d'Art français de Barcelone a été fort brillante.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, représentait la France, et le comte de Pena Ramiro représentait le gouvernement espagnole. L'alcade de la cité comtale prononça un discours sur la France, son art et sa civilisation.

M. Dalimier, après avoir remercié la ville de Barcelone pour son hospitalité et sa fraternité artistique, donna la rosette d'officier de la Légion d'honneur au marquis de Olerdola, ex-maire de Barcelone, et la croix de chevalier aux artistes espagnols ci-après qui, pour la plupart sont bien parisiens et appréciés en France : José-Maria Sert, Clara, Ignazio Zuloaga, Casas, Rusinol et Llimona.

§

Le Dr Royce et le Kaiser. — Il y a quelque temps la *Philosophical Rewiew*, publiée à l'université de Cornell, aux Etats-Unis, consacra tout son numéro à la célébration du soixantième anniversaire de Josiah Royce, le distingué philosophe américain de Harvard, qui vient de mourir. Dans le

discours qu'il avait prononcé au dîner donné en son honneur, se trouvait ce passage qui fut très acclamé : « Un cousin anglais me disait récemment que, selon une tradition de sa province, un de nos ancêtres se trouva parmi les gardes qui entourèrent l'échafaud de Charles Ier. Je ne sais pas si cette tradition est exacte, mais je puis dire avec la plus grande facilité quel est le monarque régnant en Europe actuellement dont je formerais joyeusement la garde, si seulement il pouvait être mis sur un échafaud. » T. S.

§

Jane Austen. — Le centenaire de la mort de la romancière Jane Austen, survenue le 18 juillet 1817 (elle était née en 1775), a été célébré par l'inauguration d'une plaque de marbre sur le cottage du Hampshire, d'où ses romans sont partis pour s'éparpiller à la surface du globe.

Ce qui peut surprendre, c'est que l'on ait attendu si longtemps pour placer cette plaque commémorative.

Après avoir subi l'éclipse provisoire qui obscurcit la réputation de beaucoup de bons écrivains, Jane Austen a maintenant une quantité d'admirateurs qui lisent dévotement son œuvre. Au reste, elle n'a pas de demi-admirateurs. On l'aime ou on ne l'aime pas. En effet, elle n'est pas un romancier pour tout le monde. Ses histoires, ni par le sujet, ni par le style, ne sont appelées à toucher le vaste public, sur lequel domine un Dickens par exemple.

« Cette jeune femme, écrivait Walter Scott, déploie, pour décrire les détails des sentiments et des caractères de la vie ordinaire, un talent qui est le plus merveilleux que je sache. »

Au reste, son génie n'est pas moindre que celui de Walter Scott, de Wordsworth de Coleridge même. Et la réputation de Jane Austen grandit sans cesse. Macaulay n'a-t-il pas dit que le seul à qui on la puisse comparer, c'est Shakespeare, sans qu'elle l'égale, ni même l'approche ?

Mais Jane Austen, dans le genre qui lui est propre, donne l'idée de la perfection et de l'omniscience.

Si le petit cottage du Hampshire a attendu un siècle avant d'avoir sa plaque commémorative, il ne faut pas oublier que cette impeccable « authoress », vit *Pride and Prejudice* refusé pendant vingt années par les éditeurs, si bien que les dates de publication des six romans de Jane Austen (1811 à 1818) ne nous apprennent pas la place où il faut les mettre dans l'histoire de la littérature anglaise.

Ils ont été écrits de 1796 à 1810 et précédant, par conséquent Walter Scott, ils sont en réalité contemporains du lakisme.

En fait, elle dépasse tous ses prédécesseurs et particulièrement Richardson par la vérité et la précision, et personne depuis ne l'a dépassée.

Réservée, gaie, pénétrante, satirique, fine, raisonnable, Jane Austen est peinte tout entière dans l'anecdote où on la montre refusant de recevoir Mme de Staël, dont le sentimentalisme lui paraissait trop germanique. Elle avait également Rousseau en horreur.

Au lieu de graver sur la plaque les dates de sa naissance et de sa mort, ce sont celles où elle commença et où elle acheva son œuvre que l'on aurait dû faire ressortir : 1796-1810. Leur connaissance aide en effet à mettre à leur place véritable, dans le tableau du génie britannique en particulier et du génie féminin en général, six livres exquis de la première importance.

§

Publications du « Mercure de France ». — Nous rappelons que, par décision du Syndicat des Editeurs du 27 juin 1917, tous les volumes à 3 fr. 50 sont majorés de 0 fr. 50 depuis le 1er août. — Tous les autres ouvrages de notre catalogue, à l'exception de la revue, sont majorés temporairement de 20 0/0.

Voici le tableau des prix et des majorations :

Le volume marqué	est majoré de	et se vend
0 fr. 75	0 fr. 15	0 fr. 90
1 fr. »	0 fr. 20	1 fr. 20
1 fr. 50	0 fr. 30	1 fr. 80
2 fr. »	0 fr. 40	2 fr. 40
2 fr. 50	0 fr. 50	3 fr. »
3 fr. »	0 fr. 60	3 fr. 60
3 fr. 50	0 fr. 50	4 fr. »
5 fr. »	1 fr. »	6 fr. »
7 fr. »	1 fr. 40	8 fr. 40
7 fr. 50	1 fr. 50	9 fr. »
10 fr. »	2 fr. »	12 fr. »

Il a été décidé que toutes les réductions consenties, à un titre quelconque (membres de l'enseignement, auteurs, etc.), antérieurement au 1er août, continueraient à être calculées sur le prix marqué, et qu'au prix ainsi réduit s'ajouterait intégralement la majoration.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les transactions dans un grand nombre de groupes ont été fort activ.s, bien
ue ne s'étant pas étendues à l'ensemble de la cote. En dépit des prises de béné
ces sur les valeurs qui avaient été le plus favorisées par la hausse, telles les
aleurs de transports maritimes et les titres métallurgiques, la tenue du Marché
st restée soutenue et le chiffre des affaires traitées doit être considéré comme des
lus satisfaisants, vu l'époque et les circonstances actuelles.

Nos Rentes font toujours bonne contenance : le 3 o/o à 61 fr. 15 et le 3 o/
mortissable à 70 fr. Le 5 o/o ex-coupon, s'est inscrit à 87 fr. 50.

Les fonds russes demeurent discutés avec des dispositions lourdes, et perden
ncore quelques points : Russes 4 o/o 1901 58 fr. ; Consolidé 4 o/o 3e séri
9 fr. 50 ; 4 1/2 o/o 1909 65 fr. 50 ; 5 o/o 1906 75 fr. ; Russe 3 o/o 1891-94
2 francs.

Les Chemins français sont restés stagnants sur le retard que semble devoi
ubir le projet de relèvement des tarifs, et le cours de leurs actions s'est à peine
nodifié : Orléans 1105 fr. ; Est 780 fr. ; Nord 1292 fr. ; Midi 930 fr. ; P.-L.-M
90 fr. On s'est peu occupé de nos établissements de crédit, qui eux aussi accu
ent d'insignifiantes variations, à part le Crédit Lyonnais qui passe de 1125 à
142 fr. Banque de France 5220 fr. ; Banque de Paris 1019 fr. ; Banque de
Union parisienne 628 fr. ; Comptoir d'Escompte 799 fr. L'action du Crédi
oncier de France se traite à 625 fr. La situation au 30 juin fait ressortir une
ugmentation de bénéfices de 415.491 fr. par rapport aux bénéfices réalisés au
ours du premier semestre de l'exercice précédent. Les valeurs métallurgiques
usses ont accentué leurs reculs et les différences de cours sont souvent assez
ccentuées : Bakou 1280 fr. ; Toula 900 fr. ; Maltzoff 442 francs.

Il y a eu peu de négociations sur les valeurs de cuivre qui restent sans orien-
ation bien définie : Rio 1740 fr. ; Tharsis 140 francs.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo


BOUND BY
HMM